

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

Almanach de l'Université de Gand, Gand, 1900.

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>



ALMANACH

DE L'UNIVERSITÉ DE GAND
1900







ALMANACH

DE

• L'UNIVERSITÉ DE GAND

TOUS DROITS RÉSERVÉS









1900

ALMANACH

DE

L'UNIVERSITÉ DE GAND

PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES

DE LA

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES ÉTUDIANTS LIBÉRAUX

(16^{me} ANNÉE)



BRUXELLES

F. AVONDSTOND, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

Rue Notre-Dame de Grâce, 16.



A Messieurs

PAUL THOMAS

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE GAND

ET

MONTÉFIORE-LÉVI

SÉNATEUR, FONDATEUR DE L'INSTITUT ÉLECTROTECHNIQUE DE LIÈGE

Les Étudiants libéraux de Gand.





AVANT-PROPOS.

C'est avec une joie réelle et sincère que nous saisissons l'occasion qui nous est offerte de rendre publiquement hommage au dévouement et à l'activité que le camarade Billiard mit au service de l'œuvre qui doit nous être chère à tous : l'Almanach.

Depuis quelques années, notre annuaire était tombé dans une crise morbide que d'aucuns pensaient devoir lui être funeste. Mais le courage et la ténacité du camarade Billiard firent mentir les prophéties pessimistes. Ils secouèrent l'apathie où se complait le monde estudiantin actuel, et le XV^e Almanach obtint un succès dont l'éclat dépassa celui de tous ses prédécesseurs.

Le secrétaire pour l'année 1899 nous avait donc brillamment préparé la tâche. Nous n'avons pas espéré faire mieux ou même simplement aussi bien que lui ; nous avons dû borner notre ambition à suivre péniblement, et dans la mesure de nos moyens, la voie qu'il nous avait tracée sans autre secours que son énergie et son travail.

Mais comme un fourré qui se ferme après le passage du coureur des bois, l'indifférence générale

s'était rétablie après l'effort prodigieux de notre prédécesseur ; et nous sommes venus y user nos faibles forces.

L'exemple du XV^e Almanach nous défend toute appréhension grave pour l'avenir, mais notre expérience directe nous a montré qu'il faut, pour garantir à notre annuaire une vitalité capable de résister à l'engourdissement graduel de l'activité intellectuelle estudiantine, quelques dévouements sûrs, dont l'énergie puisse agir librement, sans s'embarasser des parasites qui encombrant tout comité comptant un nombre exagéré de membres. Nous pensons qu'à ce prix seul la prospérité de l'almanach sera garantie.

Terminons ces quelques lignes en remerciant tous ceux dont le concours nous a rendu la tâche plus aisée.

Et merci aux écrivains qui ont bien voulu patronner notre œuvre en lui confiant leurs collaborations.

Le Comité de Publication :

ADAM, BLONDEEL, BOLLE,
DE DECKER, HEINE, TEDESCO, VAN VOLSOM.

Les Correspondants pour

Anvers : ALBERT MOULAERT.

Bruxelles : BRÉBART.

Gembloux : { PROUMEN.
 { GODIN.

Liège : O. GILBART.

Mons : { DUVIVIEZ.
 { DUQUESNE.



UNIVERSITÉ DE GAND

I. ADMINISTRATION

Administrateur-Inspecteur de l'Université, Directeur des Écoles spéciales : M. G. WOLTERS.

Recteur pour les années 1897-1900 : M. P. VAN WETTER.

Secrétaire du Conseil académique pour l'année 1899-1900 :
M. P. FREDERICQ.

Collège des assesseurs, pour l'année 1899-1900 : MM. P. VAN WETTER ; A. BLEY ; A. ROLIN ; V. FOULON ; C. VAN CAUWENBERGHE ; P. FREDERICQ.

Inspecteurs des études : MM. P. MANSION ; L. DEPERMENTIER.

Commissaires pour les affaires de la bibliothèque : MM. F. CUMONT ; R. DE RIDDER ; G. VANDER MENSBRUGGHE.

Secrétaire de l'Administrateur-Inspecteur : M. A. VERSCHAFFELT, rue de Courtrai, 219.

Receveur du Conseil académique pour l'année 1899-1900 :
M. A. VERSCHAFFELT.

Commis-rédacteur : M. L. HOMBRECHT, rue des Foulons, 22.

Conservateur-général des bâtiments et du mobilier : M. C. VAN HAMME, rue Van Hulthem, 49.

Appariteurs ; MM. L. WILLEMS, boulevard Lousbergs, 46 ;
C. VREOS, chaussée de Bruges, 13.

II. PERSONNEL ENSEIGNANT

FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES

MM.

MOTTE, quai des Moines, 1.
THOMAS, rue Plateau, 41.
FREDERICQ, r. Boutiques, 9.
DISCAILLES, r. Flandre, 35
HOFFMANN, b^d Hospices, 116.
DECEULENEER, rue Confrérie, 5.
PIRENNE, rue neuve Saint-Pierre, 132.
HULIN, pl. de l'Evêché, 3.
VAN BIERVLIET, r. Metdepenninghen.
VERCOULLIE, r. Chantier, 18.

MM.

BLEY, rue d'Egmont, 8.
LOGEMAN, r. Baguettes, 153,
CUMONT, b^d Jardin Zoologique, 10.
DE LA VALLÉE - POUSSIN, Wetteren.
VANDER HAEGHEN, rue de la Colline, 77.
PREUD'HOMME, r. Nassau, 4.
BIDEZ, boulev. Léopold, 59.
ROERSCH, r. de l'Avenir, 87.
DEVREESE, b^d Béguinage, 95
VAN ORTROY, q. Moines, 37.

FACULTÉ DE DROIT

MM.

CALLIER, ch. Courtrai, 96.
VAN WETTER, b^d du Jardin Zoologique, 48.
NOSSENT, rue Haute, 23.
DE BRABANDERE, rue neuve St-Pierre, 80.
DE RIDDER, ch. Courtrai, 77.
MONTIGNY, rue neuve St-Pierre, 118.
ROLIN, rue Savaen, 11.
SERESIA, r. courte du Jour, 22

MM.

D'HONDT, r. Sœurs noires, 11
DUBOIS, quai de l'Ecole, 26.
PYFFEROEN, rue Nouveau Bois, 4.
OBRIE, remp. des Chaudronniers, 41.
E. DAUGE, rue Plateau, 24.
G. CLAEYS, Bruges.
NICOLAÏ, rue de la Source, 69 à Bruxelles.
HALLEUX, rue Savaen, 56.

FACULTÉS DES SCIENCES & ÉCOLES SPÉCIALES

MM.

VANDER MENSBRUGHE, Coupure, 131.
SWARTS, b^d Citadelle, 127.
MANSION, q. Dominicains, 5.
PLATEAU, ch. Courtrai, 152.

MM.

G. WOLTERS, r. Avenir, 47.
DEPERMENTIER, chaussée Courtrai, 115.
SCHOENTJES, b^d du Fort, 17.
J. BOULVIN, b^d du Fort, 18.

MM.

MASSAU, rue Marnix, 22.
VAN RYSELBERGHE, rue
Sauge, 34.
HAERENS, b^d Frère-Orban, 6.
SERVAIS, Coupure, 153.
FOULON, Coupure, 104.
MAC LEOD, r. du Héron, 4.
RENARD, à Wetteren.
CLOQUET, rue St-Pierre, 2.
VAN AUBEL, ch. de Cour-
traï, 136^t
DUSAUSOY, ch. Courtraï, 107.
DELACRE, b^d du Fort, 16.
VANDERLINDEN, Cour du
Prince, 27.
NELISSEN, rue Van Hul-
them, 64.

FACULTÉ DE MÉDECINE

MM.

BODDAERT, Coupure, 46.
DENEFFE, r. de la Station, 64.
VAN CAUWENBERGHE, nouv.
rue du Casino, 5.
BOUQUÉ, rue des Selliers, 3.
LEBOUCQ, Coupure, 145.
DE COCK, rue St-Jean, 12.
VERSTRAETEN, pl. Van Ar-
tevelde, 16.

PROFESSEURS ÉMÉRITES

MM.

BURGGRAEVE, b^d Léopold, 60.
SOPART, r. n. St-Pierre, 67.
DUGNOLLE, Coupure, 45.

PROFESSEUR ÉMÉRITE DE L'ÉCOLE
DU GÉNIE CIVIL

M. ROTTIER, rue des Baguettes, 54.

MM.

DE LA ROYÈRE, rue de la
Concorde, 71.
FLAMACHE, rue Philippe le
Bon, 88, Bruxelles.
MERTEN, rue digue de Bra-
bant, 83.
BRÉDA, rue de l'Eglise, 32,
Koekelberg.
F. WOLTERS, r. Jardin, 55.
DEMOULIN, rue Savaen, 4.
FAGNART, r. Nieuwpoort, 7.
COLARD, à Bruxelles.
STEENACKERS, Scheut-Bru-
xelles, ch. de Ninove.
TAITSCH, rue Louise, 16,
Anvers.
STÖBER, b^d Léopold, 45.

MM.

VAN ERMENGEM, ch. de
Courtraï, 137.
EEMAN, q. des Récollets, 8.
LAHOUSSE, Coupure, 27.
HEYMANS, b^d Citadelle, 35.
GILSON, b^d du Château, 539.
VAN DUYSSE, rue basse des
Champs, 65.
VAN IMSCHOOT, rue de la
Monnaie, 8.

MM.

FUERISON, r. du Poivre, 32.
VAN BAMBEKE, r. Haute, 7

Répétiteurs :

MM.	MM.
H. VAN HYFTE, bd Fort, 10.	E. MORTIER, quai des Augustins, 1.
F. KEELHOFF, ch. Courtrai, 132,	A. CLAEYS, rue Mertens, 63, à Mont-St-Amand.
N. VANDE VYVER, rue St-Amand, 14.	G. DE VOLDERE, ch. de Courtrai, 158.
F. SWARTS, boul. du Jardin zoologique, 46.	G. VAN ENGELEN, r. Pont-Madou.
A. ROBELUS, r. Guil. Tell, 46	
F. STÖBER, bd Léopold, 45.	

Conducteurs des ponts et chaussées détachés à l'École du génie civil comme maîtres de topographie :

- MM.
- F. CRULS, boulevard de l'Horticulture, 8.
D. TOEFFAERT, ancien ch. de Bruxelles, à Gentbrugge.
E. SIMONIS, rue de l'École, 68.

Maîtres de dessin :

- MM.
- A. ROBELUS, rue Guillaume Tell, 46.
J. DE WAELE, boulevard de la Citadelle, 59.
E. MORTIER, quai des Augustins, 1.

III. RENSEIGNEMENTS DIVERS

ÉMÉRITAT

Par arrêté royal du 9 février 1899, M. Ch. VAN BAMBEKE professeur ordinaire à la faculté de médecine, a été, sur sa demande, déclaré émérite.

DISTINCTIONS HONORIFIQUES

M. BRÉDA, ingénieur principal des chemins de fer de l'Etat, professeur ordinaire à l'Université de Liège et chargé de cours aux Ecoles spéciales du génie civil et des arts et manufactures à Gand, a été nommé chevalier de l'Ordre de Léopold.

En date du 11 janvier 1899, M. Ch. VAN HAMME, conservateur général du bâtiment et du mobilier, a obtenu la croix civique de 1^{re} classe, et MM. BOUQUÉ, DEPERMENTIER, LÉBOUCQ et VANDERLINDEN ont obtenu la médaille civique de 1^{re} classe.

Par arrêté royal du 9 septembre 1899, la médaille civique de 1^{re} classe a été accordée à M. G. CLAEYS, chargé de cours à la faculté de droit.

DISTINCTIONS SCIENTIFIQUES

La classe des lettres de l'Académie royale de Belgique, dans sa séance du 10 mai 1899, a décerné le prix de Stassart, pour la période 1893-1898, à M. A. ROERSCH, chargé de cours à l'Université de Gand, et à M. V. CHAUVIN, professeur à celle de Liège, à raison d'un mémoire intitulé: « Etude sur la vie et les travaux de Nicolas Clénard ».

M. V. VANDERMENSBRUGGHE, professeur ordinaire à la faculté des sciences, a été nommé, le 22 mai 1899, membre honoraire de l'institution royale de la Grande Bretagne.

M. HEYMANS, professeur ordinaire à la faculté de médecine, a été nommé, le 10 janvier 1899, membre correspondant de l'Académie impériale de médecine de St-Pétersbourg.

Par arrêté royal du 3 juillet 1899, M. F. CUMONT, professeur ordinaire à la faculté de philosophie et lettres,

a été nommé conservateur aux musées royaux des arts décoratifs et industriels, à Bruxelles.

Par arrêté royal du 29 juillet 1899, M. PIRENNE, professeur ordinaire à la faculté de philosophie et lettres, a été nommé membre effectif de la Commission d'histoire, en remplacement de M. GÉNARD, décédé.

PROGRAMME DES COURS ET DES EXAMENS

Dans sa séance du 23 avril 1899, le conseil académique de l'Université de Gand, par un vote unanime, a émis le vœu de voir créer, aux Écoles spéciales annexées à l'Université, un cours approfondi d'électricité appliquée, pour servir de complément aux études générales d'ingénieur et conduire à l'obtention d'un diplôme complémentaire d'ingénieur électricien.

Aux termes de l'article 4 d'un arrêté ministériel du 21 février 1894, les aspirants à l'un des grades scientifiques de licencié en sciences politiques, administratives ou sociales, ne pouvaient choisir d'autres matières à option que celles comprises dans le programme de ces diverses licences. Par modification de cet article, l'arrêté ministériel du 14 novembre 1898 étend le choix à tous les cours professés à l'Université de Gand, à l'exclusion de ceux qui figurent au programme de la candidature en sciences politiques, pourvu qu'ils comportent le nombre d'heures de leçon déterminé par l'art. 4 de l'arrêté royal organique du 2 octobre 1893. Toutefois ce choix devra être approuvé, dans chaque cas particulier, par la faculté de droit.

En vertu d'un arrêté royal du 30 septembre dernier, étendant celui du 9 juillet 1897, les récipiendaires ayant subi soit à l'Université de Gand, conformément aux prescriptions des arrêtés royaux des 11 juin et 8 octobre 1892, soit dans une autre Université, soit devant un jury

constitué par le gouvernement, la première épreuve de l'examen de candidat en sciences naturelles préparatoire à la médecine, sont autorisés à subir, à l'Université de Gand, en vue de transformer leur certificat en celui de première épreuve des examens combinés de la candidature précitée et de la candidature en médecine, chirurgie et accouchements, une épreuve complémentaire sur celles des matières prévues par l'arrêté royal du 29 juin 1895 (première épreuve des examens combinés) qui n'auraient pas fait l'objet de la première épreuve de leur examen de candidature en sciences naturelles.

La même autorisation est accordée aux récipiendaires qui auraient subi soit dans une Université, soit devant un jury constitué par le gouvernement, la première épreuve de l'examen de candidat en sciences naturelles préparatoire au doctorat ou à la pharmacie.

POPULATION

Le nombre des étudiants inscrits au rôle est de 743. Ce chiffre présente une différence de 42 en plus avec celui de l'année précédente.

Les inscriptions se répartissent comme suit :

Faculté de philosophie et lettres : 65. — Faculté de droit : 134. — Faculté de médecine : 153. — Faculté des sciences : 74. — École du génie civil : 203. — Ecole des arts et manufactures : 114.

EXAMENS

Pendant les sessions d'octobre 1898 et de juillet 1899, 547 inscriptions ont été prises pour des examens académiques à subir à l'Université de Gand ; 522 récipiendaires se sont présentés aux examens ; 25 ont fait défaut ou ont été empêchés pour motifs légitimes. De ces 522 récipien-

dairés, 371 ont été admis, savoir : 14 avec la plus grande distinction ; 46 avec grande distinction ; 77 avec distinction ; 234 d'une manière satisfaisante. Le nombre des admissions, pour les récipiendaires qui ont été soumis aux diverses épreuves, dépasse donc la proportion de 71 o/10 ; l'année dernière elle était de 73 o/10.

Aux Écoles du génie civil et des arts et manufactures, 348 récipiendaires se sont fait inscrire pour subir les examens ; 222 ont satisfait aux épreuves exigées par les règlements. Parmi ces derniers, 10 ont obtenu de 800 à 900 points sur 1000 ou la *grande distinction* ; 42 ont obtenu de 700 à 800 points sur 1000 ou la *distinction*.

Il a été également conféré 18 diplômes ou certificats scientifiques, dont 3 avec *grande distinction* et 1 avec *distinction*.

CONCOURS UNIVERSITAIRES

C'est un fait très exceptionnel qu'un étudiant sorte deux fois vainqueur du concours universitaire. Ce rare honneur a échu à M. Herman SABBE, de Bruges, candidat en médecine, chirurgie et accouchements. Au concours universitaire de 1895-1896, il avait été proclamé premier en *sciences zoologiques*. A celui de 1898-1899, M. SABBE ayant obtenu dans les deux épreuves réunies du concours 80 points sur 100 et au moins les trois cinquièmes du maximum des points attribués par le jury à chacune de ces épreuves, a été proclamé premier en *sciences anatomophysiologiques* ou *biologiques*.

CONCOURS POUR LES BOURSES DE VOYAGE

Deux anciens élèves ont obtenu chacun une des bourses de 4,000 francs prévues par l'art. 55 de la loi du 10 avril 1890. Ce sont MM. VANHOVE Dieudonné, de Bruges, reçu docteur en sciences naturelles le 14 juillet 1898, et

VERBRUGGE Raphaël, de Beveren (Waes), reçu docteur en médecine, chirurgie et accouchements le 24 juillet 1897.

CONCOURS POUR LES FONCTIONS D'INGÉNIEUR

Pendant l'année académique écoulée, trois anciens élèves de notre Ecole du génie civil se sont présentés au concours pour les fonctions d'ingénieur de l'État. Deux ont été admis, l'un à l'administration des ponts et chaussées, l'autre à celle du chemin de fer.

BIBLIOTHÈQUE

La bibliothèque s'est accrue, pendant l'année 1898, de 8662 volumes. Il a été communiqué 15335 volumes, et 3687 ouvrages ont été donnés en prêt à domicile. — Le nombre des lecteurs ayant signé sur le registre d'entrée s'est élevé à 12924.



A LA MÉMOIRE DE
M. JOSSE-FÉLIX DAUGE

Professeur émérite à la Faculté des sciences,
Inspecteur honoraire des études aux Ecoles préparatoires
du génie civil et des arts et manufactures,
Ancien échevin de la ville de Gand,
Commandeur de l'Ordre de Léopold.

Le 19 mai 1899, les élèves et anciens élèves de M. DAUGE, réunis dans un même sentiment d'admiration, organisaient, en la Rotonde de l'Université, une manifestation touchante à l'occasion de l'éméritat de leur professeur vénéré.

L'inaction et le repos devaient, hélas ! être funestes à celui qui avait consacré sa vie au travail et à l'étude : deux mois plus tard, le 23 juillet, la mort vint le ravir.

M. DAUGE réunissait à un degré éminent toutes les qualités du professeur ; la noblesse de son caractère, sa grande bonté et son étonnante sûreté de jugement avaient su lui faire exercer un légitime ascendant sur ses élèves, qui chérissaient le maître à l'égal d'un père.

Rendons ici à la mémoire de l'homme éminent et modeste, auquel fut dédié l'Almanach de 1887, gage d'affection des étudiants libéraux, un dernier hommage d'admiration et de reconnaissance.

A LA MÉMOIRE DE
M. HENRI DE WILDE

Professeur émérite aux Ecoles du génie civil.

Répétiteur à l'Ecole du génie civil en 1868, M. H. DE WILDE fut ensuite professeur des cours de machines et de technologie des matières textiles.

Obligé par la maladie à prendre prématurément sa retraite, il emporta la respectueuse affection des étudiants, pour lesquels il fut un ami autant qu'un maître. Ses rapports avec ses élèves furent toujours empreints d'une cordialité et d'une affabilité profondes ; aussi tous ceux qui ont suivi ses leçons aiment-ils à se rappeler son enseignement clair, méthodique, exempt de tout pédantisme.

M. DE WILDE est mort le 7 décembre 1899, à Cannes, où son état de santé l'obligeait, depuis des années, à séjourner durant l'hiver.

Il était âgé de 57 ans.



A LA MÉMOIRE DE
M. THÉODORE ARNOLD

Deuxième conservateur à la Bibliothèque de l'Université,
Membre de l'Académie royale flamande.

M. ARNOLD était fils de ses propres œuvres. N'ayant reçu d'abord qu'une simple instruction primaire, il devint, grâce à un travail personnel persévérant, un véritable érudit.

Né en 1832, à Didam (Pays Bas), il fut nommé aide-bibliothécaire de l'Université le 24 novembre 1882, et second bibliothécaire le 10 avril 1889.

Collaborateur, avec M. VANDENBERGHE, à la *Bibliotheca belgica*, l'œuvre maîtresse de notre bibliothécaire en chef Ferd. VANDER HAEGHEN, il obtint, en partage avec eux, le prix quinquennal d'histoire pour la période de 1886-1890.



A LA MÉMOIRE DE
M. THÉODORE SCHUBART

Conservateur du cabinet de physique,
Préparateur du cours de physique et d'électricité,
Chevalier de l'Ordre de Léopold.

Né à Marbourg, le 3 avril 1835, M. SCHUBART fut, dès le 13 août 1866, attaché à notre Université en qualité de conservateur du cabinet de physique, et de préparateur du même cours. Le 31 octobre 1895, il fut nommé préparateur du cours d'électricité.

M. SCHUBART mourut le 24 juillet 1899.



A LA MÉMOIRE DE
M. HERMAN SABBE

Docteur en sciences naturelles,
Candidat en médecine, chirurgie et accouchements,
Aide-préparateur à l'Université de Gand,
Membre de la *Société générale des Étudiants libéraux.*

Le 6 novembre 1899 mourait à Bruges, à l'âge de 25 ans, le docteur Herman SABBE. Notre Alma Mater perdait en lui un de ses meilleurs élèves, la science, un de ses disciples les mieux doués.

Né à Bruges, le 3 novembre 1874, il fut inscrit à la faculté des sciences de notre Université en 1892, après avoir fait, à l'Athénée royal de sa ville natale, d'excellentes études moyennes. Dès son arrivée à Gand, il se fit remarquer par son étonnante intelligence et sa rare application à l'étude. Non content de passer brillamment ses examens, il prit part, en 1895, au concours universitaire, et fut proclamé lauréat en sciences zoologiques ; en 1898 il prit part une seconde fois à cette joute scientifique, et se vit derechef proclamer lauréat en sciences anatomo-physiologiques ou biologiques.

SABBE tomba victime de la science à laquelle il s'était donné tout entier ; sa perte fut, pour tous ceux qui l'avaient connu, une cause de réel et profond chagrin.

UNION DES ANCIENS ÉTUDIANTS

DE L'UNIVERSITÉ DE GAND

Nous nous bornerons à donner quelques renseignements nécessaires sur l'*Union des Anciens*, à laquelle s'est affiliée, du reste, en séance du 15 juin 1898, la *Société générale des Étudiants libéraux*.

Les membres de l'Association se réunissent chaque année en assemblée générale ordinaire le troisième dimanche de novembre.

Chaque membre paie une cotisation annuelle de cinq francs au moins.

Le comité pourra admettre, en qualité de membres protecteurs, tous ceux qui, alors même qu'ils n'auraient jamais été inscrits à l'Université de Gand, déclarent adhérer aux statuts et s'engagent à payer, à titre de rétribution annuelle, la somme de vingt-cinq francs au moins.

L'Association se propose de nouer et de resserrer, entre les anciens étudiants, des liens de fraternité et de solidarité et de contribuer, dans la mesure de ses ressources, à la prospérité de l'Université.

Composition du comité pour l'année académique 1899-1900 :

MM. E. BRAUN, bourgmestre de Gand, *président*.

V. DENEFFE et MONTIGNY, professeurs à l'Université, *vice-présidents*.

II. LEBOUCCQ, prof. à l'Université, *secrétaire-trésorier*.

II. BODDAERT, avocat à Gand, *secrétaire-adjoint*.

MM. AMELOT, notaire à Gand. — DE BRUYCKER, secrétaire communal, Gand. — L. HALLET, avocat, Gand. — Ch. GEVAERT, médecin, Gand. — Ch. SERIACOP, médecin, Gand. — P. LAMBORELLE, médecin, Malines. — I. RONSSSE, médecin, Deynze. — F. CRULS, répétiteur à l'École du génie civil, Gand. — DEPERMENTIER, prof. à l'Université. — J. MASSAU, prof. à l'Université. — J.-B. MÉNART, ingénieur à Liège, *membres*.



CERCLES UNIVERSITAIRES

I. Société générale des Etudiants libéraux

(Fondée le 17 décembre 1875)

ANNÉE ACADÉMIQUE 1899-1900

COMMISSION

MM.

- HEINE, G., *président.*
VAN RYSWYCK, Ch., *vice-président.*
HARGOT, G., *secrétaire.*
BALIEUS, H., *secrétaire-adjoint.*
GILBERT, R., *trésorier.*
MOLITOR, A., *trésorier-adjoint.*
DE DECKER, J., *bibliothécaire,*
BEYAERT, G., *bibliothécaire-adjoint.*
DUPONT, L., *porte-drapeau.*
DUMON, O., *commissaire.*
ANDRÉ, E., *commissaire.*
VERDEYEN, Ch., *commissaire.*
STOYANTCHOFF, *commissaire.*

LISTE DES MEMBRES

I. MEMBRES D'HONNEUR

MM.

- Biddaer, E., *ingénieur.*
Bruneel, I., *ingénieur.*
Callier, A., *prof. à l'Univ.*
Carmen, L., *lieut. d'art.*

MM.

- Claus, A., *médecin.*
Crombé, A., *avocat.*
Delepaulle, H., *ingénieur.*
De Paepe, C., *conseiller honor.*
cour de cassation.

MM.

Discailles, E., prof. à l'Un.
Dupureux, A., médecin,
Falmagne, E. ingénieur.
Février, A., notaire.
Gaspar, J., ingénieur.
Gevaert, Il., industriel.
Lamborelle, P., médecin.
Limbourg, G., ingénieur.
Marinus, E., ingénieur.
Montfort, artiste-lyrique.

MM.

Neelemans, L., médecin.
Pineur, O., ingénieur.
Poisonnier, A., médecin.
Ruwet, M., chef de station.
Soum, M., artiste-lyrique.
Suetens, V., ingénieur.
Thooris, A., avocat.
Van Wetter, P., prof. à l'Un.
Waxweiler, E., ingénieur.
Willequet, E., av. anc. repr.

II. MEMBRES HONORAIRES

MM.

Adam, A., ingénieur.
Aelterman, C., ingénieur.
Anglade, D.
Arendt, P., médecin.
Balieux, E.
Baloux, E.
Barré, F., avocat.
Bauters, B.
Bayens, E., négociant.
Behaeghel, Th., médecin.
Bedinghaus, E.
Biot, Ach., ingénieur.
Boddaert, H., avocat.
Boen, E., médecin.
Bultot, J., élève-ingénieur.
Burgraeve, P., avocat.
Buyssen, pharmacien.
Caramin, G.,
Carbannelle, L., avocat.
Carpontier, V., ingénieur.
Choquet, E., ingénieur.

MM.

Christophe, G. avocat.
Colot, G., ingénieur.
Conard, J., ingénieur.
Coolen, avocat.
Cottignies, R., brasseur.
Coune, G., ingénieur.
Courtois, A., conducteur des
ponts et chaussées.
Crombez.
Crusener, avocat,
de Baere, J.
De Cavel, O.
De Clercq, C.
De Cock, J.-B., cand.-not.
De Coninck, O., ingénieur.
De Cosseaux, avocat.
De Croly, médecin.
De Heem, ing. en chef, direc-
teur des ponts et chaussées.
Deheem, F., avocat.
De Kegel.

MM.

De Keulenaere, A., cand.-not.
 De Lanotte, G., pharm.
 De Lattre, J., ingénieur.
 Derbaudenghien, A.
 De Ridder, C., ingénieur,
 De Rudder, O., avocat.
 De Saegher, R., avocat.
 De Schryver, C., avocat.
 Deschpins, F., pharmacien.
 De Vigne, ingénieur.
 Deunineck, A., avocat.
 De Weirldt, O., cand. not.
 Doignies, A.
 Dryepondt, C., pharmacien.
 Duez, G.
 Du Bois, A.
 Dumont, P., ingénieur.
 Dumortier.
 Ephremidi, A.
 Eleuthériade, J. C.
 Everaert, E., avocat
 Faber, E.,
 Fauard, F., conducteur des
 ponts et chaussées.
 Fontaine, J., avocat.
 Fontaine, L., avocat.
 Frings.
 Frison J., cand.-notaire.
 Ganshof, A., avocat.
 Gevaert, C., médecin.
 Goemaere, G., avocat.
 Gongora, V., ingénieur.
 Hallet, L., avocat.
 Hambursin, F., lieutenant.
 Hannikenne, G., ingénieur.

MM.

Ide, F.
 Jacques, ingénieur.
 Janssens, E., médecin.
 Jouret, E., avocat.
 Jouret, brasseur.
 Lambert, G.
 Lamborelle, A., médecin.
 Lampens, G., avocat.
 Leblanc, E., ingénieur.
 Lescrinier.
 Le Preux, J., cand.-notaire.
 Lippens, M., avocat.
 Liefmans, C., avocat.
 Lorent, H., professeur.
 Lossent, Jossé.
 Macq, ingénieur.
 Maistriau, V., avocat.
 Marichal, O., médecin.
 Marquet, F., avocat.
 Masquelier, L., ingénieur.
 Menten, C., ingénieur.
 Merget, N., conducteur des
 ponts et chaussées.
 Mertens, B., ingénieur.
 Mombel, G., ingénieur.
 Neelemaus, J., ingénieur.
 Noël, Charles, médecin.
 Notebaert, notaire.
 Pauloff, S.
 Pede, O.
 Pennart, M.
 Philippart, médecin.
 Poll, J., avocat.
 Poll, M., avocat.

MM.

Ramlot, R. ingénieur.
 Rageuu.
 Roland, V.
 Ronsse, A., médecin.
 Ronsse, Ch., médecin.
 Ronsse, I., médecin.
 Ruysen. pharmacien.
 Saffre, G., ingénieur.
 Sapin, E.
 Sabbe, professeur.
 Saroléa, J., ingénieur.
 Seriacop, médecin.
 Sinave, L., ingénieur.
 Snoeck, A.
 Stas, J., médecin.
 Stas, O., candidat-notaire.
 Steels, O.
 Steenhauter.
 Story, A., avocat.
 Teirlinck, G.
 Thiers, G., cand.-notaire.
 Thiry, C.
 Thyon, C.
 Tontlinger, conducteur des
 ponts et chaussées,

MM.

Trillé, A., pharmacien.
 Van Damme, A., ingénieur.
 Vanden Eogaerde, A.
 Vander Meersch, P.
 Vander Ougstracten, A., av^t.
 Van der Stegen, A., ingén.
 Vander Stricht, O., médecin.
 Vandevelde, A., assist^t à l'Un.
 Vandevelde, G., avocat.
 Van Dooren, O.
 Van Engelen, G., ingénieur.
 Van Graeve, H., avocat.
 Van Hove.
 Van Impe, avocat.
 Van Overschelde, J.
 Van Sieleghem, W., avocat.
 Van Schoote, E., cand.-not.
 Varlez, L., avocat.
 Varlez, P., avocat.
 Verdeyen, J., ingénieur.
 Verbeke, J., avocat.
 Versavel, industriel.
 Walton, F., avocat.
 Würth, G., avocat.

MEMBRES EFFECTIFS (*)

Adam, Léon, b ^d Bruxelles, 25. M.	André, E., rue Hainaut, 6. C. C.
Amar, b ^d Hospices, 216. G. C.	Angenot, r. Plateau, 12. G. C.
Albo, 7, r. Avenir M ^t St Amand.	Balieux, H., r. Vallée, 5. P. L.
	C. C. Begaux, V., r. Agneau, 14. A. M.

(*) Légende : P. L. = philosophie et lettres ; D = droit ; N. = notariat ; M = médecine ; SC. = sciences ; PH. = pharmacie ; C. C. = constructions civiles ; G. C. = génie civil ; A. M. = arts et manufactures.

r. = rue ; b^d = boulevard ; q = quai ; p. — place.

MM.

Beyaert, E., r. Conscience, 7. A. M.
 Beyaert, G., r. Conscience, 9. A. M.
 Beyaert, P., r. Conscience, 9. A. M.
 Beyl, A., r. digue Brabant, 6. A. M.
 Billiard, R., r. Biloque, 3. C. C.
 Blondeel, J., b^d Citadelle, 15. M.
 Boddaert, F., r. Baguettes, 141. C. C.
 Boddaert, M., r. Baguettes, 141. D.
 Bolle, H., r. Ilainaut, 16. D.
 Bonnet, L., ch. Courtrai, 32. C. C.
 Bracke, A., r. Abattoir, 10. C. C.
 Braun, E., pl. Commerce. A. M.
 Buysse, M., Wetteren. A. M.

Callebaut, Ch. rue Esplanade,
 Alost. A. M.

Carbonelle, E., r. Flandre, 70. C. C.
 Carlier, r. Neuve St-Pierre, 32.
 C. C.

Cavenaille, John, Pêcherie, 62.
 P. L.

Cavenaille, Jules, r. Van Hul-
 them, 4. M.

Claes, E., r. Charles-Quint, 73.
 P. L.

Cluzeau, M., av. Louise, Bru-
 xelles. A. M.

Cnapelinckx, r. digue Brabant, 44.

Colinet, r. Flandre, 35. A. M.

Colson, R., r. St-Michel. M.

Dallemagne, b^d Citadelle, 61.

D'Asseler, J, r. du Strop, 37. D.

De Backer, J. r. Flandre, 45. D.

De Beil, G. r. Savaen, 14. P. L.

MM.

De Beil, J. r. Savaen, 14. P. L.

De Blicck, W., r. de la Corne, 6.
 C. C.

De Brauwer, L., b^d Château, 3 1.
 P. L.

De Bruycker, C., ch. Bruxelles,
 163, Ledeborg. M.

De Bruyn, pl. Station, Alost. A. M.

De Clercq, H., r. Champs, 6. C. C.

De Decker, J., fossé Othon, 24.
 P. L.

De Geynst, M., r. Ledeganck, 6,
 A. M.

De Kantor:ski, M., b^d Léopold, 31.

de Kerchove, ch. Courtrai, 12. A. M.

Delhayc, A., r. Plateau, 12. A. M.

Delhayc, M., r. c. Jour, 16. A. M.

De Mars, Ch. r. Chanoines, 56. M.

De Maye, A., r. Plateau, 12. A. M.

De Meulemeester, r. Flandre, 24,
 D

de Nonancourt, G., b^d Château,
 435. M.

Deppe, r. d'Assaut, 6.

De Poorter, R., r. de Flandre, 28.
 P. L.

De Raemacker, r. digue Brabant,
 44.

Dercamp, E., r. Tonneliers, 76.

de Schymanski, H., b^d Léopold,
 31.

De Taye, Pêcherie, 135. G. C.

Dethieu, L., r. Femmes, 105. C. C.

De Tilloux, G., Selzaete. A. M.

MM.

- De Vigne, A., b^d zoologique, 19. A. M.
 DeWaele, L., b^d Citadelle, 59. c.c.
 De Waele, H., id. M.
 DeWier, G., marché aux Fruits, 6.
 D'Hollander, E., petit marché au Beurre. D.
 Djodjonoff, H., rue Nassau, 25. M.
 Drory, H., Meulestede. D.
 Drory, R., Meulestede. P. L.
 Dumont, O., r. Courtrai, 251. G. C.
 Dupont, L., r. Bruxelles, 35. c. c.

Feys, P., r. Pont Madou, 9. c. c.
 Fierens, M., Coupure 135. D.
 François, G., r. digue Brabant, 74.

Gay, M., r. digue Brabant, 43.
 Gerard, r. St Amand, 27.
 Gheorghieff, r. Compromis, 122.
 Gilbert, R., r. Agneau, 16. A. M.
 Glembozski.
 Glichtska, Ch., r. Flandre, 82. M.
 Goffart, r. Femmes, 106. G. C.
 Graveline, E., r. Champs, 38. A. M.

Haenecour, b^d Citadelle, 58. c.c.
 Hansen, E., r. Hainaut, 16. P. L.
 Hapiot, A., b^d Frère Orban, 35. D.
 Hargot, G., r. Guillaume Tell, 31. G. C.
 Hebbelnyck, r. V. Rempart, 30.
 Herckenrath, A., r. Concorde, 44. P. L.

MM.

- Heine, G., r. Champs, 33. G. C.
 Heyse, L., r. digue Brabant, 71. D.
 Houtsaegher, L., r. Bas-Escaut, 4. P. L.
 Houzé, F., r. Foulons, 6. A. M.
 Hranoff, r. Prairie, 49.

Jastrzebski, p. Van Artevelde, 5.
 Jordanoff, A. b^d Hospices, 35.
 Joye, A., r. Concorde, 42. D.

Kremer, H., r. Flandre, 35. c. c.
 Kinart, F., r. Foulons, 38. c. c.

Lallemand, F., r. Savaen, 56. A. M.
 Lasal, r. Omelette, 7.
 Laurent, J., r. Hainaut, 22. P. L.
 Leboucq, G., Coupure, 145. M.
 Lebrun, r. Foulons, 6.
 Lencliers, E., r. Baguettes, 145.
 Lequeux, r. Plateau, 3. A. M.
 Lesaffre, N., r. Baguettes, 13. P. L.

Marchal, b^d Léopold, 2. M.
 Maroy, J., ch. Courtrai, 4.
 Masui, M., b^d Escaut, 40. C. C.
 Molitor, A., r. Sœurs Noires, 3. M.
 Molitor, A., r. Vallée, 87. D.
 Mouzin, Ch., r. Conscience, 13. A. M.
 Mühlen, M., rue Josaphat, 1, Bruxelles. C. C.

MM.

Nakoff, r. Egmont, 25.
Neyrinckx, R., Coupure, 2. M.
Nonne, H., b^d Béguinage, 24. A. M.

Ohrem, r. du Pont, Laeken.

Penneman, G., b^d Lousbergs. M.
Penneman, M., Coupure, 129. D.
Pentchoff, r. Prairie.
Petroff, r. Compromis, 22.
Pons, Ch., b^d zoologique, 22. M.
Popoff, r. St Bernard, 13. G. C.
Pourbaix, E., p. Calandre, 7. C. C.
Predhom, b^d Zoologique, 97. M.
Prisse, r. c^{te} Violettes, 8. G. C.

Radoslavoff, r. Plateau, 5. G. C.
Raepsaet, M., b^d Château, 437.

P. L.

Ravaillon, J. b^d Hospices, 251.

G. C.

Regnart, F., q. Evêché, 14. A. M.
Reintjes, H. r. Soleil, 13. A. M.
Render, L., q. Tonne iers, 71.

A. M.

Reychl r. C., r. Hainaut, 10. D.
Ristitch, R., r. Marnix, 7. G. C.
Ritter, F., r. digue Brabant, 56.

A. M.

Rogiers, r. Guillaume Tell, 28.

A. M.

Ronsse, A., r. Baguettes, 13. C. C.
Roque de Pinho, Abn., r. Flandre,
39.

MM.

Roque de Pinho, Ann., r. Flandre,
39. P. L.

Saurel, J., remp. Biloque, 280. M.
Schoenfeld, r. Haut Port, 34. M.
Semoff, r. Baguettes, 59.

Seresia, A., r. c^{to} Jour, 22. P. L.
Seresia, r. c^{te} Jour, 22. C. C.
Slavoff, r. Compromis, 22. G. C.
Snoeck Ch., r. nve St Jacques, 33.
Snoeck, L., r. nve St Jacques, 38.

P. L.

Soudan, E., r. Tour Rouge, 6.

P. L.

Stadler, G., b^d Léopold. G. C.
Standcheff, b^d Léopold, 35. G. C.
Stapelle, r. Van Hulthem, 16. A. M.
Stephanoff, r. Plateau, 5. G. C.
Stoyantchoff, r. Guill. Tel^l, 30.

G. C.

Symays, M., r. Marnix, 33. D.

Tedesco, J., r. Magelein, 5. D.
Temmerman, P., r. digue Brabant,
44. C. C.

Tochkoff, b^d Citadelle, 129. G. C.
Todoroff, G., r. St Amand, 7.

G. C.

Tomitch, b^d Citadelle, 19. G. C.

Van Cauwenberghe, n^{lle} rue
Casino, 5. M.

Van Damme, G., Lokeren.

Van de Mergel, J., r. Champs, 33.

N.

MM.		MM.	
Vander Bicst, W., ch. Courtrai,		Vascullos, r. Guill. Tell, 20.	G. C.
7.	M.	Verbrugge, J., r. Courtrai, 57.	M.
Vander Stegen, G., q. au Blé, 15.		Verdeyen, A., r. Deux Ponts, 1.	
	C. C.		A. M.
Vanderstuyft, ch. d'Hundelgem,		Verdeyen, H., r. Deux Ponts, 1.	
30.	A. M.	Verstraete, b ^d Plaisance, 191.	
Vau Eerenbrugh, T., r. courte			A. M.
Monnaie, 11.	C. C.	Vissocoff, r. St Amand, 13.	G. C.
Van Houtte, b ^d Hospices, 251. N.		Voets, r. Jardin, 26.	P. L.
Van Ryswyck, Ch., r. Charles-		Votquenne, A., r. Van Hulthem,	
Quint, 73.	G. C.	70.	C. C.
Van Volsom, r. de Flandre, 55.			
	C. C.	Waliu, G., Coupure, 28.	D.
Van Waefelghem, J., r. basse		Wellens, G., r. Colline, 159.	
Champs, 17.	C. C.	Willieme, r. Guill. Tell, 4.	C. C.
Van Wetter, L., b ^d Zoologique,			
48.	C. C.		

II. Maison des Étudiants.

Administrateur : G. HEINE.

Économés : J. BLONDEEL, L. HEYZE, A. DEVIGNE.

III. T. S. G. « 't Zal Wel Gaan ».

(Fondé le 21 février 1852).

Qu'à-t-on fait au 't Z. W. G. durant l'année académique 1898-1899? Répondre à cette question en quelques phrases sèches est sans doute insuffisant, car la vie dans la vieille société flamande a été des plus intenses, des plus variées. Il faudrait pouvoir rappeler dans leur détail intime toutes ces séances, où la blague tantôt fine, tantôt flamandement grossière, mais toujours également gaie, suivait la partie sérieuse : lecture, conférence, discussion. Que de fois n'enten-

dimes nous pas sonner les douze coups de minuit, quand Hansen récitait encore une fois *Parisina*, ou que le Bal entonnait la chanson de Madrid, ou que Storikuul, revenu de son pays natal, nous racontait une « Mop » savoureuse ! Je voudrais tout dire, mais je dois renvoyer au compte-rendu plus complet dans l'almanach flamand.

Ce que j'aime cependant à relever ici — parce que c'est une des caractéristiques de la vie estudiantine gantoise, — c'est que, quoique le total des membres n'ait point diminué (actuellement il est de 55), les membres sont rarement très nombreux aux séances ; il y a un noyau de 15-20 étudiants qu'on voit, chaque vendredi entre 8 et 9 heures du soir, monter tranquillement les escaliers vers une salle où le président Dumon agite fiévreusement sa sonnette. Aux tonneaux... naturellement, on arrive jusqu'au nombre de 30 ou 40, il en est de même quand il y a une conférence extraordinaire par un professeur ou un homme politique ou que l'ordre du jour a annoncé une formidable interpellation. Quant aux concerts donnés dans les villes et communes de province, l'exemple de Sotteghem, (réussit très bien ?!) eut l'honneur d'être le seul durant cette année, et aussi le dernier de tous.

On en est revenu... de Sotteghem !

N'importe, si la gloire du *'t Zal* ne rayonne pas très bien au dehors, du moins, si elle continue à suivre la bonne voie qu'elle a suivie cette année sous la présidence de Dumon fera-t-elle toujours de la bonne besogne chez elle et laissera-t-elle un bon souvenir de chaude camaraderie flamande aux vieux qui s'en vont très loin, quittant pour toujours la vie universitaire.

C. D. B.

Le comité pour 1899-1900 se compose comme suit :
MM. A. DUMON, *président*. — BALIEUS, *vice-président*. —
LESAFFRE, *secrétaire*. — DE BRUYKER, *trésorier*. — DE
DECKER, *bibliothécaire*. — VAN RYSWYCK, *porte-drapeau*. —
D' HERTOGHE, *commissaire*.

IV. Cercle des Étudiants Wallons libéraux

Sous la Présidence d'honneur de M. le professeur J. MASSAU.

(Fondé le 28 novembre 1868)

Cette joyeuse société, sous la présidence du camarade KINART, a continué sa marche prospère, et l'on peut affirmer que l'année 1898-99 marquera dans ses annales. Elle est encore une des rares sociétés où l'on s'amuse, où sont conservées intactes les vieilles traditions léguées par les anciens. Avec un président aussi actif, aussi hargneux qu'énergique, toujours prêt à se dévouer, toujours à l'affût pour réfuter les critiques ou les railleries qu'on pourrait adresser à sa chère Wallonne, comment une société pourrait-elle décliner ?

Les séances presque hebdomadaires furent toujours suivies par un nombre considérable de gais lurons venant y savourer de l'excellente « Audenarde ». Rappelons le fameux tonneau offert à notre cher président d'honneur, M. J. MASSAU, tonneau au cours duquel apparut, déguisé en jeune fille rougissante, le camarade G. D. B. de joyeuse mémoire ; puis la séance historique d'olmisme et d'hypnotisme, au lendemain de laquelle l'insurpassable CUMBERLAND voulut se payer notre tête, avec un culot composé à la troisième puissance ; puis les guindailles ; puis les sorties en ville sur le compte de la caisse ; puis...! puis enfin les grandes fêtes du 30^{me} anniversaire de la fondation du Cercle !

MORLEGHEM composa en collaboration la célèbre revue « O Microbios boètès », histoire abracadabrante d'un microbe, inoculé par deux farceurs à tous les membres de la Wallonne, et qui, après des tribulations sans nombre, vient échouer devant les conseils communal et académique réunis dans ces graves circonstances !

L'accouchement de ce morceau indigeste fut très laborieux, et MORLEGHEM côtoya la folie et la jaunisse parce qu'on

parla à un certain moment de remettre la représentation. Enfin elle eut lieu le 18 mars 98 devant un nombre considérable de professeurs et d'étudiants venus pour acclamer la charmante actrice qui voulut bien prêter son concours, les interprètes et l'auteur qu'on réclama à cor et à cri pour le porter en triomphe (quand il y pense, il en jouit encore !)

Inutile de dire que pendant la revue on pompa à qui mieux mieux, sur la scène aussi bien que dans la salle. Aussi les cuites célestes furent-elles ce jour là innombrables; et le lendemain, pendant le concert à la place d'Armes que de Xylostomes se promènèrent en criant avec plus ou moins de conviction : « Achetez le *Syndicat* qui vient de paraître ! » Mais Kiki veillait comme un bon ange gardien : il organisa chez lui une réception intime, nous offrit des rafraîchissements, des appétitifs qui, nous faisant oublier notre gueule de bois, nous rendirent joyeux, exhubérants (n'est-ce pas FONTAINE) et nous disposèrent très bien pour le banquet. Le banquet, hum ! assez vague dans notre mémoire : nous n'avons souvenance que de cris féroces s'élevant au dessert, cris à côté desquels ceux des Congolais et des Sioux ne sont que de la petite bière. Enfin le soir, le bal, le punch, puis... amour et mystère !

Mais ce que nous ne pouvons passer sous silence, c'est le résultat renversant de ces grrrandes fêtes : elles laissèrent, ô comble de l'exploitation, un bénéfice net assez considérable, grâce à un phénomène, olmique sans doute, encore inexpliqué aujourd'hui !!!

Espérons que l'année académique 1899-1900 sera aussi prospère que la précédente ; nous pouvons nous fier au camarade DELHAYE qui, en acceptant la présidence, a pris à cœur de faire prospérer encore cette chère Wallonne qui bientôt aura droit à deux délégués à la Fédération. Mais pour cela, camarades wallons, il faut que chacun fasse son devoir. Allons, haut les cœurs, et nous pourrons alors nous écrier : « Vive la Wallonne et en route pour le centième membre ! »

PONDU.

Comité pour 1899-1900 :

MM. M. DELHAYE, *président*. — ANDRÉ, *vice-président*. — COLINET, *secrétaire*. — BEYAERT, *trésorier*. — RAVAILLON, *bibliothécaire*.
— VAN HOUTE, *cornifère*.

V. Cercle littéraire des Etudiants libéraux

Sous la présidence d'honneur de M. E. DISCAILLES.

(Fondé le 2 février 1880).

Après avoir vécu sous la présidence si paternelle et si pacifique de leur ex-camarade FONTAINE, les membres de la Littéraire appelèrent leur autre camarade VAN VOLSOM à la tête de leur bienheureuse congrégation. Ce n'était pourtant pas sans quelques appréhensions qu'ils se donnaient un tel président : ce brave VAN VOLSOM avait, à ce qu'on en disait, une tendance bien marquée à la critique servie par un esprit très affiné et rendue dangereuse par la facilité avec laquelle il s'emportait contre la stupidité humaine.

Sans vouloir rien préjuger des sentiments intimes du président, disons, avec une franche reconnaissance, que VAN VOLSOM ne nous a point montré une humeur aussi irritable. Tous les membres ont reçu comme d'habitude, après leurs comptes-rendus ou leurs conférences, les plus larges congratulations, et le rôle de VAN VOLSOM fut celui d'un bon père de famille qui ne sait ou ne veut point voir les défauts de sa marmaille.

Tel fut donc l'essentiel des besognes présidentielles où brilla VAN VOLSOM : savoir en tout et pour tout faire l'éloge des membres de la Littéraire.

A de pareilles conditions, l'entente est des plus faciles et nous pourrions dire en conscience que nous avons constitué plutôt une réunion d'agneaux qu'une assemblée d'étudiants épris de leurs opinions individuelles et voulant les faire prévaloir par la discussion

Car les discussions n'ont pas été nombreuses chez nous cette année : nos rapports ont été d'un beau fixe où pas un débat vif, pas une prise de bec ne sont venus mettre un nuage. En somme les membres de la Littéraire sont bien les meilleurs garçons, les camarades les plus sympathiques et les plus accomodants qu'on puisse trouver dans notre milieu estudiantin.

C'est là la caractéristique de cette année du Cercle Littéraire : le travail accompli est d'une honorable moyenne ; il a cette note amusante qui témoigne — à de bien rares exceptions près — d'un touchant accord de tous les copains pour paresser au plus agréablement. Comme phénomènes surprenants, je citerai l'activité de FRIS qui deviendra proverbiale et le zèle si court de TÈDESCO qui nous apparut comme un météore : deux fois de suite il nous a parlé et depuis s'est tu prudemment.

A vrai dire pourtant, s'il me fallait apprécier nos séances de cette année, je serais porté à n'en dire que du bien. Car à mon sens, il est peut être préférable d'étudier et de ruminer à part soi les questions souvent si difficiles, si épineuses qui nous intéressent, sans vouloir y faire trop intervenir les autres : la discussion a ce côté de mauvais, qu'elle nous enchaîne à des idées et des théories dont, au fond, nous en sommes pas des plus pénétrés et qu'elle nous rend souvent trop catégoriques et trop absolus.

Le mieux serait sans doute d'avoir à la Littéraire des réunions qui tireraient surtout leur charme de l'intimité et de la camaraderie qui y règnent. Car c'est chaque semaine un plaisir de se retrouver entre camarades sympathisant d'autant mieux qu'ils éprouvent les mêmes besoins généraux de penser et de s'amuser. Notre bibliothèque, que nous devrions viscer à alimenter le mieux possible, devrait nous servir à acquérir les connaissances que nous désirons, et nos lectures constitueraient le plus clair de notre travail à la Littéraire.

Nos réunions, quant à elles, répondraient à notre autre besoin : celui de nous amuser entre nous, entre gens qui se

comprennent, et cela de tous les moyens et de toutes les façons possibles.

Voici la nomenclature des conférences, comptes-rendus d'ouvrages donnés cette année à la Littéraire. Puisse cette brève énumération évoquer le souvenir de ceux qui les écoutèrent ou les firent et leur mettre sur les lèvres le sourire qui naît naturellement quand on fouille dans un pareil passé.

Conférences. — Le symbole à travers les âges ; Sur Emile Souvestre ; Essai sur la musique de l'antiquité avec chant et accompagnement de musique.

Citons tout spécialement parmi nos conférences les deux causeries si intéressantes que nous fit M. le professeur Hoffman sur la morale de l'Etude.

Comptes rendus. — La Cathédrale (J.-K. Huysmans) ; Bouvard et Pécuchet (Flaubert) ; La Samaritaine (Rostand) ; L'Education sentimentale (Flaubert) ; La Faute de l'Abbé Mouret (Zola) ; Rome (Zola) ; Charles Rogier (Em. Discalles) ; Cabotins (Pailleron) ; Sagesse et Destinée (Maeterlinck) ; Première Maitresse (Catulle Mendès) ; L'Anneau d'Amethyste (An. France) ; Bel-Ami (Guy de Maupassant) etc...

ACHE.

Comité pour 1899-1900 :

MM. BILLIARD, *président.* — H. BOLLE, *secrétaire.* — KINART, *bibliothécaire.*

VI. Société Libérale des Étudiants en Médecine

Sous la présidence d'honneur de M. le Pr. CH. VAN BAMBEKE.

(Fondée le 15 décembre 1880)

L'année qui vient de s'écouler en flots tumultueux de bière n'a pas manqué de tous les charmes que l'on a l'habitude de rencontrer à la Médecine. La camaraderie la plus franche, la gaieté la plus insouciante n'ont cessé d'imprimer à nos

séances intimes un cachet tout particulier. Une nouvelle année de gloire est venue s'ajouter à celles que notre vaillante société a connues.

Cependant une véritable crise, dont l'issue s'annonçait fatale, caractérisa les débuts de l'année académique. Notre sympathique président « le Mensch » venait d'abandonner le poste qu'il convoitait depuis son enfance... universitaire ! Il n'y avait pas moins de sept ans qu'il faisait partie du comité, et disons, sans le flatter, qu'il s'y était rendu tellement indispensable, qu'on se représentait déjà avec horreur les suites néfastes de son départ précipité. C'est les larmes aux yeux qu'il abandonna à son successeur les attributs de la présidence : l'écharpe bleue d'azur et la fourrure d'hermine ! Cette dernière, prise de frayeur, fut atteinte d'alopecie foudroyante, ce qui fit dire à quelques mauvaises langues que la peau du « Schah Perse » !...

C'est alors que surgit un homme d'une énergie peu commune « qui avait battu bien des campagnes et qui n'avait qu'un défaut c'était de rentrer parfois avec de petites zoivres. « Il s'appelait Nicodème-Népomucène BRILLEMANS, originaire de la commune de Sotteghem, oùsqu'il flagure sur la matricule. » C'est à lui que devait revenir l'honneur de mener à bonne fin les destinées que l'on avait confiées à ses puissantes mains. La joie de voir revivre la société d'un éclat nouveau multiplia les tonneaux.

A l'une de nos réunions, nous eûmes le plaisir de revoir parmi nous le Dr Achille ARDENOIS, ex-porte-drapeau, qui revenait du Congo. Touché de la cordiale réception qu'on lui fit, il nous prouva sa reconnaissance en nous offrant un tonneau de « noire » — sans allusion — que nous vidâmes... à sa santé.

Une séance mémorable aussi fut-celle où l'on offrit au camarade TOËN le bijou en bronze de la médaille de 3^e classe. C'était un sacrifice bien minime que s'imposait un gouvernement ingrat pour récompenser le dévouement dont notre ami fit preuve au cours d'une épidémie. En guise de

protestation, la Médecine lui donna en outre quelques agrandissements — en pain d'épice — de la susdite décoration ornés de rubans multicolores.

Le souper annuel eut lieu à la Taverne Nationale. L'abondance et la bonne qualité des victuailles, ainsi que la facilité avec laquelle la triple s'écoulait dans nos gosiers, firent si bien que plusieurs d'entre nous perdirent le souvenir de cette intéressante soirée.

M. Julien POLL, sollicité par quelques uns de ses camarades de la Médecine, vint nous entretenir « du secret professionnel », sujet éminemment intéressant, d'une délicatesse extrême, et que l'orateur a su rendre attrayant au point de captiver l'attention de tous.

Parmi les faits caractéristiques dont notre société a été le théâtre cette année, je n'oserais passer sous silence les aventures grotesques d'un nègre des plus noirs qui avait passé l'Atlantique pour assister à un de nos tonneaux.

Le Docteur BURVENICH est venu donner parmi nous une causerie médicale que les membres ont écoutée avec recueillement. Toujours au service de la Médecine, dont il fut un des premiers présidents, il n'a pas hésité à nous donner, une fois de plus, une conférence humoristique, où les détails piquants et les bons mots ont fait épanouir nos lèvres qui ne demandent qu'à rire et à boire !

Est-il besoin de vous dire qu'à cette même séance, qui était la dernière, on a eu la chance d'entendre une dernière fois BRILLEMANS ; et chacun sentit son cœur se serrer d'angoisse en entendant ses derniers mots, même JEF, le baas de la cantine ! Souhaitons lui bonne chance dans la noble carrière dans laquelle il a si « brillamment député ». Souhaitons lui d'aller sucer le pissenlit par son racine le plus tard possible, adressons lui un dernier adieu, car la dernière heure de la dernière séance qu'il préside a sonné. Adieu BRILLEMANS, che ne fou dit que cha ! (le lecteur est prié de verser des larmes).

G. P.

Compte-rendu de fin d'année.

Le Comité pour 1899-1900 est composé comme suit :
Président, L. ADAM. — *Vice-président*, G. DE NONANCOURT.
— *Trésorier*, G. PENNEMAN. — *Secrétaire*, J. BLONDEEL. —
Secrétaire-adjoint à titre personnel, CH. VAN MEENEN. —
Porte-drapeau, J. DE BLOCK (autosite). — *Commissaires* :
J. CAVENAILLE, CH. GLITCHSKA, CH. PONS, G. LE BOUCQ,
J. DE BLOCK (parasite).

VII. Cercle universitaire des Colonies scolaires.

Nous sommes heureux, cette année, de ne devoir apporter aucune restriction dans les remerciements que nous adressons à tous les Etudiants libéraux pour le concours sérieux qu'ils ont prêté au cercle chaque fois que celui-ci a fait appel à leur dévouement ; et si les fêtes ont réussi au-delà de toute espérance, c'est à nos frères libéraux que nous le devons. Témoin le succès inespéré de la fête au théâtre, que les Colonies ont organisée avec le concours de Coquelin Cadet et de M^{lle} Bertiny, de la Comédie française. Salle comble et soirée admirablement réussie. Mentionnons aussi la sortie de pierrots organisée au Carnaval, où les bonnes volontés ne nous ont pas fait défaut, et la fête au carrousel-salon, malheureusement contrariée par le temps.

Remercions aussi, et de tout cœur, les personnes généreuses qui nous ont secondé par leurs dons, M^{me} Dauge, M. et M^{me} Braun, et les nombreux anonymes qui pensent à notre œuvre dans leurs actes de charité.

Aussi, grâce au concours de tous, le Cercle a pu envoyer à la mer, cette année encore, trente cinq enfants. Les meilleurs remerciements que nous puissions adresser à tous ceux qui nous ont secondé dans notre tâche est la reconnaissance de tous ces enfants qui ont pu, grâce à nos dévoués collaborateurs, jouir pendant quelques temps des bienfaits de l'air marin.

H.

Le comité pour 1899-1900 :

MM. G. LAMPENS, *président d'honneur*. — G. HEINE, *président*.

— J. BLONDEEL, *secrétaire*. — L. HEYSE, *trésorier*. —

H. BOLLE et C. VAN RYSWYCK, *commissaires*.



B. CERCLES NON FÉDÉRÉS



VIII. Société des Étudiants Bulgares

(Bûlgarska Stoudentcheska Proujina)

(Fondée le 17 octobre 1886).

Cette société réunit en son local, au *Plumet d'or*, les étudiants bulgares, pour resserrer entr'eux les liens de confraternité et leur donner pendant les quelques heures des séances l'illusion de la vie dans la patrie lointaine et l'oubli momentané de l'exil.

Elle reçoit les revues et les journaux les plus répandus en Bulgarie et organise de nombreuses conférences. La société compte 24 membres actifs et 50 membres d'honneur. A tour de rôle les membres président les réunions. Le secrétaire-trésorier s'occupe des besognes courantes.

Le *secrétaire-trésorier* pour le 2^d semestre,

POUDEFF.



ANNÉE ACADÉMIQUE 1898-99.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES ÉTUDIANTS LIBÉRAUX

Rapport de fin d'année du secrétaire J. BLONDEEL

On a souvent prétendu que « le Libéralisme était mort » ; je crois que c'est là un aphorisme audacieux et je n'en veux comme preuve que le nombre considérable de jeunes libéraux qui sont venus renforcer les rangs de la Générale au commencement de l'année académique 1898-99.

Malheureusement, nous avons en même temps à déplorer la perte d'un membre protecteur, M. le professeur MISTER, d'un membre honoraire, M. Paul HALLET et d'un membre actif, le camarade MEULEWAETER.

Au point de vue du plus ou moins de vitalité de la société, je ne crois pas être trop optimiste en affirmant que l'année qui finit (*), fut meilleure et mieux employée que l'année précédente.

Et tout d'abord, rappelons les conférences organisées au sein de la société.

Le 25 novembre, notre dévoué professeur M. E. DISCAILLES vint nous payer son tribut annuel ; il nous entretint des « Fables de La Fontaine ».

Chacun a encore présents à l'esprit sa causerie élégante et son verbe éloquent et plein d'humour.

(*) Le lecteur est prié de ne pas oublier que l'Almanach est sensé paraître en janvier.

Le 2 février, la Générale organisa une conférence publique du député G. LORAND dans la salle du Grand Hôtel, une conférence dont le titre audacieux — « Le futur Gouvernement libéral » — avait attiré une assistance nombreuse.

Plus tard nous avons à enregistrer une heureuse et courageuse initiative : celle du camarade FRIS, qui aborda devant ses camarades la « Question du libre arbitre et du libre examen ». Nous l'en remercions et espérons voir sa tentative suivie de près par d'autres.

Après que la Générale se fut mise en rapport avec le comité de propagande du Cercle des Etudiants libéraux de Bruxelles, ce dernier lui envoya deux conférenciers politiques : son président d'abord, le camarade OEDENKOVEN et puis un avocat M. Raymond Box.

Tous deux furent appréciés à leur juste valeur.

Mon rôle de chroniqueur m'oblige ici à faire mention d'un fait que j'aimerais autant passer sous silence : je veux parler du concert-propagande organisé en commun par la Générale et le 't Zal à l'ineffable et peu hospitalier village de Sotteghem. A la suite de cet échec on abandonna la propagande à la campagne.

Je crois cependant que ce n'est pas là une chose à négliger mais bien à réformer. Pourquoi, au lieu de prendre comme conférencier un professeur distingué, orateur de talent certes, mais qui généralement se placera à un niveau trop élevé, et, par le fait même, sera peu apprécié des campagnards, pourquoi, dis-je, ne pas essayer l'effet que produirait un orateur populaire, un simple meetinguiste ?...

Sur la demande du Cercle des Etudiants libéraux de Bruxelles, la Générale décida, après de longs et orageux débats, de se rallier à la campagne entreprise en vue d'obtenir la libération du condamné Jules MOINEAU.

Signalons encore deux blâmes votés en assemblée générale : le premier au gouvernement catholique pour l'intolérance dont il avait fait preuve en faisant expulser l'ex-abbé

CHARBONNEL; le second aux étudiants cléricaux de Liège pour leur conduite inqualifiable vis-à-vis du même M. CHARBONNEL lors de son meeting à Grivegnée.

L'an de grâce 1898-99 vit naître un nouveau journal : *Le Journal des Etudiants de l'Université de Gand*, journal exclusivement étudiantin, publiant chaque fois le portrait d'un de nos plus sympathiques professeurs.

Emettons le vœu que ce journal soit moins éphémère que tant d'autres de ses confrères qui ne vécurent guère que quelques mois.

Cette année j'ai constaté la marche progressive de la monotonie des « tonneaux », dont le nombre avait pourtant été réduit.

A quoi attribuer cet état de choses ? L'étudiant, dans le vieux et le bon sens du mot, serait-il donc réellement mort ?

Non, je crois. Et je n'en veux comme preuve que les tonneaux des autres sociétés, tels les légendaires tonneaux de la « Médecine », qui prouvent assez toute la joie, toute la verve, toute la zwanze dont nous sommes encore toujours capables !

A preuve enfin nos bals, nos trois bals avec punch, toujours plus folâtres, toujours plus délirants et qui effaroucheraient plus d'une respectable matrone !

Mais quoi alors ? Peut-être bien l'inertie des anciens, qui semblent dédaigner d'enseigner aux jeunes la gaieté d'antan, y est-elle pour une grande part.

Allons ! un peu plus d'entrain ! Souvenez-vous plutôt des sympathiques figures qui vont bientôt quitter la scène universitaire.

A eux tous, à THOORIS, TOEN, VAN DE VELDE, BODDAERT, FRIS, MORLEGHEM, VAN ENGELEN, CARPENTIER et particulièrement à Félix DE VIGNE, notre sympathique président, qui, avec une abnégation admirable, se dévoua toujours à la cause des Etudiants libéraux et de leur Maison, nous adressons ici l'hommage de notre vive reconnaissance et de notre vive sympathie.

Je crois, d'autre part, et même je suis certain d'être l'interprète de tous en adressant au camarade BILLIARD nos félicitations et nos remerciements. Grâce à son activité, à son acharnement, l'Almanach de cette année, paru à une date honorable, a remporté un entier succès et, ce qui n'est pas à dédaigner non plus, a rapporté un joli bénéfice à la Générale.

Je terminerai ma tâche en signalant un revirement important qui s'est produit à la Générale depuis le Congrès des Etudiants libéraux du 16 avril, à Bruxelles.

Nous y envoyâmes 14 délégués et ceux-ci en revinrent remplis de bonnes intentions. Grâce à eux, les Étudiants libéraux gantois semblent avoir pris définitivement la résolution de jouer un rôle politique aussi actif que possible.

Signalons à ce propos l'affiliation de la Générale à la Ligue pour la R. P. et le S. U. et sa participation à la manifestation antigouvernementale du 28 mai.

J'émetts le vœu que le mouvement commencé cette année reçoive une impulsion plus grande encore l'année prochaine et que la Générale ~~entre~~ dans une nouvelle ère de prospérité et de lutte contre le crétinisme envahissant nos facultés.

Souvenons-nous des paroles d'espoir et de confiance prononcées par M. le professeur P. FREDERICQ, lors de la soirée à la « Taverne Royale » :

« Au lendemain de la révolution, on a mutilé l'Alma Mater; elle en est splendidement guérie.

L'Université de Gand triomphera, elle restera dans son intégrité un foyer de science pure, à l'abri de l'obscurantisme calotin; le hollandais FOLK l'a prophétisé lors de sa fondation: « *Aeterna esto* ».

A l'œuvre donc, Camarades !

Je fais ici un appel à tous: que chacun travaille avec confiance, que chacun use de toute son influence, aussi minime soit-elle, pour rallier au drapeau bleu les indécis et le indifférents; que chacun surtout reste fidèle coûte que coûte à ses opinions, et un jour viendra où la Société générale des

Étudiants libéraux pourra revendiquer l'honneur d'avoir contribué à la lutte et peut-être même inscrire dans son livre d'or la date de la victoire des idées qui lui sont chères, la victoire des idées libérales, les plus vraies, les plus belles et par cela même les plus durables !

JULES BLONDEEL.





INSTITUT SUPÉRIEUR DU COMMERCE D'ANVERS

—
RAPPORT SUR LA VIE ESTUDIANTINE 1898-1899.
—

Fédération

La Fédération des Étudiants de l'Institut supérieur de Commerce a bien mérité de nous tous durant l'année écoulée.

Non seulement elle a continué l'œuvre commencée en 1897-98, procurer aux étudiants des cours de dactylographie à bon marché, mais de plus elle a augmenté le nombre de ces cours et a soigné tout particulièrement leur publication.

Voyant à côté d'elle le triste état où se trouvait, de février à mai, le département des sciences de l'Association par suite du manque de vice-président, elle a mis tout en œuvre pour organiser des conférences et des excursions scientifiques, dont il existait un besoin réel. De là naquit la grande lutte entre Fédération et Association qui troubla les premiers mois de l'année 1899. Par ces dissentiments l'avenir de l'un des deux grands cercles et même celui des deux se trouvait gravement compromis. Heureusement tout finit pour le mieux par la nomination d'un vice-président des sciences à l'Association et l'engagement que prit la Fédération de ne plus organiser dorénavant ni excursions, ni conférences si l'Association en prenait le soin. Espérons que de telles animosités entre cercles ne se représenteront plus.

Pour finir ce rapport, mentionnons un fait ignoble posé par la très noble et très obligeante Dame Police, qui veille à la sécurité des bourgeois et des étudiants (sic !). Au commence-

ment de novembre, deux camarades polonais, conduits au poste sous prétexte de tapage nocturne, ont été passé à tabac après qu'on leur eut mis les menottes aux poings. Un camarade bulgare, accouru à leurs cris, fut insulté d'une façon idiote, par le commissaire, qui se laissa aller jusqu'à injurier son pays d'origine et celui de ses compagnons. Dans le rapport de M. le médecin SANO, concernant le camarade POROWSKI, il était constaté que celui-ci portait au cou plusieurs traces d'ongles qui semblaient provenir d'une tentative de strangulation manuelle ; le même médecin déclara que le camarade POROWSKI aurait pu perdre la vue et le camarade ROMAN l'ouïe par suite des coups reçus.

Justement émus par ces actes d'une barbarie inqualifiable les étudiants, représentés par le président de la Fédération, sont allés trouver M. le bourgmestre Jan VAN RYSWYCK, MM. les consuls de Russie et de Bulgarie, M. VAN PEBORGH, président du cercle des anciens étudiants et M. l'avocat VAN CALSTER, qui a porté plainte entre les mains de M. le Procureur du Roi. En même temps, des articles parus dans la plupart des journaux anversoïis dénonçaient aux habitants les agissements inhumains de ces cruels Cerbères.

Emettons ici le vœu que ceux qui ont traité de façon si civilisée et si polie des jeunes gens coupables de porter la casquette soient sévèrement punis par la Justice, devant qui tous les Belges, même les étudiants, sont égaux.

Président ff. : DUQUESNE. — Secrétaire : BONIVER.

Association générale des Etudiants

Durant l'année 1898-99, l'Association nous procura, à côté de conférences très applaudies faites par des personnalités de la ville et par des camarades et d'excursions scientifiques à Bruxelles, aux quais du Sud, à Schooten, etc., diverses fêtes intimes dont seules je veux m'occuper dans ce rapport succinct.

Tout d'abord nous eûmes la fête de rentrée composée

du traditionnel concert et du bal suivi de punch monstre.

N'insistons pas et ne soulevons pas le voile d'obscurité qui couvre ce que vit cette nuit mémorable.

Au temps du Carnaval, les étudiants, comme les années précédentes, mirent leur temps et leur dévouement au service de la philanthropie. Durant les quatre jours on put les voir déambuler par les rues et harceler les bourgeois les plus revêches, pendant que de tous côtés retentissait l'appel à la charité : Pour les enfants martyrs, s. v. p. !

Quelques semaines plus tard, au profit de la même œuvre, l'A. G. donnait une représentation de gala au Théâtre royal. On jouait « Princesse d'Auberge » de Jan Blockx.

Une vadrouille monstre et riche en péripéties suivit le spectacle.

Il me reste à citer la fête de sortie (concert, bal et punch) et la fancy-fair organisée au profit des victimes de l'incendie de la foire du Sud. Dans toutes les baraques, même dans les plus petites des étudiants se trouvaient à la Caisse ou bien faisaient le boniment avec un entrain endiablé. Le résultat, dû à la générosité des habitants et à notre dévouement, dépassa toute espérance.

Ce fut la dernière réjouissance qu'eurent les étudiants.

Déjà on était en plein blocus.

Espérons que l'Association, qui tient à cœur de fournir aux étudiants l'« utile dulci » tant vanté d'Horace, verra bientôt le nombre de ses membres s'élever à deux cents.

Président : MOULAERT. — *Vice-prés. des sciences* : THEUNISSEN.

— *Vice-prés. des fêtes* : LANDOY. — *Secrétaire général* : COLLIN.

— *Trésorier général* : BURCK. — *Bibliothécaire* : LEFÈVRE.

— *Secrétaire adjoint* : TÊDESCO. — *Trésoriers adjoints*.

MONITZ, CHARRON, LACHAPELLE & SCHUSTER. — *Porte-drapeau* : LAIBACH. — *Cornifère* : SCHREURS.

Société Générale des Etudiants libéraux

Secrétariat : Rue des Peintres, 51.

Sous les présidences de WERGIFOSSE et de COUPEZ les conférences et les discussions se sont succédées devant une assistance toujours nombreuse et attentive. Citons tout spécialement les deux remarquables conférences données par M. l'avocat STOFFELS sur le « Désarmement » et sur la « Femme ».

La société, sous la présidence du camarade COUPEZ, a organisé deux meetings, l'un en faveur des étudiants russes déportés, l'autre pour la R. P. et le S. U. Ces deux réunions ont obtenu un succès marqué.

Actuellement la société a pour président A. WILDIERS, dont le dévouement au cercle n'a jamais failli.

La société profite de la publication de cet almanach pour faire appel aux nobles sentiments de liberté de tous les étudiants libéraux de l'Institut, afin qu'ils se joignent à elle et qu'ils combattent ensemble pour la victoire des idées libérales.

Président : WILDIERS. — *Vice-président* : VAN BUYLAERE. —
Secrétaire : GRELL. — *Secrétaire adjoint* : ALEXANDRE. —
Trésorier : BURCK. — *Trésorier adjoint* : VAN GROOTLOON.
— *Porte-drapeau* : DOEBBLAERE.

Nederlandsche Studentenkring

Le cercle flamand déclina rapidement durant l'année académique qui vient de finir. Le comité voulut en vain prévenir, puis empêcher cette dégringolade. Rien n'y fit et le nombre des membres descendit de 50 à 27. Néanmoins, quoique peu nombreux, les membres ne cessèrent de s'amuser lors de toutes leurs séances. Au

commencement de Novembre 98 un ex-étudiant s'embarquait pour le Congo ; les Flamands se souvenant du temps jadis où leurs aïeux érigeaient l'hospitalité en vertu, reçurent le partant et leurs camarades et mirent à la disposition de leurs gosiers d'étudiant, toujours à sec naturellement, 200 litres d'une orge exquise.

Le cercle donna de plus à ses frais une représentation de gala au Poessenellekelder et tout dernièrement recevait en son local l'Association Générale.

Il ne manque donc à ce cercle pour reconquérir sa place d'autrefois que l'appui de tous les Flamands de l'Institut, La franche gaieté et la bonne camaraderie, avantages des cercles régionaux, ne cessent jamais d'y régner et y sont érigées en principe.

Président : MOULAERT. — *Vice-président* : DE LA FONTAINE.
— *Secrétaire* : VERSTOCKT. — *Trésorier* : VAN CAN. —
Porte-drapeau : VAN GROOTLOON.

Cercle wallon

Ma foi, année ordinaire, c'est-à-dire passée gaiement, remplie de séances joyeuses.

Le clou de l'année fut, sans contredit, l'excursion à Tamise qui eut un plein succès. Trop plein même, puisque tous ceux qui y participèrent le furent. Ces bons indigènes de Tamise n'oublieront pas de sitôt notre visite. Nous nous chargeons d'ailleurs de leur rappeler bientôt comment les étudiants wallons savent s'amuser.

Signalons encore la réception au porto que le cercle offrit à l'Association lors des dernières fêtes. Pauvre porto ! Tu ne fus pas un apéritif pour maints copains !

Les dernières élections nous ont fourni un comité chic qui,

certainement, maintiendra le Cercle wallon au rang qu'il a conquis à Anvers.

Président : ROLAND. — *Vice-président* : GOURMOND. — *Secrétaire* : ALEXANDRE. — *Porte-drapeau* : BURCK. — *Trésorier* : CLAREMBAUX. — *Commissaires* : SQUIFFLET & BONIVER.

Société des Etudiants roumains

Peu ou rien à dire de l'année écoulée. Les séances du lundi ont été suivies assidûment par les 16 membres du cercle.

A l'occasion de la nouvelle année le consul général de Roumanie offrit aux étudiants roumains un banquet, qui fut suivi, naturellement, de discours patriotiques et de toasts chaleureux. Une seconde édition de cette fête se donna le 10 mai, jour de la proclamation de l'indépendance de Roumanie.

Citons la délégation à Gembloux chargée d'assister à l'inauguration de la tombe d'un compatriote décédé

Les Roumains de l'Institut se distinguent de tous les autres étudiants à première vue. Ils forment la caste des « chics types » ou plutôt des « types chics ».

Le comité pour 1899-1900 se compose de :

Président : DRAGHICIANU. — *Vice-président* : TREMIE. — *Secrétaire* : RADULESCU — *Trésorier* : TACK.

Cercle des Etudiants Polonais

Pendant l'année académique 1898-99 deux sections se sont constituées au sein du cercle.

1) La section d'Emigration, dans le but de prêter secours et conseil aux émigrants polonais, surtout ceux de Galicie (Autriche) qui passent très souvent par Anvers pour se rendre aux colonies polonaises établies dans l'Etat de Parana (Brésil).

Elle s'occupe en outre de créer des relations avec les sociétés polonaises aux colonies, leur envoie des livres, des journaux, de l'argent pour fonder des écoles.

2) La section d'études économiques. Le but de cette

section est d'étudier la situation économique et commerciale de la Pologne et de réunir un grand nombre de matériaux, devant servir à composer un livre, qui donnerait un tableau détaillé et complet de la situation économique de ce pays, et surtout du développement tout récent, de son industrie.

Dans ces derniers temps, le cercle a organisé pour ses membres un cours sur « le mouvement politique et littéraire en France au 19^{me} siècle ».

Le comité du cercle est composé actuellement comme suit :
Président : W. KIERST. — *Secrétaire* : Z. SOKOLOWSKI. —
Bibliothécaire : E. BRAUN. — *Trésorier* : A. ROMAN. —
Econome : A. SZANSER.

Il resterait encore à parler du Luxembourgeois, du Cercle Bulgare, de l'Allemania, malheureusement l'année 1898-99 ne leur a pas été favorable et leur rapport annuel se résume en séances et beuveries. Quant aux autres sociétés régionales, l'English Debating Club, le Cercle Philhellénique, le club des étudiants des pays islamiques, ils viennent à peine de naître. Souhaitons-leur longue vie et prospérité. Il paraîtrait même que nous compterions bientôt parmi nous un Japanese Club, un Cercle Portugais, un Cercle Egyptien, etc. etc. Enfin tous les étudiants subissent une véritable fièvre de confraternité.

Tant mieux, les liens entre nous se resserreront davantage et la solidarité tant vantée des étudiants de l'Institut se consolidera de plus en plus.

A. M.





UNIVERSITÉ DE BRUXELLES

SOCIÉTÉS ESTUDIANTINES

Cercle des Etudiants libéraux

Compte actuellement six années d'existence. Il paraîtra singulier qu'il n'y ait pas toujours eu de Cercles d'Etudiants libéraux à l'Université libre. Il y en a eu plusieurs, mais qui ont disparu après une existence plus ou moins longue. Notre Cercle actuel, après avoir été soumis aux vicissitudes de tous les débuts, a poussé des racines si profondes dans le corps universitaire qu'il semble indéradicable. Cette puissance et cette prospérité il les doit en grande partie au comité qu'il s'est choisi l'an dernier.

L'activité du Cercle des Etudiants libéraux s'est déployée d'abord contre le péril clérical, contre les menées sourdes des étudiants catholiques de St-Louis et de Namur qui cherchent à s'introduire à l'Université libre avec l'espoir secret d'y faire prédominer leurs funestes théories.

Il y a deux ans il fondait un nouveau rouage, la Section de Propagande, qui obtint de tels résultats que plusieurs cercles d'étudiants créèrent chez eux le même organisme.

Ce fut cette section notamment qui établit les premières relations amicales et durables avec nos camarades

libéraux des autres universités, relations dont le résultat fut, comme chacun le sait, le « Congrès des Etudiants libéraux belges », tenu à Bruxelles, le 16 avril dernier. On se souvient de l'enthousiasme que provoqua dans tout le pays libéral cette importante réunion de sa jeunesse, on se souvient aussi des excellents résultats auxquels il aboutit. Groupant toutes les nuances du libéralisme depuis les plus modérés jusqu'aux plus avancés, le cercle a pour but de resserrer les liens entre tous les étudiants libéraux de Bruxelles et de les faire participer le plus activement possible à la vie politique. A cet effet rien n'est négligé : les principaux orateurs du parti prennent tour à tour la parole dans les meetings, conférences et assemblées que le cercle organise ; nos camarades eux font leurs premiers pas sous les auspices de l'*Ecole Mutuelle d'Orateurs*, autre institution dont on est en droit d'attendre les meilleurs résultats ; certaines de ces conférences sont publiées aux frais du Cercle. Ajoutons que si l'on travaille sérieusement au triomphe des idées libérales, les étudiants libéraux de Bruxelles savent, après la peine, se délasser agréablement dans des fêtes vraiment estudiantines. Le Cercle des Etudiants Libéraux compte à l'heure actuelle plus de trois cent cinquante membres dont les opinions sont en général démocratiques.

Son comité pour 1899-1900 se compose comme suit :

Président : FERN. OEDENKOVN. — *Vice-présidents* : ALBERT WARNANT et CHARLES PERGAMENI. — *Secrétaire* : RENÉ BOUTY. — *Secrétaire-adjoint* : JULES PHILIPPSON. — *Trésorier* : ERNEST KIRSCH. — *Bibliothécaire* : ALFRED MARZORATI. — *Porte-drapeau* : JULES DESCAMPS. — *Membre* : GEORGES-NAVARRÉ.

Association générale des Etudiants de l'Université libre de Bruxelles

Une activité nouvelle semble régner cette année à la Générale. Sortant de sa neutralité et, disons-le, de son inaction, elle a inscrit en tête de ses Statuts, le Libre-Examen, comme il figure en tête des Statuts de l'Université. Cet heureux changement lui permettra sans doute de lutter avec plus d'efficacité contre l'envahissement clérical: car elle pourra grouper autour d'elle le Cercle des Etudiants libéraux et tous les autres cercles anticléricaux de l'Université libre.

Depuis que Fernand VAN DER ELST est à la tête de l'Association, c'est-à-dire depuis le mois d'avril dernier, il a su lui donner une impulsion nouvelle, et l'engager dans une voie un peu moins vadrouilleuse et un peu plus scientifique. C'est lui qui est le promoteur de la Section de Librairie par laquelle tous les étudiants peuvent obtenir de fortes réductions sur les livres neufs, et qui leur permet aussi d'acheter et de vendre à bon compte les livres d'occasion et les cours. La Section de Philanthropie est réorganisée; affiliée à l'œuvre des Marçunvins, elle a pu déjà y faire plusieurs versements. La Section d'Art va organiser comme l'an passé un concert; elle s'occupe également d'un salonnet étudiantin où l'activité artistique des étudiants sera représentée dans toutes ses branches: dessin, peinture, caricature, photographie, littérature, musique, etc. La Section des Fêtes, plus active que jamais s'occupe de l'organisation d'une grande Revue étudiantine. Une nouvelle section, la Section des Séminaires a été fondée; plusieurs séminaires, de criminologie, d'histoire, de sciences sociales, y ont adhéré et se sont mis

ainsi sous le patronage de la Générale, ce qui lui donne un rôle scientifique qu'elle n'avait jamais eu jusqu'ici.

La Générale a obtenu dans la plupart des théâtres de fortes réductions pour les étudiants. Elle a même tous les mois plusieurs entrées gratuites à la Monnaie. Le but que poursuivent les dirigeants est d'élever peu à peu l'Association au rang d'une véritable institution académique, qui aurait son mot à dire à l'Université, au moins au même titre que l'Union des Anciens Etudiants. La tâche est rude ; mais il semble que les autorités accueillent la Générale avec bienveillance ; le recteur, les professeurs, s'y font inscrire comme membres fondateurs ou honoraires ; à diverses reprises, lors de plusieurs conférences organisées par l'Université, lors de la récente manifestation Verhaegen, le recteur a montré pour la Générale une véritable sympathie qui nous permet de croire qu'on la prend de plus en plus au sérieux. Le comité est du reste bien constitué ; et on peut à bon droit espérer que l'année académique actuelle marquera dans l'histoire de la Générale un pas de géant vers la réalisation du but qu'elle s'est proposé.

Comité pour l'année 1899-1900 :

Président : F. VAN DER ELST. — *Vice-Présidents* : DE LEENER et MASURE. — *Secrétaires* : BORCKMANS, LEPAGE et AUVRAY. *Tresoriers* : COHEN et CATTEAU.

Cercle des Etudiants wallons

Ce cercle devient de plus en plus florissant : il compte actuellement 150 membres.

Son but principal, c'est d'abord de relier le plus possible les liens de fraternité entre étudiants wallons et ensuite

de s'opposer aux menées flamingantes. Ce qu'il veut, c'est la *Justice* et l'*Égalité*.

Ce cercle s'est signalé cette année-ci par les brillantes fêtes qu'il a données les 18, 19 et 20 novembre, fêtes organisées en l'honneur du 5^e anniversaire de la fondation du cercle et auxquelles ont pris part les délégués d'Anvers, Gand, Gembloux, Liège et Mons.

La gestion de l'année s'est terminée par un boni ; espérons qu'il en sera de même pour la session académique 1899-1900.

Actuellement, le comité est composé comme suit :

Président : MASURE, AL. — *Vice-président* : LAGACHE, G. —
Secrétaire : SOUPART, AL. — *Secrétaire adjoint* : BOTTE,
VICTOR. — *Trésorier* : GODECHARLES, C. — *Trésorier*
adjoint : RENAUD, E. — *Porte-drapeau* : MAHIEU. —
Commissaires : GÉRARD & GODEFROID.

REBTHA.

Vooruit Strevende Studentenkring

La mieux constituée et la plus ancienne des sociétés estudiantines de Bruxelles. Fait de la propagande libérale en Flandre ; organise chaque semaine des fêtes ou des conférences ; s'occupe d'art, de littérature et de politique avec la même facilité et la même compétence.

Président : CLAEYS. — *Secrétaire* : CLAESSEN. — *Secrétaire*
adjoint : POL GOOSSENS. — *Trésorier* : VAN FERLAND. —
Bibliothécaire : KEIFFER.

Cercle des Tempérants

Vient de se fonder, a déjà racollé une trentaine de membres qui ont fait vœu de ne rien boire d'alcoolisé... sauf dans quelques douzaines de cas. Les étudiants de

tous les établissements belges d'enseignement supérieur peuvent s'y affilier.

Président : MODEL, A., 68, rue Gaucheret. — *Secrétaire* : CLAESSENS.

Cercle de Médecine

Vient de se reconstituer après quelques années de léthargie, a déjà organisé quelques conférences, en promet d'autres aussi intéressantes que les premières.

Président : LAGACHE. — *Vice-présidents* : DE VAUCLEROY & DASCOTTE. — *Secrétaire général* : HICGUET. — *Secrétaire* : HOUZÉ. — *Trésorier* : BUTTEN. — *Porte-drapeau* : DELDINNE. — *Commissaires* : JAUMENNE, VAN STRAELEN & GÉRARD.

Cercle Polytechnique

Un des vaillants qui a eu le courage d'inscrire le Libre Examen en tête de ses statuts ; ne s'en porte pas plus mal pour cela, au contraire. Facilite à ses membres la visite d'établissements industriels et défend les intérêts de la faculté. La solidarité y est un fait. Vit sans président, les membres du comité présidant à tour de rôle.

Maitres de ses destinées : T' SERSTEVENS, GUICHARD, ISRALSON, DESCHRYVER & VAN MARCKX.

Cercle des Sciences

Libre Examen, étude, vadrouille ; tel est son programme. Il le suit scrupuleusement, les nombreuses causeries qu'il organise étant aussi suivies que ses fréquentes beuveries.

Le comité qu'il a mis à sa tête cette année promet de porter plus haut que jamais son bon renom. Il se compose de JACOBSEN, *président*. — RENAUD & DEMOULIN, *vice-présidents*.

— JEURISSEN, *trésorier*. — MALBRUN, *secrétaire*. — BORGmans, *secrétaire adjoint*. — POULEUR, *porte-drapeau*. — DESMEDT & GILLET, *commissaires*.

Cercle des Nébuleux

Le plus connu des cercles estudiantins. A pour spécialité d'organiser les bals de rentrée. Les membres forment une espèce de franc-maçonnerie dont le vulgaire ne connaît pas les secrets.

Vénéral : GODCHARLES, la vadrouille interuniversitaire.

Cercle Borain

Va fêter son quinzième anniversaire ; est anticlérical avant tout ; s'occupe de philanthropie, d'études sociales et de la santé de ses membres. N'oublie jamais que le rire guéri. Renferme en son sein les seuls, les vrais, les derniers étudiants.

Président : DUFRANE, premier piston. — *Secrétaire* : DASCOTTE. — *Trésorier* : PREUX. — *Porte-drapeau* : DRUART.

Etudiants luxembourgeois

Réunit les sangliers des deux Luxembourgs ; montre ainsi que des liens de fraternité unissent tous les ardennais ; a déjà vu douze printemps, promet de longues années encore.

Président : CAYLS. — *Vice président* : GOSSE. — *Secrétaire* : COLLIGNO^v, LOUI^s. — *Trésorier*, NEPPER. — *Porte-drapeau* : COLLIGNON, GEORGES. — *Pompier* : STIÉNON, E.

Les Sarraus hennuyers

Les étudiants du Hainaut qui forment la majorité des recrues de l'Université libre se réunissent le jeudi aux

séances de ce cercle. Chacun y peut parler le patois de son village avec la certitude d'être compris de tout le monde. Rappeler leur clocher à ses membres, tel est le but du cercle des Hennuyers.

Président : FOELEN. — *Secrétaire* : DRUON DEMARET. —
Trésorier : SPITAEELS.

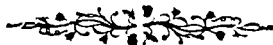
Stella

Quelques camarades ont trouvé que le prestige et la considération dont jouissait l'étudiant bruxellois diminuait chaque jour. Ils ont entrepris de relever l'un et l'autre. Quoique nous doutions qu'ils y parviennent, nous encourageons volontiers leur initiative.

président : R. HICGUET. — *Secrétaire* : E. POIRY. — *Trésorier* :
G. JORIS.

A côté de cela d'autres cercles d'un intérêt secondaire, des séminaires à foison, des clubs athlétiques, des sociétés d'escrime, de vadrouille, d'étude, une foule d'organismes dont la simple énumération serait tellement longue qu'il ne lui serait pas permis d'entrer dans le cadre de cet almanach.

Bruxelles, *Journal des Etudiants*.





INSTITUT AGRICOLE DE GEMBOLOUX

SOCIÉTÉS ESTUDIANTINES

Société agricole des Etudiants libéraux de Gembloux.

Sous la présidence du vaillant camarade Maurice WACRENIER la société libérale ne fait que prospérer, malgré les difficultés, malgré les cléricaux de Gembloux et du ministère. Elle a su grâce à la bonne entente de ses membres, et grâce à leur dévouement, devenir forte et prospère, car actuellement elle compte environ soixante membres sur la centaine d'étudiants de l'Institut agricole.

Durant l'année 1899 elle organisa plusieurs conférences, tant politiques que scientifiques, dont les plus intéressantes furent données par Messieurs DETRY et BURNOTTE de Liège, par Monsieur GRÉGOIRE, ancien membre de la société et actuellement chimiste à Gembloux ; puis encore par Monsieur HAMBURSIN, membre de la Chambre des Représentants et président d'honneur avec notre sympathique professeur Monsieur DAMSEAUX.

Ce fut la Société libérale de Gembloux, qui l'une des premières avec sa consœur de Liège, établit l'envoi des journaux de propagande.

Elle fonda également une école d'orateurs qui fonctionna dès le mois d'octobre dernier.

Comme fêtes elle offrit à ses membres le punch traditionnel, suivi de guindaille, et certes jamais on n'oubliera le spectacle extraordinaire de la danse du ventre exécutée à la perfection par le volumineux Abdul, et la gracieuseté de John, montrant aux continentaux ébahis les beautés de sa danse nationale.

Lors du congrès de Bruxelles, les Giblotins se montrèrent dignes de leur renommée ; toute la nuit se passa en vadrouilles, et au point du jour gagnant le Luxembourg par la place Royale, ils trouvèrent à leur grand étonnement les deux Maurice, celui du *Journal des Etudiants*, et celui de Gembloux, en train de haranguer Godefroid de Bouillon, dont ils enviaient peut-être la monture.

Enfin de jour en jour la Libérale prospère et il est certain que dans un avenir prochain elle englobera la totalité des étudiants. Il est utile de remarquer que les calotins de Gembloux ne méritent pas ce titre, ayant fondé dernièrement une société intitulée d'« Etudiants » (il n'y en a que six) composée de cléricaux de toutes professions, et n'ayant aucun rapport avec la vie estudiantine.

Mais à Gembloux où la lutte s'impose plus encore qu'ailleurs, plus un libéral n'hésitera à se ranger sous le drapeau de notre société, pour marcher à la victoire de la Liberté et de l'Egalité.

Comité pour 1899-00.

Président : M. WACRENIER. — *Vice-président* : P. SLEGHERS.
— *Treasorier* : LÉPOUTRE. — *Secrétaire* : J. HABRAN. —
Secrétaire adjoint : J. DEWOLFS. — *Commissaires* : G. MIRAT
et H. PROMEN.

H. P.

Société générale des Étudiants

Notre Générale a quatre ans et elle n'est pas la moins forte de toutes nos sociétés ; loin de là. C'est elle qui ouvre les festivités annuelles par la fête des lapins ou le baptême des casquettes. Elle nous réunit tous au *Chalet* devant la Munich et la Dortmund si chères aux gibelotins qui la dégustent au son de la Chanson des Étudiants qu'entonnent tous les aînés ; puis, Rodberg, Sleghers et le Cossus par leurs chants, Ahmed par sa danse du ventre et tant d'autres par leurs excentricités, (même François avec sa flûte !) contribuent à réhausser l'éclat de la guindaille.

Plus tard, en mars, la Générale se prépare à une lutte homérique. Les Horaces de Gembloux doivent entrer en lice contre les Curiaces d'Auvelais, Dinant et Malines ; en effet, la Mi-Carême approche. Longtemps avant cette date, un Comité du char est constitué et comme nos camarades montois, nous conduisons le char des « Quatre Saisons » à la cavalcade de Namur, et, comme toujours (le commencement d'une habitude qui s'ancre chez nous,) nous remportons le prix d'honneur, c'est-à-dire une superbe bannière et une prime de mille francs. Vivent Gembloux et ses étudiants ! Ce n'est qu'un délire incessant, une folie (furie) joyeuse qui nous tient jusqu'au lendemain matin. Tous alors, nous descendons à Gembloux et drapeaux en tête, le cortège s'ébranle, mais il ne va pas bien loin, il se disloque ; les uns, encore grimés s'en vont aux cours, les autres regagnent leur doux lit qu'ils n'ont plus vu depuis longtemps.

Assez de blagues ! L'examen et la buse sont là ! Mais avant une solennité doit nous réunir. La Générale avec

le concours de toutes les sociétés de l'Institut a invité les associations d'étudiants étrangers du pays à l'inauguration du monument qu'elle fait ériger sur la tombe du camarade T. Gheorghin, un roumain mort ici en 1896 dans des circonstances trop douloureuses à rappeler. Les Roumains d'Anvers et de Liège, les Bulgares de Bruxelles prennent place dans le cortège à côté du corps professoral, de quelques sociétés de la ville et de nombreux étudiants et d'« anciens » qui viennent rendre un dernier hommage au camarade disparu. La meilleure fanfare de Gembloux précède les délégations et joue l'Hymne roumain. Au cimetière, une série de discours, puis on revient visiter l'Institut et le soir avant le départ des délégués une petite réunion où l'on remercie, etc... (tous les compliments d'usage).

Cette fois, ça y est, l'examen est là. Vive Gembloux si nous réussissons.

Annonçons pour finir qu'il y a à la Générale une bibliothèque, une salle de jeux, une sonnette sans manche aux séances et que le local sera prochainement éclairé à l'électricité !

H.

Le Comité de 1899 :

Président : JEAN HENRY. — *Vice-président* : L. LEPOUTRE & E. DALIMIER. — *Trésorier* : E. GERMAIN. — *Secrétaire général* : L. GODIN. — *Trésoriers adjoints* : DEWOLFS & H. LIMBOSCH. — *Secrétaire adjoint* : E. TACQUENIER. — *Commissaires* : G. BENDEL, E. NISOLI, P. SCHMIDT & E. VAN WEYENBERGH.

Cercle des Etudiants étrangers

Le plus jeune de nos cercles ; réunissant des éléments très divers, il n'en est que plus vigoureux. S'est organisé pendant l'année courante ; s'abonne à tous les grands périodiques, donne des réunions intimes presque tous les dimanches, des conférences très instructives, a contribué pour une grande part à la cérémonie Georghin et serait bientôt reconnu d'utilité publique s'il se transportait en France.

A l'occasion de l'anniversaire de sa fondation, le Cercle des Etrangers a réuni ses membres et les délégués des sociétés gibelines à Bruxelles, où, après un banquet fastidieux, tous allèrent au Bal de la Polytechnique et n'en sortirent que pour se faire coffrer par la police urbaine de la capitale. Là, se termine son histoire, mais la vie lui est assurée et nous espérons tous que l'Almanach de Gand lui fera pendant longtemps une petite place dans ses colonnes.

L. G.

Commission :

Président : GREGORIO MIRAT DOMINGUEZ. — *Vice-président* : KHORSON KOUJAUNDJIAN. *Trésorier* : AHMED MOUHTAR. — *Secrétaire* : JOHN HEADDLAM. — *Commissaire* : NICCLAS ATHANASSOF.

Cercle musical des Etudiants

Il invitait autrefois les Bruxellois à vider concurremment avec ses membres quatre cent litres après une réception à l'Hôtel de ville. Aujourd'hui, il se contente simplement de payer une guindaille, de plainifier même ceux qui n'en ont pas l'envie ou qui ne l'ont jamais été, et les autres

savent ce que c'est gai un étudiant de la Musicale qui déambule et qui déurgite. Aussi, dans toutes les fêtes on demande le concours de ce cercle et le bon vieux traîne partout sa bosse. Il n'a plus sa splendeur passée, mais il ne faudrait qu'un léger coup de fouet pour le rappeler à la vie.

Espérons qu'on le fouettera bientôt ! L. G.

Comité :

Président : J. HABRAN. — *Vice-président* : N. ATHANASSOF.
— *Trésorier* : J. DELPIERRE. — *Secrétaire* : L. GODIN.
— *Commissaires* : C. BOSSU & E. GERMAIN.

Société gymnastique

Un club où l'on fait toute espèce de gymnastique, depuis les barres parallèles, les anneaux jusqu'à une gymnastique toute particulière, gymnastique de séances où quelques uns excellent (inutile d'insister, Louis sait ce que cela veut dire). Le secrétaire lui, se livre à d'autres exercices, il fait l'inventaire de la société, et après avoir évalué les kilos de tan, la valeur des poids cassés, des verres de lampes, trouve que l'on a plus de 500 francs et que l'on aurait bien tort de se plaindre. Nous ne nous plaignons pas, mais on avait dit autrefois, le grand SLEGGERS entre autres, qu'on y payerait des tonneaux. Sont-ce les tonneaux du légendaire PATTE qui en avait promis durant trois ans à la Musicale ?

Nous attendons avec impatience l'occasion de leur faire sauter le tremplin et de les gargouiller. L. G.

Comité :

Président : P. FLIGIERS. — *Vice-président* : G. MIRAT D. —
Trésorier : H. PROUMEN. — *Secrétaire* : L. DESMET. —
Commissaires : J. DEWOLFS & C. BOSSU.



UNIVERSITÉ DE LIÈGE

Fédération des Etudiants Libéraux Unis

La *Fédération des Etudiants Libéraux unis* a été fondée le 3 décembre 1896.

Succédant à l'ancienne *Société des Etudiants Libéraux*, qui s'était dissoute après vingt ans d'existence à cause des divisions du parti, la nouvelle Fédération prit pour programme de rétablir l'union libérale chez les Etudiants. Ce programme, elle l'a réalisé. Elle a su grouper autour du vieux drapeau de la Liberté plus de deux cents membres effectifs et elle est soutenue de plus par une quarantaine de membres protecteurs. Et aujourd'hui en même temps qu'elle envisage avec confiance l'avenir, elle peut jeter un regard de satisfaction sur les années fécondes qu'elle a déjà vécues.

La Fédération n'a pas organisé moins de trente conférences, dont la liste témoigne d'un large éclectisme dans le choix des sujets traités.

Plus d'un discours prononcé à sa tribune a eu un grand retentissement bien au delà des limites de l'université. Elle a entendu — par ordre chronologique :

Des Etudiants :

MM. Paul HENRICOT: le *Minimum de Salaire*.

Paul BURNOTTE: les *Habitations Ouvrières*.

Paul LIPPENS: le *Devoir présent de la jeunesse libérale* (1)

Jos. ROOSENS: les *Unions Professionnelles*.

- MM. Max GÉRARD : la *Représentation proportionnelle*.
Pourquoi il faut faire de la politique. (1)
Henri HARSÉE : le *Parti Ouvrier libérale*.
Le Congrès de Noël 1898 du P. O. L.
Gustave GÉRARD : les *Accidents du Travail*.
Paul WARNANT : la *Mainmorte*.
Olympe GILBART : les *Trade-Unions en Angleterre*.

Des hommes politiques liégeois :

- MM. WILMOTTE, professeur à l'Université : l'*Union libérale*.
Arthur DETRY, avocat : la *Conception libérale de l'impôt*.
HANSON, conseiller provincial : les *Assurances ouvrières en Allemagne*.
Paul FORGEUR, avocat : la *Légitimité de la propriété privée*.
Xavier NEUJEAN, ancien représentant, président de la Fédération libérale : le *Libéralisme et les travailleurs*.
Maurice ANSIAUX, chargé de cours à l'Université libre de Bruxelles : le *Ministère du travail* ;
le *Scrutin uninominal et la R. P.*
Omer BERTRAND, avocat : l'*Œuvre des chauffoirs publics*.
Julien DELAITE, président de la Ligue wallonne : la *Question des langues en Belgique*.
Charles VAN MARCKE, ancien représentant : *Liberté, Égalité, Fraternité*.

Enfin d'éminentes personnalités du pays et de l'étranger :

- MM. le Comte DE KERCKOVE DE DENTERGHEM : *Deux révolutions : 1789 et 1830*.
Victor CHARBONNEL : la *Conscience de la jeunesse*.
Emile VANDERVELDE : représentant : les *Noces d'Or du Socialisme international*.

(1) Ces deux conférences ont été publiées par la Fédération et répandues comme moyen de propagande dans les différentes universités et dans plusieurs cercles politiques.

MM. Eugène ROBERT, ancien représentant : *l'Antisémitisme scientifique.*

HEUPGEN, représentant : *le Progrès et la conception providentielle.*

CH. BULS, bourgmestre de Bruxelles : *de Matadi aux Stanley-Falls.*

Urbain GOHIER, rédacteur à l'*Aurore* : *la Réaction menaçante.*

De plus la Fédération a pris part à deux meetings contradictoires, l'un avec le *Cercle des Etudiants socialistes*, sur le *Collectivisme et les principes du libéralisme*, l'autre tout récemment avec la nouvelle *Société liégeoise des Étudiants catholiques* sur *l'Idée libérale et l'idée catholique devant la question sociale.*

Elle est intervenue à maintes reprises par des vœux dans les événements de ces dernières années : elle a adhéré à l'*Alliance* et plus tard à la coalition anticléricale ; elle a, répondant au sentiment de l'immense majorité des Etudiants liégeois, envoyé des félicitations à Emile ZOLA lors de la publication de la fameuse lettre : *J'accuse.....* elle a protesté contre le projet électoral de M. VANDENPEEREBOOM ; contre la guerre du Transvaal. Elle a défendu, en toutes circonstances, les droits des Etudiants.

Les délégués ont pris une part active au Congrès des Étudiants libéraux en avril dernier et elle organise, le 28 janvier, un nouveau Congrès à Liège.

Depuis plusieurs mois elle a repris l'*Œuvre de la presse* et parvient à expédier tous les jours dans les campagnes un grand nombre de journaux libéraux.

Enfin la Fédération a toujours accordé son patronage aux œuvres philanthropiques, et spécialement à celles qui contribuent à soutenir l'enseignement primaire laïque.

La Fédération a été successivement présidée par MM. PAUL HENRICOT et PAUL LIPPENS (ses fondateurs) et Louis SCHMIDT. Tous trois ont bien mérité de leurs camarades et

de leur parti pour le dévouement avec lequel ils ont rempli leurs fonctions.

La Commission actuelle est composée comme suit : MM. Eugène ORBAN, président ; RENUART et Max GÉRARD, vice-présidents ; DEMIOMANDRE, secrétaire ; HENET et STÉVART, secrétaires-adjoints ; HAMAL, trésorier ; COUSIN, HARSÉE, LESAFFRE et Jules NAVEAU, commissaires.





ÉCOLE DES MINES DE MONS

Activité estudiantine pendant l'année 1898-1899.

Jamais à Mons, année académique ne fut aussi féconde en événements nouveaux.

L'activité du président de l'A. G., Edmond PASSAGEZ, servit d'exemple à tous les étudiants et une véritable émulation surgit du corps estudiantin.

Fait unique dans les annales de l'Ecole des Mines, on vit représenter dans le courant de cette année une revue, une véritable revue, avec ses critiques, ses trois actes et son apothéose. Rien n'y fut épargné, professeurs, élèves, bourgeois même et de si longues années de torpeur nous fournissaient ample moisson de choses inédites et de scènes estudiantines dont les camarades DUVIVIER (alias Pignon) et PASSAGEZ ont su tirer le meilleur parti. Nous nous rappellerons toujours les scènes de la punaise, de la police en général, du songe d'Horace, de l'adjudant et les couplets du ventilateur, du docteur, de l'agent, de l'objet perdu, de l'économie politique, de la géologie, du merlan et du métallurgiste resteront encore longtemps populaires non seulement dans le monde des étudiants mais dans la cité montoise. Une réunion d'étudiants et une vadrouille ne se passent pas sans des réminiscences de « l'Artoile du Nord ». Cette revue fut suivie d'un bal dont chacun se rappelle l'animation et la franche gaieté. Que de femmes, bon Dieu ! et rien que d'y songer...

Les cercles eurent une activité inconnue jusqu'alors et l'on

vit se refonder le Cercle des Etudiants Libéraux que l'apathie des dernières années avait laissé dans l'oubli. Dès sa refondation, celui-ci montra sa vitalité en donnant un meeting contre le fameux projet de loi électorale, et pour renouer les liens de fraternité (vieux style) entre tous les étudiants, il invita ceux-ci à une réunion monstre, à laquelle répondirent tous les cercles, preuve évidente d'une vigueur nouvelle dans les sociétés estudiantines montoises et cette vigueur se manifesta de même au « Carolo » qui se fit connaître par ses beuveries « numérotées », et au « Borain » dont le président est l'auteur d'un cours trop spécial pour qu'il en soit fait mention et au « cercle Français » dont la réception « vineuse et marro-nesque est encore à la mémoire de tous.

Tel est le bilan de l'année 1898-1899 et il est à souhaiter que celles qui suivront soient aussi brillantes en évènements et aussi prospères à tous points de vue que cette année académique inoubliable.

DUVIVIEZ.
DUQUESNE.





Mos Portraits

M. THOMAS

Dans le numéro du 24 novembre 1899 du *Journal des Etudiants de l'Université de Gand* nous avons déjà eu l'honneur de faire une courte biographie de notre cher professeur M. THOMAS. Ce nous est donc un double plaisir de pouvoir en reparler aujourd'hui car, disposant de plus de pages de l'Almanach que de colonnes dans le journal, il nous sera possible de nous étendre sur l'œuvre philologique de Monsieur Thomas.

Qu'il me suffise pour retracer sa vie de reprendre ce que nous avons écrit jadis : ce bref aperçu est assez éloquent par lui-même :

Monsieur Paul Thomas, né à Mons le 11 janvier 1852, fit ses études à l'Athénée de Mons et à l'Université de Bruxelles où il reçut le grade de docteur en Philosophie et Lettres en 1870 et de docteur en Droit en 1873. En 1874 il se rendit à l'Université de Strasbourg pour suivre le cours de philologie classique de Studemund. A son retour, en 1875, il fut nommé suppléant de Monsieur Vanderkindere pour le cours de latin, et en 1877, professeur extraordinaire. En 1888, il quitta l'Université de Bruxelles pour celle de Gand où il enseigna l'Histoire politique de l'Antiquité et l'Histoire des littératures anciennes. En 1889 il succéda à Monsieur Gantrelle dans la

chaire de latin, et depuis 1890 il fait en outre les cours d'Encyclopédie de la philologie classique et de la Paléographie grecque et latine (mais est déchargé des cours d'histoire politique et de littérature grecque). En 1893, il fut nommé membre correspondant de l'Académie de Belgique, et membre titulaire en 1897. Il entra dans l'ordre de Léopold en 1892.

D'une activité scientifique étonnante M. Thomas a fait imprimer une foule de publications dont je ne puis qu'énumérer les plus importantes dans leur ordre chronologique :

De la Parodie dramatique chez les Grecs : Mons 1873, 88 pages, in 8°.

Le codex Bruxellensis du Florilège de Stobée, dans la *Revue de l'Instruction publique*, T. XVIII.

Remarques sur le Querolus, id. ibid.

C. Sallustii Crispi de bello Jugurthino liber, texte revu et annoté, Mons 1877 ; Deuxième édition de cet ouvrage : Mons 1886.

La Syntaxe du futur passé dans Térence, dans la *Revue de l'Instruction publique*, T. XIX, XX, XXI.

M. Tullii Ciceronis pro Archia, etc., texte revu et annoté, Mons 1882 ; deuxième édition, Mons 1895.

Un commentaire du Moyen-Age sur la Rhétorique de Cicéron, dans les *Mélanges Graux*, Paris 1884.

C. Sallustii Crispi de conjuratione Catilinæ liber, texte revu et annoté, Mons 1884 ; deuxième édition, Mons 1890.

Eléments de Grammaire grecque, en collaboration avec L. Roersch, professeur à l'Université de Liège, Gand 1885. Cet ouvrage a été couronné par l'Académie Royale. (Prix De Keyn). La deuxième édition en fut publiée à Gand et à Leipzig en 1891. Une troisième édition paraîtra à Liège vers la fin Décembre 1899.

Cette grammaire qui a suscité une assez vive polémique a reçu nombre de compte-rendus élogieux, notamment dans les *Bulletins de l'Académie royale*, 3^{me} série, XI, 1886 (J. Stecher) ; dans la *Revue critique* de Paris (Desrousseaux) 1887, p p 41 sq, dans la *Litt. Centralblatt* de Leipzig, 1887, pp. 253-254.

Voici en quels termes J. Gantrelle en a parlé à la *Société pour le progrès des études philologiques et historiques*, le jour même où l'on a décerné à M. Thomas la médaille dont nous reparlerons plus loin :

La *Revue* a publié un compte-rendu favorable de la grammaire grecque. Cette grammaire est appelée, selon nous, à rendre de grands services à l'enseignement ; elle est plus exacte, plus scientifique, plus méthodique que les autres grammaires rédigées en français. Elle a largement profité des travaux des savants allemands et en particulier de ceux de Curtius et de Koch, mais elle a évité de regarder comme un progrès quelques innovations qui n'ont pas encore reçu l'assentiment général. Ajoutons un mot qui n'ôte rien à la valeur intrinsèque du livre : il nous semble qu'on en augmenterait l'utilité, si l'on se décidait à en publier un abrégé qui ne contînt rien de plus que ce qu'on peut enseigner dans les deux premières années de l'étude du grec.

M. Courtoy dans une brochure publiée à Ixelles en 1889 sous le titre : *Examen critique de la Grammaire Grecque*, de MM. Koersch et Thomas, en a fait une critique trop acerbe pour être vraiment sincère.

P. Terentii Afri Hecyra, texte latin publié avec un commentaire explicatif et critique, Paris 1887.

Chrestomathie française à l'usage des Athénées et des Collèges : En collaboration avec M. Charles Michels, Mons 1888, 2 vol., gr. in 8°.

Lucubrationes Manilianae, Gand 1888.

Cet ouvrage constitue le 1^{er} fascicule du *Recueil de Travaux publiés par la Faculté de Philosophie et Lettres de Gand*.

Notes et conjectures sur Manilius, Bruxelles 1892. (Mémoires in 8° de l'Académie Royale de Belgique).

Le Réalisme dans Pétrone, dans la *Revue de l'Instruction publique*. T. XXXVI.

Le Codex Bruxellensis du Pro Cecina de Ciceron, ibid T. XXXVet XXXVI.

Remarques sur quelques passages de Térence et de Sénèque dans les *Bulletins de l'Académie Royale*, 1894, TXXXVII, 147.

La littérature latine jusqu'aux Antonins, Bruxelles 1894.

Notes critiques sur Manilius, Sénèque, Firmicus, Maternus, etc., dans les *Bulletins de l'Académie Royale*, 1895, T. XXIX, 598.

Corrections au texte des lettres de Sénèque à Lucilius, 1^{re} série, dans les *Bulletins de l'Académie royale*, 1895, T. XXX, p. 157.

Térence, Eunuque, vers 591, *ibid.* p. 371.

Catalogue des manuscrits des classiques latins de la Bibliothèque Royale de Bruxelles, Gand 1896. *Recueil des Travaux*, fasc. 18.

Sénèque : Morceaux choisis, texte latin publié avec une introduction, des remarques et des notes. Paris 1896.

M. Trillii Ciceronis pro T. Annia Milone ad Judices, texte latin revu et corrigé par J. et A. Wagener. Troisième édition revue et publiée par P. Thomas, Bruxelles 1897.

Notice sur la vie et les travaux d'Aug. Wagener. Bruxelles 1898. (*Annuaire de l'Académie Royale de Belgique*).

Corrections au texte des lettres de Sénèque à Lucilius. Seconde série. Bruxelles 1878. *Bulletin de l'Académie Royale de Belgique*. XXXV, 304-320.

Remarques critiques sur les œuvres philosophiques d'Apulée. Première série. Bruxelles 1898. *Bulletin de l'Académie Royale de Belgique*. XXXV. Deuxième série, Bruxelles 1899, *ibid.* XXXVI.

Mœurs romaines, extraits d'auteurs latins à l'usage des classes supérieures d'humanités. Bruxelles 1899. Vient de paraître.

M. Thomas collabore depuis longtemps et d'une manière fort assidue à un grand nombre de revues de philologie ancienne de l'étranger ; aux revues critiques, etc. Il a beaucoup écrit aussi dans la *Revue de l'Instruction publique*. Il en est un des directeurs depuis 1891. Outre cela, M. Thomas a fortement contribué à élever le niveau scientifique de la Faculté de Philosophie et Lettres, en préconisant dans différentes brochures parues entre 1880 et 1889, l'institution de cours

pratiques (exercices philologiques, historiques, etc.) qui ont donné de si remarquables résultats.

La *Société pour le progrès des études philologiques et historiques* a voulu témoigner son admiration à M. Thomas en lui décernant une médaille selon la décision qu'elle avait prise d'accorder des récompenses honorifiques aux meilleurs ouvrages publiés par ses membres ainsi qu'aux lectures faites en son sein.

Je ne puis m'empêcher au risque de faire des redites de reproduire ici les paroles élogieuses de M. Gantrelle en cette occasion :

« Je voudrais aussi appeler l'attention de la *Société* sur les publications philologiques de M. Paul Thomas et en particulier sur la deuxième édition du *Jugurtha* de Salluste (C. Sallusti Crispi de bello Jugurthino liber, texte revu et annoté, 2^{me} édition, 1886). Ce livre est entre les mains de tous les professeurs de latin, et il n'est pas nécessaire d'entrer dans des détails pour faire apprécier ses qualités. La *Revue de l'instruction publique* en a d'ailleurs donné un compte rendu très favorable ; elle l'a recommandé comme *le meilleur dont les professeurs et les élèves puissent se servir*.

« L'activité scientifique de M. Thomas ne s'est pas bornée là. Sans remonter plus haut que le règlement nous le permet, nous pouvons encore citer la collaboration de M. Thomas à une bonne grammaire grecque, dont il sera question tantôt, ensuite son édition de l'*Hécyra* de Térence et ses comptes rendus dans la *Revue de l'instruction publique*.

« Il semble qu'on doive en toute justice proposer M. Thomas pour la médaille. »

Cette médaille votée en séance le 27 décembre 1897 a été remise solennellement peu après.

Il serait présomptueux de notre part de vouloir donner une appréciation critique de l'œuvre de M. Thomas. Nous nous contenterons de répéter ce que nous avons écrit jadis :

Philologue belge, M. Thomas a su profiter des qualités inhérentes à nos deux grands voisins et en éviter sagement

les défauts. Il a pu obtenir l'exactitude, la précision, le souci du détail du philologue allemand, ainsi que le coup d'œil juste, pénétrant, la patience et l'esprit critique sans tomber dans la sécheresse, l'hyper-critique, l'expression confuse, sans perdre la vue d'ensemble et surtout le vrai sentiment du beau. Il a l'enthousiasme, le goût artistique du philologue français avec sa phrase nette et claire, sans son imagination folle, son rapide abattement et sa légèreté.

Il faut avoir suivi les cours de littérature latine, suite de conférences ou plutôt de causeries familières pour se rendre compte de son éclectisme profond, de son jugement sûr et réservé qu'il expose dans une langue simple et souvent émotionnante dont une fine ironie et une prudente critique augmentent encore le charme.

Puisque nous parlons de ses cours qu'il nous soit permis de dire un mot de ses rapports avec les étudiants.

Plein de courtoisie et d'affabilité, M. Thomas tâche d'attirer les élèves à son auditoire (1) plus par l'intérêt qu'il suscite que par la crainte de l'échec final. Loin de montrer son immense supériorité qui pourrait effrayer et désespérer les jeunes courages dans la rude escalade des études philologiques, il fait souvent complète abstraction de lui-même, aidant, poussant l'apprenti qui titube, lui donnant l'illusion qu'il travaille seul ; et quand enfin celui-ci a vaincu les difficultés plus par les sages conseils du maître que par ses propres forces, c'est encore le maître qui paraît le plus heureux.

Convaincu de l'importance de sa mission, M. Thomas exige de ses élèves, notamment des philologues, un travail solide, un savoir réel, exigence très légitime qui lui a valu un certain temps de la part de quelques cancre une fausse réputation de sévérité outrancière dont le bon sens a eu aisément raison.

(1) Qu'on nous permette d'employer ce terme consacré bien qu'il ne soit pas précisément français.

Et il est à espérer pour les lettres belges et surtout pour le renom de l'Université de Gand, que longtemps encore de nombreux élèves viendront puiser dans les cours de Monsieur Thomas la science du passé pour les luttes de l'avenir.

15 décembre 1899.

CHARLES HERVÉ.

M. GEORGES MONTÉFIORE-LÉVI

Parmi ceux qui ont le plus efficacement coopéré au développement de la prospérité de notre pays pendant la seconde moitié de ce siècle, M. Montéfiore-Lévi se distingua tout particulièrement. Non seulement son activité, son travail, son intelligence et sa parole, mais encore sa fortune furent mis largement à la disposition des entreprises industrielles, du haut enseignement et principalement des Ecoles spéciales où sont étudiées les sciences appliquées.

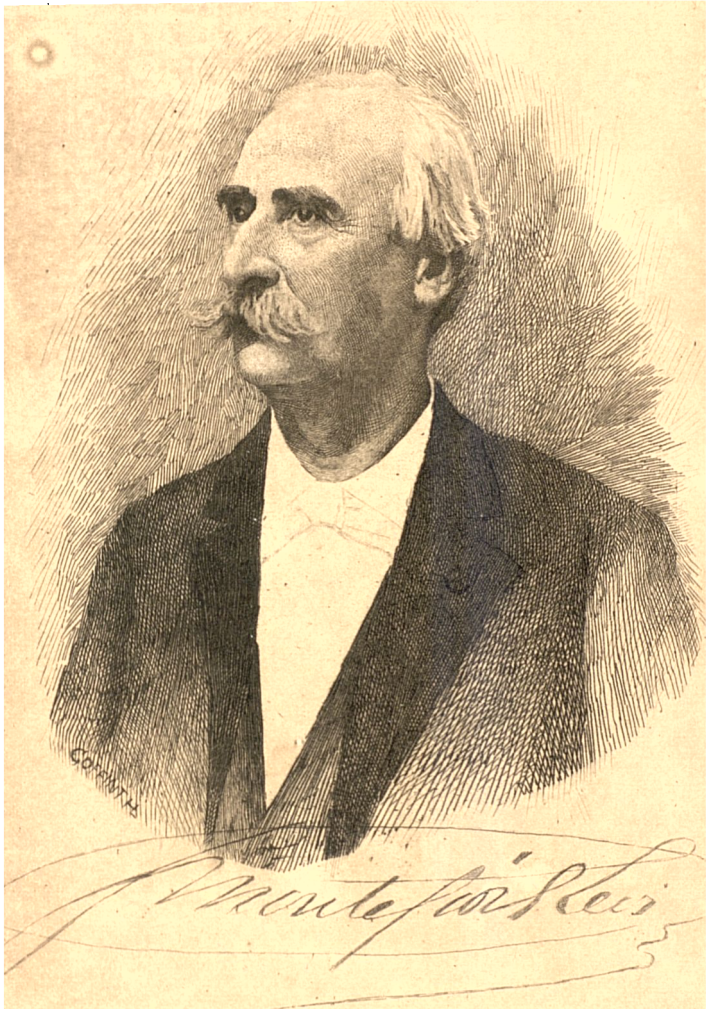
Nous donnons ci-dessous un court aperçu de la vie de M. Montéfiore. Elle se résume en une continuelle sollicitude pour le bien-être matériel et moral de sa patrie d'adoption : la Belgique.

Georges Montéfiore-Lévi est né à Streatham (Surrey) près de Londres, le 8 février 1832.

Il fit ses études à l'Ecole centrale de Bruxelles, puis à l'Ecole des Mines de Liège, où il obtint, en 1852, le diplôme d'Ingénieur des Arts et Manufactures avec grande distinction.

Au sortir de l'Université, il s'occupa de diverses entreprises industrielles, notamment de la fabrication du nickel pour la monnaie de billon en Belgique.

Suivant les traces de M. Bischoffsheim, l'ancien Sénateur de Bruxelles décédé en 1883, dont il avait épousé la fille en



1866, M. Montéfiore s'adonna à quantités d'entreprises d'intérêt général.

Il fut l'un des plus actifs organisateurs de l'Exposition d'Hygiène et de Sauvetage qui eut lieu à Bruxelles en 1876. Commissaire général du Gouvernement pour les expositions australiennes (Sydney et Melbourne), c'est à son activité qu'on dut en grande partie le succès éclatant de la participation belge à ces exhibitions et les relations commerciales qui en furent la conséquence. Il fut encore Président du Comité pour la participation belge à l'Exposition d'Electricité de Vienne en 1883.

La grande naturalisation qu'il obtint en 1882 lui permit de se présenter la même année aux élections pour le Sénat. Ce premier essai fut couronné de succès et il vit son mandat renouvelé quatre fois, en 1884, en 1892, en 1894 et en 1898 ; à ces deux dernières élections, il passa seul au premier tour.

Son rôle au Sénat a été résumé comme suit par M. le Baron Surmont de Volsberghe, actuellement Ministre du Travail, dans son remarquable ouvrage sur le Sénat belge (Galerie nationale) :

« Il a pris part à la discussion des principaux projets de loi. Les lois sociales qui depuis dix ans ont sollicité l'attention de nos législateurs l'ont toujours particulièrement préoccupé ».

En ce qui intéresse plus directement l'enseignement supérieur, M. Montéfiore a pris une part importante à la discussion de la loi sur la collation des grades académiques, et la faculté technique, créée à l'Université de Liège, doit en grande partie son existence à ses démarches pressantes et réitérées.

C'est en 1883, qu'il fonda l'Institut électrotechnique annexé à l'Université de Liège, en mettant à la disposition du Gouvernement un premier crédit de cent mille francs. En 1891, à l'occasion du transfert de l'Institut dans son nouveau local, il ouvrit un deuxième crédit de cent cinquante mille francs, qui fut assez rapidement épuisé, d'où, en 1897, la nécessité d'un troisième crédit de cent cinquante mille francs.

La réputation scientifique, universellement reconnue, de

cet Institut est surabondamment démontrée par le nombre croissant d'Ingénieurs de toutes les nationalités qui viennent y conquérir leur diplôme d'Electricien. Pour l'année courante, le nombre des élèves qui suivent les cours est de 188. Rien ne témoigne davantage de l'importance de la lacune dans le haut enseignement comblée par l'initiative de M. Montéfiore.

En 1886, il fut appelé à la présidence de l'Association des Ingénieurs sortis de l'Ecole de Liège où il succéda à feu Trasenster. Depuis la même époque il est Président de la Société belge des Ingénieurs électriciens.

Continuant le résumé succinct de la vie de l'éminent Sénateur, nous le trouvons occupant les fonctions de membre de la Commission du Travail, instituée par le Gouvernement en 1886. Il présida une des sections de cette commission et s'y fit remarquer par son ardente activité.

Premier vice-président de la Commission permanente des Associations de Secours mutuels, il est un des délégués du Sénat à cette Commission.

Sa haute compétence en matière monétaire le fit appeler à la Présidence de la Commission permanente monétaire belge. Il présida, en 1892, la Conférence internationale monétaire tenue à Bruxelles et figura, en 1893, à la Conférence de l'Union latine tenue à Paris, en qualité de premier délégué du Gouvernement belge.

Actuellement il fait partie du Conseil de la Caisse générale d'Epargne et de Retraite, du Conseil d'administration du Jardin Botanique de l'Etat à Bruxelles, etc., etc.

Si l'hommage de reconnaissance que nous offrons aujourd'hui à M. Montéfiore en lui dédiant notre XVI^{me} Almanach est bien minime, le sentiment qui nous l'a inspiré tient en nos cœurs une place grande et belle, que ni le temps ni les vicissitudes de la vie ne pourront entamer.





GALERIE
DES
CÉLÉBRITÉS ESTUDIANTINES
PASSÉES & PRÉSENTES.

Jean De Ridder. — Comme l'aigle, son frère, il vit sur les sommets. Sa pensée s'est retranchée à des altitudes himalayennes. Elle s'y nourrit des produits les plus purs de la littérature et de l'art. Quitte parfois son aire farouche, et s'approche du vulgaire des mortels. Mais alors il plane ; même mêlé à la foule, il domine ! Et ce n'est pas là l'unique effet de sa taille qui est aussi élevée que son intelligence. Au demeurant, d'une modestie de bon ton ; ce qui est encore une forme de supériorité.

En réalité très jaloux de son temps et de sa personne. Il fuit les relations banales et les divertissements communs. A mené comme étudiant une vie fort retirée. Existait plus par l'intermédiaire des livres, que directement en contact avec le monde extérieur. On dit que l'avocat a rompu avec les habitudes de l'étudiant, et s'est relâché de cette sévère réclusion. Aurait même fait son « entrée » officielle, telle une jeune échappée de pensionnat, bostonnant avec une

correction parfaite. Devenu, paraît-il, d'une mondanité charmante. Apporte dans ses rapports avec les reines de nos salons l'esprit raffiné et aimable des héros de *France* tempéré à d'aucunes occasions par une douceur aristocratique à la *d'Annunzio*. Rachetant et d'avantage, par la souplesse d'une pensée séduisante la raideur un peu gauche de sa longue personne. Son esprit orné, son urbanité exquise lui ont assuré la sympathie et l'intimité des « quelques rares individualités de valeur » que compte la ville.

Conteur intarissable et promeneur endurci : que le soleil rayonne gaiement, ou que la pluie détrempe les rues, il déambule par la ville, flanqué de l'un ou de l'autre camarade jugé digne de son choix. Ce sont d'interminables flaneries où il devise de mille sujets. Et, au gré du caprice, il va de Beethoven à Heine, de Burne-Jones à Shelley, de la narration du dernier roman, à la discussion de quelque controverse scientifique. Le tout entrelardé de petits potins bien piquants dont il se montre à la fois très friand et très informé. Aussi, faut-il le dire ? il est un assidu de la place d'Armes. A l'heure où des quatre coins de la ville, tous les oisifs de marque accourent s'y croiser, il est là. Au milieu des sourires échangés, des saluades et des courbettes, il continue imperturbable sa promenade et sa causerie. Il est magiquement attiré par ce court frisson dont s'anime la morne ville, et prend plaisir au rapide défilé de tant de gentils minois et de pimpantes toilettes. Gardez-vous de croire que ce soit par frivolité. La promenade dans le décor riant de notre mail sous le dôme ajouré des ormes, aux longs étals odorants des fleuristes convient à ses goûts de promeneur distingué. Dans le nombre des jolies passantes y en a-t-il une qui plus

spécialement lui fait affectionner l'endroit ? Tout nous porte à le croire mais nous n'oserions l'affirmer.

Peu expansif en général il est sur ces questions, d'une discrétion absolue. D'aucuns lui reprochent même une certaine froideur. Mais à habiter les régions des neiges éternelles, le cœur ne saurait prendre une sensiblerie féminine. De mieux informés affirment que l'émotion s'abrite souvent derrière son visage impassible de Christ. Mais elle ne se traduit pas par ces mille puérlités qui captivent les sympathies faciles. Rationaliste convaincu, il a pris à *Voltaire* et à *France* leur souriant scepticisme. Acceptant tout évènement avec une bienveillance raisonneuse, et avec un entier détachement, il est prémuni contre le Destin, et mène la vie heureuse et paisible des philosophes.

Entré récemment au Barreau de notre Cour d'appel. Voué à Thémis un culte assez tiède. Trouve plus intéressant d'aller à la chasse de quelque Donatello échappé à l'attention distraite d'un antiquaire que de poursuivre les débiteurs récalcitrants d'un failli. Au reste, se prépare dans le recueillement à épater les populations le jour où, ayant les ailes bien assurées, il quittera pour de bon, son aire farouche.

Détail hygiénologique donné par dessus le marché : Ne porte jamais de surtout, même par 10° sous 0. Cette partie du vêtement, inconnue de ses ancêtres, n'a jamais alourdi les épaules d'un De Ridder ; c'est peut-être le signe d'une origine septentrionale qui le rend si peu frileux, et explique son apparente froideur.

Paul Thooris. — L'année dernière, quand parut l'Almanach, il faillit y avoir parmi les copains une levée

en masse de boucliers. A ça, à quoi donc pensaient les bonzes du comité de publication ? Est-ce qu'on oubliait les anciens maintenant ? Et les plus sympathiques ? La *Médecine* était furieuse et le *T'Zal* grinçait des dents. Pourquoi aussi Paul n'était-il pas dans la fameuse galerie ?

Eh bien, tout simplement parce que Paul n'avait pas voulu... Lui qui était toujours content s'était fâché tout rouge quand on lui en avait parlé. Sa barbiche s'était retroussée en croc, ses yeux avaient lancé des éclairs et il avait dit : non !!! d'une voix si irritée que tout le monde s'était dispersé au plus vite : telle une volée de perdrix au coup de fusil. Brrr... le secrétaire en a encore froid dans le dos.

Mais maintenant Paul est loin, nous n'avons plus peur de sa colère. Aussi nous mettons bas notre veste, nous retroussons nos manches et... nous saisissons notre plume de Tolède d'un air sinistre pour la plonger dans un encrier formidable. O *Vingince* ! Plaisir des Dieux.

Ce qui rendra Paul à jamais célèbre c'est avant tout la manière idéale dont il représentait Brillemans d'illustre mémoire. Oh, le frisson de joie qui secouait l'auditoire quand Paul redisait l'oraison funèbre sans cesse réclamée. Ah ! Brillemans, que n'es-tu plus là pour nous divertir. Mais *cha chi fait rien*, ton souvenir nous reste cher.

Paul formait avec Jef, Toone, le Mensch et Moustache un quintette hilare, pince sans rire, qui avait fait de la zwanze une déconcertante habitude. Mais la dite réunion avait aussi un culte pour l'hygiène en général et la gymnastique en particulier. C'est au gymnase communal que Paul prenait ses ébats et faisait l'admiration de tous par ses rétablissements. Cela lui valut d'ailleurs une fracture

du péroné, qui eut les honneurs de la photographie, et nous plongea tous dans le désespoir car elle nous priva longtemps de la présence de notre cher Brillemans. Celui-ci aimait aussi la gymnastique de chambre précédée ou suivie d'agréables promenades. Ceci se faisait dans l'ombre et le mystère. O Brillemans ton cœur se souvient-il encore du quai aux Tilleuls, et de la Coupure, et du Parc, et... mais je n'en finirais pas. Ingrat, parti sans esprit de retour : si tu savais comme on te regrette — on est ici un féminin pluriel.

Nous ne voulions pas en parler mais, vois-tu, c'est cette espiègle de *Medecine* qui a tout fait. Ce que nous ignorions, elle le savait, et tu possèdes encore sans doute l'artistique aquarelle et les splendides photographies qu'elle t'a remises pour perpétuer le souvenir de tes exploits parmi les générations des générations.

La *Medecine* te devait bien celà d'ailleurs, tu lui as rendu d'immenses services. Membre assidu d'abord, bientôt commissaire, puis secrétaire, vice-président, enfin président. Quelle acclamation triomphante et unanime saïua ton avènement. Si quelqu'un était bien fait pour la présidence et sut conduire les séances d'une main de maître, ce fut bien toi. Jamais la *Medecine* ne fut aussi florissante que « te regnante ». Ta bonne humeur entraînait tout le monde et les séances furent toutes des plus agréables. C'est ce que la *Medecine* fut heureuse de reconnaître en te décernant le titre de membre d'honneur.

Aujourd'hui tu es bien loin de nous, faisant de l'œil.. chez Panas bien entendu. Mais si nous en croyons Toone — ton colocataire. — tu connais aussi le chemin du d'Harcourt et de chez Vachette. Il prétend que les ombrages du Luxembourg te sont favoris. Hum ! Prendrais-tu la

fontaine de Médicis pour sujet de méditation et peut-être pour exemple ?

Toone nous a encore dit — mais nous n'y croyons pas ! — que maman Stéphanie qui accueille si affablement les idylles ne t'es pas inconnue, non plus que le Père Chocolat qui réconforte si bien les estomacs au petit jour. Est-ce vrai ? Cruelle énigme, que nous ne débrouillerons pas.

NOSTRADAMUS.

Van Engelen. — Je ne me cache pas que ce que je vais faire est très grave... et ce n'est pas sans appréhension que j'aborde mon sujet. Mais, tout compte fait, l'Almanach ne paraîtra qu'à la fin d'avril ou commencement de mai, à cette époque-là, les répétitions sont terminées, et je m'en f...

Je n'aurai donc aucun scrupule, sûr de l'impunité. Et dire que ce matin même devant un tableau noir, il jugeait mes connaissances en machines-locomotives et autres calembredaines de ce genre.

Très blond, presque blanc, toujours rose comme une jeune fille qui rougit pour la première fois, cheveux en brosse régulière et toujours flanqué d'une grosseur estudiantine, dont l'imperméable jaune équivoque répand à dix lieues des effluves désagréables — non analysables.

Il a passé dans la vie estudiantine comme un météore. Remarqué seulement de quelques intimes, son effroyable timidité l'ayant constamment séparé de la bande joyeuse conduisant, le gros en tête, la vadrouille si chères aux carabins de genres « Tiste ».

Est un rangé, allant à heure fixe vider sa chope, jouer toujours avec les mêmes gestes sa partie de carte, payant ou gagnant avec le même sourire et les mêmes exclama-





tions de joie ou de mécontentement envers son inséparable copain, l'imperméable précité. Heureux encore quand le tout n'est pas assaisonné d'un petit « pain » d'amitié, qui donne à l'ombre du Pit l'occasion de réclamer une dernière chope sur le compte du très précieux et très cher répétiteur. Il a de la galette maintenant on s'en f...t ! Il peut payer, il est devenu bourgeois ! Or le bourgeois étant exploitable, le Pit est exploité.

Est entré comme répétiteur à l'Université sans marcher sur un seul de ses principes, en libéral convaincu, sincèrement attaché à son parti.

En somme un camarade aimé par tous et un répétiteur respecté et estimé de tous les élèves des écoles.

Nous espérons, nous ses nombreux amis, lui voir un jour endosser la toge professorale et nos fils l'acclamer aux fêtes du 50^me anniversaire de la Société Générale, comme nous avons acclamé nous, sa nomination de répétiteur.

G. DE LIMET.

Paul De Heem. — Jeune homme très comme il faut ; ne porta jamais le képi mais toujours un pince-nez en or ; ingénieur déjà, ayant l'air très juvénile et virginal ; est exposé tous les soirs au Café du Midi, avant le souper avec son grand fraternel, qui, à huit heures précises l'emmène chez le paternel ; va se coucher à dix heures avec un baiser de sa maternelle ; fut un jour dans une joie exubérante, ayant gagné un cochon de lait dans une tombola de la Générale ; fit huit jours après une interpellation, parce quelques camarades affamés avaient bouffé le petit quadrupède en n'abandonnant que le citron à l'heureux gagnant.

Il n'en eut point d'indigestion !

TADLO.

Fique. — Encore une figure estudiantine qui a disparu de la scène universitaire.

Fut peu connu de la masse des étudiants car il se tint assez en dehors de ce qui était vadrouilles, tonneaux et autres solennités du même genre.

N'apparaissait guère que lorsqu'il y avait un bon coup de main à donner, et était alors un homme précieux qui nous rendit ainsi de signalés services.

Ceux qui organisèrent nos représentations au théâtre pourront en témoigner et trouveront bien mérité l'hommage qui lui est rendu aujourd'hui.

A rempli pendant quelque temps les ingrates fonctions de trésorier de la Générale ; il résilia ses fonctions on ne sut jamais trop pourquoi, et lui non plus.

Tous ceux qui le connurent à ce poste, se rappelleront la tête de Fique à la séance où les traits convulsés, les yeux sortant de l'orbite, il lança solennellement cette phrase restée célèbre : « Camarades, la situation financière est des plus déplorables. »

Au demeurant un excellent garçon, très aimable, mais vivant assez retiré ; ne sortait guère que pour aller dans le monde (où, paraît-il, il a quelque succès) ou pour aller faire sa partie de couïon avec quelques intimes.

Une de ses rares sorties doit pourtant être restée gravée dans sa mémoire, et dans d'autres aussi ; demandez lui plutôt des nouvelles de son tirage au sort !

D'un caractère très renfermé, on savait peu ce qu'il faisait et pourtant il paraît qu'il ne dédaignait pas le beau sexe, un peu léger : les boléros, les « belles viandes » et d'autres encore ;... je gaze ; si vous voulez tout savoir, je vous raconterai ça entre *quatre-y-eux*, ou demandez à Krem.

Car si je continuais, je lui ferais une réputation de Don Juan qu'il ne mérite pas ; et puis si jamais on allait lire cela chez lui où on le prend pour le plus sérieux des garçons.

N. B. — Figue vient de m'apprendre que chez lui on a des doutes sur sa conduite ; on sait pourtant bien qu'il n'oserait pas se déranger ; il est si sage le petit Victor.

HICKS.

Stickly. — Je m'étais engagé — quelle erreur ! — à esquisser la sympathique figure du camarade Stickly. J'ai eu environ 7 mois pour exécuter ce travail d'Hercule ; mais à force de faire des recherches, de remonter aux sources, de consulter les manuscrits, j'ai perdu un temps précieux et n'ai rien fait.

A la fin, la veille du tirage de l'Almanach, son (*) secrétaire m'a engueulé d'une façon magistrale. Alors j'ai eu peur devant cet irascible et me suis mis à l'œuvre. (**)

L'étymologie du mot Stickly est assez bizarre. Vient de « Van der Stegen », et voici comment : « Van der » disparaît — simple question d'impression — reste donc « Stegen » qui, par tribulations et cascades devient « Stigen », puis « Stigglen », puis « Stickleut » enfin « Stickly » et parfois même « Sticklar » !

La face de notre personnage rappelle la couleur d'un crabe peureux qu'a fait rougir le mollet follichon d'une baigneuse : donc rouge sur fond terreux. Et cette couleur de bronze ressort encore mieux lorsqu'on compare la face

(*) « Son » se rapporte au mot almanach.

LE COMITÉ.

(**) Si le lecteur est un peu clairvoyant, il verra aisément que cette entrée en matière n'est qu'un prétexte à copie.

N. D. L. R.

de Sticklar au facies livide, plus pâle qu'une moule mal cuite, de son ami Mögglen.

Au moral aussi, il est de bronze : muscles de fer et jarrets de Tolède ! Cela grâce aux sports nombreux qu'il pratique car c'est un sportman accompli : « champion du tennis », « pape de la yole », « prince de l'autoteufteuf » et surtout et par dessus tout « roi du tapis vert ».

Joue des heures — parfois 12 heures consécutives — à l'écartatos, whistiti, pokerolmar, napolmar, etc., et ne rogne qu'en constatant la sobriété de chameau de son éternelle bête noire Mögglen.

A parfois un emballement momentané pour une brune ou une blonde mais jamais pour une rousse. (*)

Forme avec ses amis Mögglen et Wigglen le 3^{me} triumvirat et j'espère que ce dernier passera à la postérité aussi bien que les deux triumvirats de l'antiquité puisqu'il a sur eux l'avantage d'une plus longue durée.

Vices de constitution. — Possède un verre nat (20 centim. de large sur 15 centim. de haut) qu'il a la prétention d'appeler pompeusement « Théâtre d'Ombres » !

Ne boit que des vermars ou verolmars ; enfin est atteint « d'olmaromanie » (***) chronique.

ZUT !

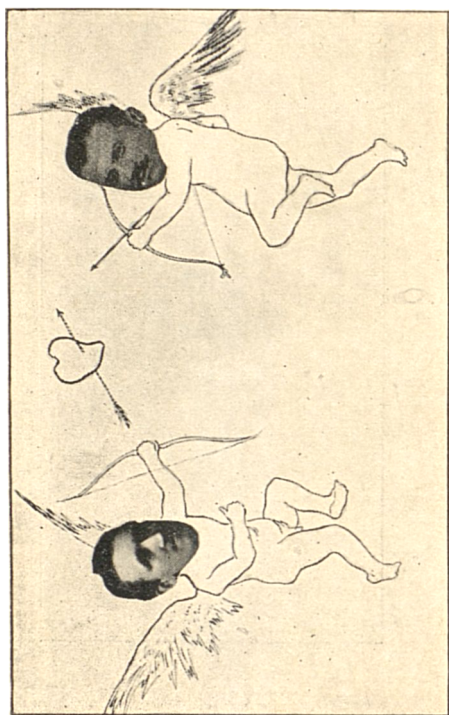
Marchal. — Répond au doux nom d'Edouard. Jeune, rose, poilu — partout dit-on — „ on ” féminin noir, élégant,

(*) Nous prions nos lecteurs que cela pourrait intéresser de demander la cause de cette bizarrerie de sentiment à M. Wigglen.

LE COMITÉ.

(**) Maladie contagieuse endémique: le malade atteint d'olmaromanie ajoute « olmar » après chaque mot. Un Turc atteint d'olmaromanie est mort après sept ans.





d'une allure à bourreler tous les cœurs : tel est notre individu.

Se lève de grand matin pour procéder aux différentes opérations de sa toilette intime : grattage, lavage, Esmarcage, nettoyage, séchage, peignage, habillage, bouillottage et tout ce qui vous met en nage. Alors lorsqu'il déambule au Jardin zoologique natal toutes les sémillantes anversoises (on prétend qu'il y en a) et même les guenons se pâment de désir et de convoitise devant ce petit jeune homme, bien propre, bien sage et bien parfumé. Frissonnantes de volupté ou de froid, elles murmurent d'une voix mourante : « J'en veux, j'en veux encore, j'en veux toujours... maman !... » comme s'il s'agissait d'un fruit confit quelconque.

Et l'ingrat passe indifférent.

Et la plainte d'amour s'exhale tandis que leur âme soupire : Marche ! mais marche donc ! Marche à l'étoile !

Mais l'ingrat repasse, indifférent et muet.

Il est vrai qu'il n'est pas très... orateur et qu'il a souvent peur

« De ne pas bien savoir parler,
Oh, la la ! »

Car jadis par une belle nuit où Lucine argentait les barreaux du poste de police, — serait-ce donc le voisinage de celle-ci — notre ami ne put malgré tous ses efforts... entrer au cœur de son sujet ni même

« Soutenir la conversation
Qui retombait, quelle déception,
Oh, la la ! »

Tares personnelles. — Elève le bourgeoisisme repu à la hauteur d'une institution et possède dans son quartier un

coffre-fort... en délire et quelques paires de culottes toutes beaucoup trop courtes.

ZUT-*NOSTRADAMUS*.

Charles De Mars. — Un Tournaisien... de Gosselies.

Fut de tout temps et restera toujours un « type ».

Cache, sous des dehors sévères, un caractère éminemment taquin et satirique. Grand zwanzeur, extrêmement sceptique — au point de devenir parfois énervant — adore se payer la tête des gens. N'éprouve jamais de plus grand plaisir que quand il a roulé quelqu'un.

A la plaisanterie mordante, la réplique prompte et incisive ; possède en plus un talent particulier pour découvrir le joint de la cuirasse. Est craint à cause de cela par ceux qu'il choisit comme victimes et sur lesquels ses traits ne s'émeussent jamais.

Garçon à principes, ne badine pas sur certaines questions. Quitte alors le terrain de la plaisanterie et devient sérieux au point d'en être tragique. N'attaque jamais, mais quand on l'attaque, se défend vaillamment, à coups de bec, au besoin à coups d'ongles.

Ne cède jamais à une première impulsion ; mûrit sa décision, qui s'enracine alors dans son esprit, au point de le rendre têtue. Met, dans ses inimitiés, la même ténacité que dans ses amitiés.

Disciple d'Esculape, est épris de son art ; deviendra quelque jour un grand médecin.

Ses connaissances, du reste, sont aussi multiples que variées. Aime discuter, mais ne discute jamais qu'à bon escient. Ne parle que de ce qu'il connaît, mais connaît bien ce dont il parle. Très compétent, par exemple, en matière de chemin de fer ; parle de façon très autorisée notamment de voyages combinés ou de wagons de luxe.

Parfois ce caractère calme, cet esprit incrédule s'emballé pour une question déterminée, et il s'exalte alors au point de ne plus se ressembler. Chez lui, ces enthousiasmes rares n'ont d'égal que son scepticisme habituel.

L'esprit ingénieux et pratique, possède une foule de talents utiles. Manie le marteau, la scie et le rabot avec autant de dextérité que le scalpel.

Pendant ses loisirs, un fervent du patin et du canotage ; allie ce dernier sport à la natation — forcée ou volontaire.

Mène une vie privée exemplaire : fume des pipes, dans celle d'un ami, boit du café chez lui, et sourit à toutes les jolies femmes.

Au fond, un cœur d'or, un camarade précieux, un ami sûr et dévoué.

A. J.

Polleke Tem. — En juin un matin se levait dans les champs de la Lys ; en place de l'horizon de roses et de bluets comme on veut les aurores printanières, apparaissait un coin de ciel lamentable tout engourdi du froid qu'il laissait tomber... mais voici venir tout de suite la fantasmagorie ?

... En cette demi-obscurité ; en plein mutisme des choses ; et en dedans d'une immense prairie bordée d'un mystique cordon de grands arbres noirs, allait une folle sarabande de fantômes : un moment, un chœur s'organisait bizarrement et les formes se tordaient et se confondaient dans de rapides volutes... puis d'un coup, c'était la débandade et l'on eût dit une chevauchée de sabbat... ; l'herbe haute, brune du gramin fleuri, s'abattait éperduement pour livrer passage au tourbillon insensé et en tête, vertigineusement courait un squelette drapé profilant une taille gigantesque sur les pâles brouillards de l'horizon et

l'être d'apocalypse passait en son allure infernale fossés et ruisseaux : c'était, à chaque bond, la révélation d'un développement extraordinaire de fémurs et de tibias...

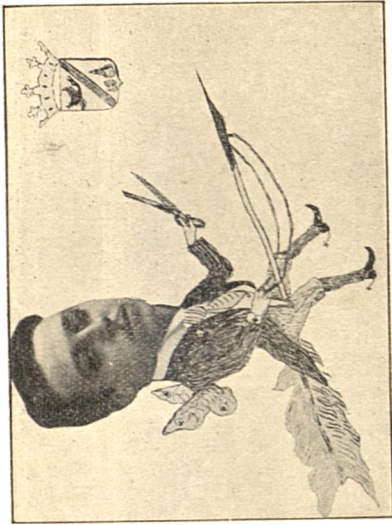
Or, comme ce coryphée épouvantable se rapprochait, vous fussiez parti d'un bel éclat de rire : le fantôme n'était pas plus terrible que ne saurait l'être Polleke Tem, le teint rosé par beaucoup de mouvement, les yeux ronds et luisants de plaisir avec par tout le visage l'expression de la plus candide des joies enfantines ; comme on s'en était allé purifier à la campagne des libations d'un tonneau et qu'on sentait l'onglée à l'aube, Polleke avait proposé, pour tromper la froidure, de jouer... au cheval dans les belles prairies qui bordent la Lys...

Ainsi, grand gosse d'un excellent caractère, Tem est encore en la vie errante, aboulique inguérissable, philosophe subjectiviste et de la contradiction, pianoteur de force respectable.... bref autant de manières d'être très honorables auxquelles il joint même celle d'être souvent sérieux..., ce qui ne laisse cependant pas d'être fort drôle. Enfin..., mais comment dire ce complément sincère ?... enfin il n'a pas même ce noir défaut... de n'être pas un pleinard achevé quand une occasion légitime se présente et qu'elle est sanctionnée par sa philosophie.

ACHE.

Aug. Joye. — Il s'appelle Joye et habite rue de la Concorde. N'est-ce pas bien là un indice du bonheur qui doit régner autour de lui ? Et c'est bien vrai, Gust, je le proclame bien haut est le meilleur des camarades. Dame, cela ne l'empêche pas de penser quelquefois autrement que la majorité ni de défendre ses idées et ses principes avec vivacité. Et pour convaincre ses adversaires il leur





applique quelquefois des remèdes topiques. Il fut dans cet ordre d'idées champion du Waterbak au collège d'Ypres, champion de la boxe au T'zal, enfin, actuellement, il s'entraîne dans son home au sport hygiénique par excellence : la lutte à main plate.

Toujours il est prêt à rendre service à ses camarades ; il pousse même l'abnégation de lui-même au point de se rendre aux lapins posés à ses amis.

Gust fut secrétaire de la Générale, mais cette fonction ne lui coûta pas beaucoup d'efforts : il occupa le secrétariat juste assez longtemps pour assister au banquet des Anciens où, malgré ce que quelques méchantes langues aient pu en dire il se restaura dignement et représenta avec avantage la Générale.

Gust est un cumulard qui allie l'étude du droit Romain à la fabrication d'articles pour le journal de la ville le mieux renseigné (grâce à lui d'ailleurs). Il profite de ces fonctions pour annoncer aux populations épatées ce que les étudiants font dans leur antre de la rue des Vanniers.

Toujours il a soin d'élaguer de la chronique locale les petits méfaits commis la nuit par les étudiants en goquette.

Notre homme est assez coquet. Et cela, joint à son aisance indémontable le fait bien venir auprès des dames. Non pas que toutes lui soient clémentes ; car il me souvient de certain œil au beurre noir, fruit de ses démonstrations trop pressantes auprès de certaine Hébé.

Beaucoup prennent sa correction pour de la froideur et de la réserve voulue. Mais sous cette apparence, Gust cache un cœur dévoué à ses amis. Tel est notre Joye. Plut au ciel qu'il y en eut beaucoup de pareils : la vie estudiantine serait souvent beaucoup plus attrayante et plus gaie.

YET.

Le Sabre de Monpaire. — De forte taille, la tête plutôt grosse solidement rivée au corps par un cou ramassé et court ; sur le nez chevauche un lorgnon mal retenu ; la barbe hirsute ayant l'air d'être taillée en pointe, la grosse moustache couleur carotte flambante au vent. A lire cette esquisse de son physique, on croirait que c'est le portrait de quelque frère d'armes de Vercingétorix, d'un de ces vieux Gaulois, tels que les peintres de l'école romantique aiment à nous les représenter. Non, Le Sabre est plutôt le descendant de ces antiques Suèves qui se sont établis aux environs d'Avelghem, je ne sais plus quand ; il lui en est resté ce caractère germain, plus même, germanisant qui le distingue. Malgré son extérieur quelque peu terrible, c'est au fond la meilleure pâte du monde, un bon enfant ; pourtant, et c'est là un phénomène psychologique des âmes un peu molles, il est parfois irritable et susceptible et par un brusque coup de tête il cesse d'être l'agneau timide qu'on se figurait. J'ai dit timide, il l'est en effet et au plus haut point ; qui voudrait jamais croire, après le portrait physique qui précède que sous cette écorce assez rude, il est une âme de jeune fille ?

C'est un titanesque effort, une dépense d'énergie considérable pour lui que d'entrer dans un magasin, non pas qu'il ait peur des demoiselles de comptoir, oh non ! mais il rougit, balbutie, perd la carte parce qu'il se trouve en présence de quelque figure inconnue. Pourtant il s'est amendé et il a assez de front aujourd'hui pour entrer seul dans un café, même, prétendent les mauvaises langues, très souvent.

Que dirais-je de plus de lui ? Qu'il est second secrétaire du 't Zal, collaborateur à l'Almanach flamand pour le genre zwanze, membre de la Littéraire... C'est peu

intéressant. Le fait que dans sa vie d'étudiant il y a eu une éclipse de deux ans n'a nullement empêché qu'il reste une des personnalités les plus connues de notre monde estudiantin, renommé pour ses spécialités chansonnères et regardé comme une des bonnes balles de la Générale. C'est à ce titre que sa poire figure ici. En la regardant, ceci pour flatter l'artiste, je ne puis m'empêcher de chanter :

Voici Le Sabre, Le Sabre, Le Sabre,
Voici Le Sabre, Le Sabre de Monpaire.

R.

Le Das. — « Vécý ung gars, beste de bon poil qui, de picquante mémoire, ha grant renom. Il debvoit estre le product d'ung bon vieulx moyne du bon vieulx temps ; d'ung moyne, veu que le moyne est ung beuveur trezpretieux ; du bon vieulx temps, veu que rosseurs de guet fameux sont rares commel'esculz d'argent chez bacheliers, — esquivocquez.

Il grugeoit, gouroyt tout le monde et les truphés, Maistres, Prebstres et son Pere debvoyent rire. Oyez :

Cettuy ieune homme vouloyt prendre ses degrez ; mais il cuydoit treuver à l'ecsamen, pardevers le Collège, une mine de heurtoir. Il n'avoyt poinct esté aux lessons et ung des Maistres, gens hargneux et abscons tant l'ung que l'aulture, l'ignoroyt. Il avoyt des compaignons de male heure. C'estoyent de ieunes libertins que il avoyt rendu amoureux de l'aer, des gouges et de la beuverie en les godissant de petites mignonneries et chouses grotesques. Au jour dict alèrent les trois compaignons devers le Collège.

— Oh ! Oh ! fait au premier le sçavan ès-caquetaiges, qui estes-vous ? Votre visaige oncques ne vis.

L'autre estoit resté stomaché et pantois et il avoyt esté rebroussapoilisé oultre les quérémonies que vous scavez.

— Oh ! Oh ! fait le sçavan au deuziesme, qui estes-vous ?
Vostre visaige oncque ne vis.

Cettuy fuct brave, il respondit qui il estoit et que, tousiours au troisieme banc, il gustoyt, desvotieux, les litanies du sçavan.

Ceste response fuct vuyde au gré du Maistre, vuyde comme les cogitations femelles ; adonc, comme l'autre, fuct busé, honni.

Lors, le Das, qui estoit le troisieme, yssit en ville chez le perruquiere plus vite qu'ung caz casserolez. Là, se fait espoiler comme ung chapon occiz. Puis, revinct.

— Oh ! Oh ? fait le sçavan qui estes-vous ?

— Le Das, bachelier ès-droit, parcamins et doctes chouses. (Et ès-lui-même il adiouxtoyt : « Si tu veois, compère, un gaillard si tant que moy paillard, soiffard, geulard, ripaillard, goguenard, jobard à l'envers, penard par l'escpérience, frocard de mine, si peu caffard ès-cogitations, ie baiseraï ton... cueur).

— Vostre visaige oncques ne vis.

— Mon visaige ? Oh ! J'estoys tousiours au troisieme ban, sçavan, mais lors ie n'étoys poinct ung euf desplumé.

Luy ne fuct point cutourniauté et par reconnoissance, prist teste de moyne pour tousiours.

L'an suivant, fuct pour le Das, an à ribauderies, joyeulsetez, abracadabrances énormes. Vécy comme.

Son pere, il l'appeloyt de nouvelle mode son pasternel, estoit ung bipède qui ne refrongnoyt pas à plaisanteries, la prove est que il souloyt aler les bragues gueule baye. Adonc son pere luy bailla les liards de son inscription. On sçayt que, en ce temps, les degrez coustent chiers, veu que





il faut païer des chausses especiales à Vrebos et à Willems, paranymphes doctes mais qui, mere de Dieu ! ne feslicitent plus les eslus comme au bon vieulx temps. Ceste somme avec fretilements, le Das, la bouta en poche, puis ala, par tout, fors à l'Authorité. Lors fist mignonneries ung petit. Ung au au long. Car il n'estoyt escholier que dedans la teste de son pere. Y estes-vous ? Sans lessons il estoyt l'oiscau. Si, alloyt-il peu soulcieux de sa vie, au risque de se faire pertuisanner le corps par les souldards.

A ce ieu il devinct maistre, non escholier, ès-gualanteries, rufianeries et il se plaisoyt aux chevauchées, raigeusement, toutes ses forces bendées. La nuyct il rentroyt tard ou poinct. Si il ne rentroyt poinct de plusieurs nuicts — vous ay-je dict que le pere avoyt un senneschal appelé Michel — le pere disoyt à Michel : « Quer moi mon fieu ». Et Michel querroyt le draccon. Le draccon acceptoit rentrer, ung darrenier verre beu. C'estoyt tousiours le darrenier. A la vesprée finalement, à l'huis rentroyent deux saulez. Ainsi souloyt faire le Das.

Belles choses mesme ont fin : l'ecsamen arrivoyt. Le Das ala à la campagne où il fust tost recogneu pour ses diableries. En rue il avoyt pour cour trognons confiturez, marmousets et mariottes, brief marmaille tant qu'ung chien ha de puces. Il ne faut point trop fouilloter l'histoir, ung petit suffit : L'ecclise, ung iour, tomba dedans les griphes de cettuy demon. Paisants et paisandes, curés *itous*, crusrent ecclise possédée. On scayt que aux quérémonies, l'enfant de cuer faist dreling dreling de sa sonnette affin que l'orgue ronfle et prebstres braillent. La sonnette sonna, les prebstres braillèrent, l'orgue ne ronfla poinct. Tout fuct dict, prebstres s'arrestèrent, et les nez supercoulorez des benoist curés paslirent comme

voleurs pris par sergents. Le Das avoyt troué les souffleries.

A l'ecsamen son pere encore fust truphé. Le Das yssit à Bruxelles au Collège Central où il conquist satisfaction du Chapitre par scâvoir et hâbleries. Si, il avoyt bouté en sa gibecièrè les liards de l'inscribition de ung an.

Tout n'est pas dict. Ung iour que il estoyt gehenné d'argent, adonc en mélancholie comme un os sugcè de son ius... »

Et l'Autheur continue avec raige sa ratelée de farces en soy disant vieulx français, mais je m'arreste : auculnes dames vertueuses de nature — ou d'occasion — pourroient publicquement semondre non l'Autheur, il est mangié des vers, mais le transcripteur et il ne le veult publicquement.

Le transcripteur : DRAILLY.

Maurice Delhaye. — Un de nos plus intéressants éphèbes. Un rire communicatif en diable. La tête en avant, secoué des pieds à la tête, montrant de bon cœur toutes ses dents ou bien se renversant sur sa chaise, tantôt les mains entre les genoux, tantôt moulinant l'espace de ses grands bras, entrecoupant son hilarité de « nom de Dieu » de jouissance, il rit comme un fou, et le gros Charles rit plus souvent de le voir rire, que du véritable motif de la gaieté bruyante de son ami Deljute. Une tête qui lutte depuis plusieurs années pour la production d'une barbe un peu touffue. Le duvet reste malgré tout très léger, très ténu, très doux. Physionomie sympathique et franche qui se contorsionne horriblement quand Maurice doit présider un tonneau de la Wallonne, et qu'il doit dire quelques mots. Ces moments-là, la bouche se pince,

devient presque une grimace, qui, probablement par émotion, se contorsionne entre les mots du président qui souhaiterait alors être plutôt dix mille pieds sous terre... Punchiste de la Générale, punchiste dévoué, ardent et doué d'une énergie peu commune quand il doit défendre les prérogatives de sa corporation. Il est de l'école du chef sous ce rapport.

Une chose qui m'échappe à l'heure actuelle, c'est comment ce grand garçon, assez timide en somme, a osé représenter, dans la revue de la Wallonne de l'année dernière, un de nos professeurs les plus connus, où diable a-t-il bien pu trouver le « culot » nécessaire pour ne se mettre qu'à moitié dedans ?

Garçon simple, sa vie est simple, et je ne connais de lui aucune action d'éclat à vous narrer.

Je termine par quelques vers que j'adresse à notre président de la Wallonne, et dont on pourra trouver le plagiat eu feuilletant les odes et ballades de Victor Hugo.

Lorsque je laisserai dans notre Wallonnie

Comme une eau murmurante, errer ma rêverie,

Je n'oublierai jamais ta tête, ô Président.

Ton souvenir sera dans mon âme attendrie

Comme un son triste et doux qu'on écoute longtemps.

G. DE LIMET.

Van Houtte. — Un gros gourdin à la main, la feuille de choux plantée sur l'arrière de la tête, la mine pâle et dégommée à peine ragaillardie par le retroussis d'une moustache blonde. — Ne peut pas voir une chope sans prendre les allures d'un homme ivre ; mais il paraît que c'est par simple pose, par *sport*, et que la cuite lui est totalement inconnue. — Fait du premier camarade qu'il

rencontre le confident de ses frasques ; mais ses récits font toujours preuve de beaucoup de cette imagination méridionale que A. Daudet appela « Mirage ».

Très assidu à toutes les séances où l'on boit et où l'on chante. Très aimable, ne se laisse pas longtemps prier pour se faire entendre. — Débite devant le piano un répertoire bien fourni de chansons chastes à faire pâlir une vierge et accompagnées de gestes appropriés et délicieusement gracieux. — Retourné à sa place parmi ses auditeurs, par un phénomène curieux de sa mémoire, il ne se rappelle plus qu'un seul refrain : « *Brigadier..* », mais il se le rappelle bien, au point qu'il ne l'abandonne plus pendant des heures entières, le g... criant à tue-tête jusqu'à ce que son larynx usé refuse d'émettre le moindre son.

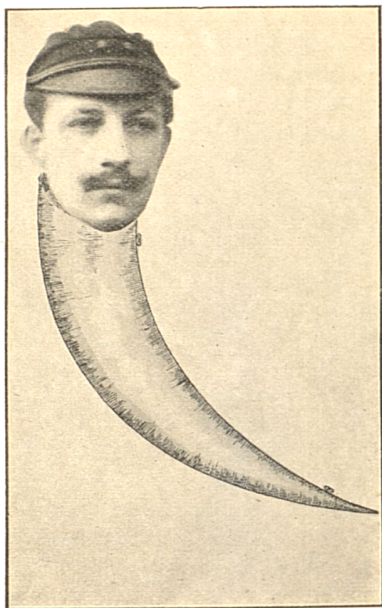
Se réclame en toute occasion de sa qualité de vétéran et est très fier du prix qu'il remporta au concours de tir de la garde civique.

La légende estudiantine lui attribue le premier rôle dans un tas d'histoires de femmes ; mais les absorbantes études que nécessite le notariat sont un sûr garant de la fausseté de ces « on dit ».

Est devenu l'alter ego de Ravailac, l'homme à la casquette polychrome et indévissable. Il se console entr'eux de la dégénérescence de l'étudiant.

Signes caractéristiques. A les plus grands soins pour sa moustache — tient à ce que ses professeurs aient une excellente opinion de sa conduite — fait preuve d'un électisme rare pour la couleur que peuvent prendre ses c...harmes les plus intimes.

X. Y.



Honoré Bolle. — Dans cette partie du Bassin du Centre, que se disputent à l'envi la famille Warocqué et la compagnie franche des « Longues Pennes », l'une y répandant le bien et l'autre y répandant la terreur, est situé l'humble village de Chapelle-lez-Herlaimont. C'est lui qui revendique l'honneur d'avoir vu naître notre héros. Jusqu'à présent nul autre n'a combattu sa prétention, phénomène unique dans les annales de l'histoire, qui s'explique un peu par ce fait que sa gloire jette à peine ses premiers rayons, et que, dans l'ordre des dates, la présente biographie est aussi la première.

Dès sa naissance, il manifesta les heureuses dispositions qui devinrent plus tard sa qualité maîtresse. Comme son père, dans le transport de sa joie, voulait le mettre sous la protection de quelque personnage illustre, et hésitait entre les dénominations de César ou d'Auguste, le poupon se mit à geindre. « Mon fils sera modeste » conclut-il, et sa prédiction se réalisa. Invité à le mettre sous un patronage moins fameux, il se rabattit sur le nom de Guy, dont la brièveté le charmait. A nouveau, le même manifesta une vagissante protestation. Et comme on se creusait la tête pour en pénétrer le motif, c'est bien simple, s'écria, le vieux praticien qui avait la confiance des parents : « Il ne sera pas un échalas et ne veut pas qu'on le traite de *guibolle*, comme ceux qui sont tout en jambes. » Cette nouvelle prophétie ne devait pas se réaliser aussi ponctuellement que l'autre. A la troisième reprise seulement, comme on lui proposait l'appellation simple et discrète d'Honoré, le poupon sanctionna l'idée d'un large sourire, signe évident de satisfaction.

Son berceau fut tout de houille et de verdure. Cette contrée, où l'industrie minière fort prospère répand

l'aisance dans la vie et la douceur dans les mœurs, est très boisée. Au sortir de l'assourdissant vacarme des « triages », remplissant un horizon noir et fumeux, sur lequel les usines profilent leurs sinistres échaffaudages et la nudité sauvage de leurs « terrils », on pénètre sans transition dans le calme et frais ombrage des coudriers. La nature des habitants est affable, spirituel sans malice et forme l'un des plus beaux spécimens de « l'esprit wallon », dont Honoré à son tour est un des plus typiques représentants.

Son enfance se caractérisa par un intérêt passionnant pour toutes les créatures grandes et petites qui peuplaient le domaine paternel. Il ne se lassait pas de les admirer, ni d'en étudier les mœurs naïves, se mêlant à eux, se divertissant sans cesse en leur compagnie. Les poules surtout sollicitaient son attention au point qu'il se mit à les peindre, non pas comme de vulgaires artistes le font en effigie, mais étendant la couleur à même, là où il pensait devoir corriger l'ouvrage incomplet de la nature. Son chef-d'œuvre en cette matière fut « Pintus », gallinacé admirable, qui sous son apparence nouvelle eut damé le pion aux plus belles reproductions de nos animaliers modernes. C'est dans cette propension naturelle que doit être cherchée la source de ses travaux remarquables sur « *l'Amour chez les animaux* » qu'il nous résuma un soir à la « Littéraire ». Déjà alors, il amassait ces nombreux documents qui étaient avec tant de solidité ses vues sur la question.

Après avoir fréquenté tour à tour avec le plus grand fruit les bancs de son école communale, et de l'Athénée de Charleroi ; partageant son temps entre la lecture de son auteur favori *Pierre Sales* et les exigences de l'étude ; il nous arriva, de combien loin, laissant le tentaculaire

Bruxelles sur la droite, faire son Droit à la plus soucieuse Alma de Gand. Les multiples occupations de l'étudiant ne l'empêchèrent pas de se livrer avec ferveur au sport de la bicyclette. Habile à démonter et à reconstruire ce délicat instrument comme pas un du métier, il le montait mieux que les professionnels les plus exercés. Par dilettantisme, il eut à cœur de participer aux courses de son pays natal, en remontra sans peine aux plus solides, et fut proclamé sans conteste « champion » de son village.

Quoi de plus doux que les lauriers conquis sur la terre familiale ?

Si, à coup sûr, ce détail glorieux, cette perle inestimable de sa riche couronne vous est resté caché, ne vous en étonnez point. Honoré est d'une modestie à nulle autre pareille. C'est lui-même qui nous l'a appris dans un accès de modestie aigüe : le doute n'est dès lors plus permis. Il paraît qu'il est tout modestie. Dissèquez-le de la tête aux pieds, entr'ouvrez la langue ou le cœur, le ventre ou l'abdomen, partout, partout la modestie coulera à grands flots. Si le mobile de quelque action vous reste obscur, inexplicable : ne cherchez plus : soyez sûr qu'il a agi par modestie. C'est par modestie, qu'il fait les comptes-rendus de la Littéraire d'une plume sarcastique et qui n'épargne personne. C'est par modestie aussi qu'il oublie de les faire. C'est par modestie qu'il a assumé la direction du « Journal des Etudiants. » C'est par modestie qu'il le fait paraître à temps, c'est par modestie qu'il le fait paraître un mois trop tard. C'est par modestie qu'il se tait, c'est par modestie qu'il doit toujours avoir le dernier mot et qu'il « roule » dans les joutes oratoires même l'invincible « van Vol » autrement dit « Firence Gueuxvar ».

C'est sa modestie, qui lui a valu l'amitié de gens simples

comme Lanpince et de gens altiers comme « Tèdé » dit l'homme au tempérament nocturne. Lorsqu'il sent que sa modestie, ne trouvant plus d'exutoire, va l'étouffer, ou bien, lorsqu'il s'aperçoit qu'elle s'épuise et va s'user, il quitte la ville et retourne au pays natal. Là, au milieu des charmes d'une résidence agréable, des commodités d'une luxueuse installation hydrothérapique, des plaisirs reposants de son parc, où il se complait à faire jouer les eaux quand il ne s'y baigne pas lui-même, au milieu des mœurs patriarcales du pays, il trouve l'occasion de retremper sa modestie faiblissante, ou d'en écouler le trop plein.

En philosophie, il ramène tout au Moi. Il est possédé de la rage de l'individualisme qui s'accommode d'ailleurs fort bien avec son sybaritisme délicat. Sa chambre d'étude regorge de bibelots artistiques, les murs en sont couverts des produits les plus esthétiques de l'affiche moderne. Ses tables débordent des livres les plus rares qui s'y entassent dans un désordre pittoresque. Il est cependant Théiste, mais communique seulement sous les espèces les plus fines qu'importe le « Rajah » et n'a d'adoration que pour sa bouilloire au ventre rebondi, qui lui chante les délices d'une préparation méticuleuse. Individualiste comme il l'est, il peut paraître étrange qu'il soit parmi nous le compagnon et le lanceur de ce théosophe végétarien qui tacha de nous élever aux beautés de la foi et au charme des légumes. Même par son incomparable modestie, je ne parviens pas à me l'expliquer. Peut-être n'est-ce là qu'un simple concours de circonstances fortuites. Toujours est-il, que par tous ces titres, et aussi en se mêlant souvent à la gent estudiantine dont il sait prendre le cas échéant les mœurs un peu folâtres, il a acquis une popularité de bonne augure. Avec cette sympathie pour le monde universi-

taire nous sommes loin de l'auteur farouche qui exhalait ses lamentations dans notre 14^e Almanach (1) et qui signait alors «Achebol!». Est-ce la seule disparition du « bol » qui en fit le jovial « Ache » du « Journal des Etudiants » ? est-ce la montée de cette incroyable modestie dont nous parlions qui opéra la transformation, est-ce une cause plus profonde... ? Nous abandonnez le problème à la méditation de chacun...

CARON D'ACHE.

Van Volsom. — Ni gras, ni maigre ; ni tendre, ni dur ; ni sucré, ni salé ; ni froid, ni chaud : le morceau servi est moyen de taille, vinaigré à l'attaque, quant à la question sexe, indéterminé.

Moralement Edgard entre dans la catégorie des « acides et pointus ». Critique impitoyable, il redresse véhémentement le tort des autres, les anomalies des autres, les incohérences des autres, les imbécillités des autres. Les réputations les mieux établies n'ont qu'à bien se tenir. La Littéraire a pu apprécier la façon vraiment piquante avec laquelle il simulait en se moquant M. Fierens-Gevaert, l'auteur de *Tristesse Contemporaine*. Le « médiéval » critique avait, en effet, dans une conférence au Cercle artistique montré une suffisance, une affectation vraiment incompatibles avec un esprit éclairé. — En thèse générale, du reste, un mot mal équilibré est pour lui thème à variations toujours brillantes, jamais monotones, du Wagner enfin, y compris ses *leit motiv*.

D'où vient cet esprit caustique, mordant ? D'une nourrice au lait tourné ? De son mauvais estomac ? Un

(1) Simple histoire d'un « bleu ».

psychologue de ses amis prétend que la netteté d'idées, la précision des termes lui est une chose indispensable ; qu'il a horreur du vague, comme la nature du vide. Et à l'appui de son assertion il prétendait que notre « critiqué » ne pouvait plus goûter un livre s'il y rencontrait une phrase vicieuse ; qu'elle le torturait, le harcelait.

Pour me résumer : un acerbe et un précis.

Il a deux faibles.

Le premier est un faible « intellectuel ». — Edgard prononce « intellectwel ». — J'ai parlé tout à l'heure d'« acides et pointus », c'est-à-dire d'une catégorie d'écrivains que classa Huret dans une enquête sur l'Evolution Littéraire. Parmi eux figure Anatole France, *deus Ecce deus*. Ainsi se vérifie le proverbe des loups. L'un des loups connaît l'autre par cœur. Bergeret, Coignard, Paphnuce, Nozières, Servien, Bonnard, ils défilent tous, il les voit, il les savoure, il les écoute... les cinq sens, quoi. Ce faible lui a joué un mauvais tour. Désireux d'un autographe du Maître pour lui, et de quelques lignes pour l'Almanach, Van Volsom lui écrit une lettre troublante d'amour et de prière. Anatole France prétend quelque part — dans sa Vie Littéraire, si je ne me trompe — qu'il a en grand honneur ces amitiés lointaines et obscures, désintéressées à coup sûr, entre esprit et esprit. *Ad usum* il y a dire et faire. Anatole oublie de répondre. Van Volsom réécrit. Anatole réoublie. Van Volsom rerécrit. Anatole dort encore. Il y a donc une jaunisse ou un suicide en perspective, Pourtant, il faut — on se doit à la Vérité — être un tantinet louangeur : malgré cet horizon nauséabond produit par l'impolitesse grande du bien aimé, disons qu'Anatole France continue à être le Dieu et Van Volsom son prophète.

Le second faible est un faible « physique ». Avec la compréhension qui le caractérise, Van Volsom s'est douté des effets acérés de son Verbe, aussi s'est-il mis en demeure — c'est de l'empire sur soi, au moins ça — d'être plus sucré. Il prend du sucre-au-café, du sucre praliné, du sucre-à-l'orange, du sucre comme purge (mélasse dans petit-lait). Voyez le fonctionner à la Générale. Douze sucres dans son café, Monsieur. Oui, Monsieur.

Il mourra donc : s'il échappe à la jaunisse ou au suicide, il est guetté par le diabète. Si je fais son oraison funèbre, j'y dirai que son rôle parmi nous a été presque sévère : président de la Littéraire et secrétaire de l'Almanach. Je dirai ça et d'autres choses, si j'ai le temps, par exemple qu'il nous a enseigné, en mauvais patriote et en bon lecteur de Leopardi, de Schopenhauer et de Nietzsche que l'homme n'a pas le droit de procréer et que le suicide n'est pas une lâcheté. (Si l'an prochain, Edgard est encore le grand intendant de notre Annuaire le sujet du referendum à n'en pas douter, sera : Le suicide est-il un acte de courage ?) Mais, en âme et conscience, tout ce que j'ai dit jusqu'ici, « c'est mon avis et je le partage » au risque de passer pour une « tourte » aux yeux d'Edgard ? — Ces vocables sont de lui.

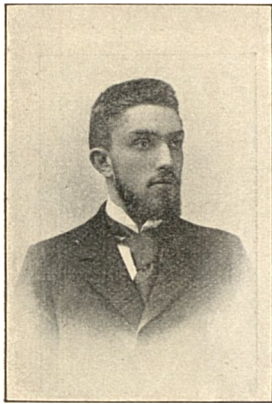
R. DRAILLY.

P. S. — On apprend que l'ami Edgard donne une petite leçon de modestie aux secrétaires antérieurs de l'Almanach : il ne le signe pas. Quand je vous le disais... A moins que ce ne soit une application de ses fêdances anarchiques.

ANVERS

Wildiers. — Quand il ouvre la séance de la Libérale, le camarade Wildiers a vraiment l'air digne et noble d'un président. Le visage encadré d'une jeune barbe dont les poils folichonnent, la taille immuablement sanglé dans une redingote qui ne fait pas un pli, il se dresse, dominant la foule des membres de son regard sévère et inquisiteur, tel Napoléon à Waterloo regardant sa garde marcher à la mort. Au reste, bon camarade, n'aimant pas trop à rire, mais pas trouble fête du tout. Les anciens qui l'ont connu sur les bancs l'estiment; les bleus contemplent avec vénération et désir son diplôme de Licencié du degré supérieur. Les premiers croient que l'immuable fixité de son regard provient de la réflexion continue — (douze heures par jour, mes frères!) — des rayons d'abrutissement bureaucratique sur sa pauvre personne de gratte-papier : les seconds l'attribuent à la haute dignité de Candidat-Consul. Les uns et les autres se trompent, car le camarade Wildiers est trop intelligent pour jamais se laisser abrutir par les besognes ingrates d'un bureau de Commerce ou pour s'énorgueillir des vains titres d'un diplôme.

Son travail fini, notre président redevient l'éternel homme à thèses, que ceux qui étudient son caractère y trouvent. Il se remet à la besogne ardue mais aimée : s'efforcer de combattre l'opinion inintelligente des masses, non par des mots, ni par des sophismes, mais par des considérations frappantes et de justes raisonnements. C'est ainsi qu'il soutint dans l'Etudiant Anversois que les Flamands et les Wallons descendaient d'une seule et même race, alors qu'entre ces deux fractions du peuple belge, il existait certains froissements. Plus tard il fut le









soutien de la Libérale et son principal protagoniste, quand les idées de la grande majorité étaient opposées à la création de ce Cercle.

Quoique ex-étudiant, il s'est mis à la tête de cette société, afin de la diriger dans la voie du Progrès. On peut dire de lui « the right man in the right place ». Personne n'a étudié et ne connaît mieux que lui l'histoire du Libéralisme Belge ; personne ne défend mieux ses véritables intérêts ; personne n'a plus que lui, foi en son avenir. Aussi lui disons-nous de tout cœur : Merci !

ELNAI.

Roland Albert. — Tout l'opposé du précédent. Albert Roland est l'homme des grandes beuveries et des fines vadrouilles. Il nous arriva l'an dernier de Mons, où il avait brillé durant moultes années comme une étoile de première grandeur parmi les chauds camarades qui se lèvent à midi et se couchent au matin. L'histoire de son arrivée est toute simple et vous dépeint l'homme du coup : En mai 1898, Albert Roland vint assister en qualité de délégué de l'Association Générale des Mines de Mons aux fêtes d'inauguration de notre nouvel Institut. Durant les quelques journées qu'il passa à Anvers il s'amusa tant et si bien, qu'à peine l'année finie, il vint s'inscrire au rôle de notre Institut de Commerce.

Depuis lors il remplit parmi nous de nombreux postes dignes de sa corpulence : il fut successivement cornifère et pompier à l'A. G. puis puncheur en titre à toutes les fêtes et bals. Il est membre de tous les clubs où l'on s'amuse : Le Kilo-club et le Roulo l'ont compté parmi leurs membres les plus dévoués. Dès sa formation, le Jeanne-club se l'adjoignit en qualité de puncheur et le baptisa l'« Enflé ». Enfin, dignité suprême ! les Wallons réunis en séance plénière, l'élevèrent sur le pavois et à la haute dignité de président.

Citons de lui quelques phrases dignes de passer à la posté-

rité. En mai 1898, vers la fin du banquet, le délégué de Mons, Albert Roland, soit qu'il fut légèrement émêché, soit que l'avenir se dévoilât soudain devant lui, se leva subitement, et s'en alla trouver Monsieur le Directeur de l'Institut qui honorait notre réunion de sa présence. Il lui tapa familièrement sur l'épaule et tandis que son visage s'éclairait de son sourire bon enfant : « Toi, mon petit, lui dit-il, tu me reviens bien ! »

Plus tard quand il porta la casquette d'Anvers, Roland, qui avait vu le nouvel Institut lors des fêtes, ne tint pas à le revoir au milieu des tracas journaliers des cours et des répétitions. C'est ce qui explique sa réponse au répétiteur de droit de 1^{re} année, qui pendant les examens oraux de Pâques l'appelait : « Pardon, Monsieur, je ne suis pas l'italien ».

Un trait caractéristique de notre sympathique puncheur est son indifférence en amour et sa haine du collage. Certes, il aime comme tout autre à suivre de l'œil le sillage d'une jolie femme au milieu d'une foule de désœuvrés et à voir une beauté lui lancer un de ses sourires gamins ou hystériques. Certes, mais ce qu'il a en profonde horreur, c'est la liaison amoureuse, l'intimité continue entre étudiant et grisette, coutu ou marquise. Pour lui l'amour ne se comprend pas dans les mots divins, « je t'aime » mais dans la phrase banale de réalisme « avoir couché avec ». Et quand on l'entend débiter d'une voix froide et dolente des tas de noms de femme de toutes les classes de la société, suivi de l'éternel refrain « j'ai couché avec » on songe qu'il souffre sans doute moins que les autres et on se dit qu'il a raison.

ELXAI.

Albert Moulaert. — O toi, Seigneur, qui du haut des Cieux veilles avec une si tendre sollicitude sur tous les mortels, qui présides avec tant de divine circonspection à la parfaite harmonie de toutes choses ici-bas, comment as-tu pu permettre qu'un nom évocateur de si vilaines choses s'accolât à la suave personne de notre trois fois célèbre ami Albert ?
Insondable Mystère ! Incompréhensible destinée !

Mais nous ne t'en remercions pas moins, ô Tout Puissant, et nous ne nous en inclinons pas moins devant ton arrêt, car, une fois de plus, tu ne nous as donné qu'une vivante preuve de la loi des contrastes !

Beau, il l'est ! Et sa beauté n'est pas un de ces éclats fadasses ou apprêtés qui ne sert qu'à cacher le terme de certaines physionomies. Non ! Ce qui frappe, en lui, c'est la sérénité du regard, qui vous arrive filtré à travers les cristaux d'un quelconque pince-nez ; c'est la droiture (!?) du front, qu'encadre une quantité relativement assez considérable de cheveux bouclés, c'est la fierté de son maintien, qu'on devine ne devoir fléchir devant personne.

Il faut le voir, lorsque, déambulant par les boulevards, il se dirige vers le centre de ses... opérations, le quartier de la Gare ! La casquette jetée négligemment sur la nuque, offrant ainsi une échappatoire vers le front à mille petits cheveux follets, l'inévitable « Clémentine » au bec, le voilà tout craché !

Tel un lion de Lybie, s'élançant des profondeurs de son antre ignoré, fond sur les pauvres brebis qui lui seront une proie et les magnétise de son regard flamboyant, tel le terrible Albert quittant les sombres parages de l'Institut, fascine de son œil d'aigle les petits trotteurs qu'il rencontre et qui voudraient l'aimer ! Laissez-moi vous plaindre, pauvres victimes. Ne savez-vous donc pas l'inanité de vos œillades ? Ne comprenez-vous donc pas le néant de vos gestes attractifs ? — Arrêtez, malheureuses : Aline est là (1). Aline est là qui, pareille à l'hydre aux cent têtes, garde jalousement le jardin des Hespérides, ... pardon !..., l'abîme de tendresse qu'est le cœur de son cher. Ne persévérez pas, et ne suivez surtout pas l'exemple de tant de vos pareilles qui devinrent folles d'amour pour le président..

Tiens, au fait, c'est vrai ; j'oubliais de vous dire qu'en Albert

(1) Ne pas lire « Alinéa ».

est incarnée la présidence de notre Association générale. Il est l'Omnipotent devant lequel s'inclinent toutes les immaculées casquettes des bleus respectueux ; il est la grosse légume qui conférencie avec les notabilités de la ville et qui représente les étudiants aux saoulographies officielles désignées pompeusement sous le chaste nom de banquets. Il est vrai de dire que pour cette dernière fonction il est tout désigné car ses capacités... intérieures ou internes comme vous voudrez ne peuvent être discutées par personne.

N'allez pas croire, amis lecteurs, à la suite de tout ce que je viens de vous conter, que l'ami Albert n'est qu'un noceur. Non, ça tu ne « peuies » pas dire ! Au contraire, s'il sait s'amuser et s'occuper de tout ce qui regarde la vie estudiantine, il ne néglige pas pour cela ses études. Il est toujours le premier à s'intéresser à tout ce qui signifie avancement dans l'instruction, et les magnifiques diplômes qu'il décroche les mois de juillet de chaque année sont là pour le prouver.

Signe particulier. — Chante faux comme un mulet (pour autant que les mulets chantent faux).

UGÈNE.

GEMBLoux

Jean Henry. — Taille moyenne, plutôt grand ; cheveux noirs et longs ; portant rarement de coiffure à l'Institut, par crainte de calvitie ; moustache naissante. Au moral, toujours rêveur, incontestablement amoureux d'une belle inconnue, objet de ses méditations profondes, qui lui font oublier toutes les choses terrestres. Comme opinions, chaud partisan du commencement du XX^e siècle en l'an 1900 et bon libéral.

Tel est le signalement du Camarade.

Entré il y a deux ans à l'Institut, son caractère franc et loyal, lui valut bientôt l'estime et la confiance de ses camarades qui le nommèrent président de la Société de Gymnastique, qu'il a fait prospérer.

Ce fut aussi grâce à son activité et à son dévouement que

le char des Etudiants Giblotins eut un succès si grand à la cavalcade de Namur.

L'année suivante, on lui confia la présidence de la Générale.

Il accepta et surmonta avec honneur les charges et les difficultés de ses délicates fonctions.

Aux séances, malgré l'excitation que le « Nouveau règlement de l'Institut » provoqua parmi les étudiants, il sut, par de nombreux rappels à l'ordre et par maints tintements de sa chère sonnette (sans manche notez-le bien, car le bois est cher à Gembloux) maintenir l'ordre et imposer le silence.

Vadrouilleur il ne l'est pas fort et, sauf quelques incartades à Namur avec son inséparable ami Jef, on ne l'a jamais vu très enthousiaste d'Eros.

En un mot, excellent camarade, ami dévoué et de plus bon travailleur, tel fut et est toujours le camarade Henry.

H. P.

John Headlem. — Décrire sa physionomie semble être ici superflu ; il suffira de dire que John est Anglais, et quoique bon patriote il désapprouve entièrement la lutte que sa nation soutient contre ces braves petits pays de l'Afrique du Sud.

John est assez joli garçon, et cet avantage l'a puissamment aidé à conquérir le cœur de tous les jolis minois de Gembloux.

La femme est son côté faible, aussi le beau sexe lui a-t-il joué plus d'un mauvais tour.

Actuellement encore, il souffre d'un prétendu rhumatisme, reste funeste d'une bonne partie... de plaisir.

Enfin souhaitons à ce bon John un prompt rétablissement, avec l'espoir de le voir parmi ses camarades lors du prochain carnaval de Namur, espérant toutefois, que ses culottes reviendront en meilleur état que l'an dernier.

H. P.



MONS

Edmond Passagez. — La poire la plus sympathique dont l'Ecole gardera de longtemps le souvenir. Président de l'Association Générale pendant l'exercice scolaire dernier, Passagez fit preuve de ce dévouement et de ce désintéressement qui deviennent de plus en plus rares dans nos cercles universitaires. Aussi, jamais l'A. G. ne vit une année plus prospère, jamais l'activité estudiantine ne se déploya à Mons avec plus d'ardeur et ne s'affirma ici avec plus de fermeté.

Par l'exemple d'un président laborieux et énergique, les copains s'éveillèrent, secouèrent la torpeur où ils restaient plongés depuis quelques années, les initiatives s'enhardirent et l'on vit naître : l'« Artoile du Nord » la première revue d'étudiants jouée à Mons et à laquelle Edmond Passagez collabora pour la plus grande part : ce fut un succès pour l'auteur d'abord et pour le corps estudiantin montois en général, qui conquist ici de nouvelles sympathies.

Le Cercle des Etudiants libéraux se reforma : Edmond en fut un des refondateurs les plus actifs et l'un des membres les plus dévoués.

Quand, devenu ingénieur, Passagez dut quitter la présidence, en octobre, son départ fut accueilli par d'unanimes regrets.

Maintenant que sa situation l'appelle loin de nous et que nous nous préparons à lui serrer une dernière fois la main avant son départ pour le Congo, nous nous plaignons à lui rendre ici un juste hommage et à l'assurer une fois de plus des nombreuses et sincères sympathies qu'il emporte là-bas,

Jean Beullens. — Le très libéral président de notre Cercle libéral, Jean Beullens, l'organisateur perpétuel de conférences politiques de réunions de comité et de sections de propagande. Ardent défenseur des idées qu'il partage, Beullens était tout désigné pour présider à ses destinées et... à ses tumultueuses séances. Toujours capitonné de paperasses, toujours en

quête d'enquêtes, de requêtes et... autres choses de même consonnance, Beullens court les comités, les hommes politiques, les journaux, tout à son œuvre de dévouement et de prosélytisme.

A part ça; charmant camarade, poire connue un peu partout dans le monde estudiantin belge, dominant de son calme les réunions orageuses qu'il sait agrémenter d'un bon mot à l'occasion et où toujours il sait donner une issue heureuse aux discussions les plus véhémentes. C'est bien là le tact et la bonhomie d'un vrai étudiant.

Beullens d'ailleurs n'a jamais failli aux traditions universitaires : serviable pour tous, gai en tous temps, homme d'action quand il le faut, il fait, comme Passagez, honneur au cercle qu'il préside et au corps universitaire tout entier.



Pour ne pas retarder davantage encore la publication de l'Almanach nous avons dû renoncer à l'insertion de huit portraits-charges qui nous avaient été promis, mais qui ne nous sont pas parvenus malgré un mois de délai supplémentaire.

N. D. C.



*L'homme a-t-il le devoir de se reproduire ?
Ou bien en a-t-il simplement le droit ?
Ou enfin ce droit peut-il lui être contesté ?*

Nous avons soumis cette question, remise à l'ordre du jour par la dernière œuvre d'un écrivain en renom, à quelques uns des principaux écrivains belges ainsi qu'à M. URBAIN GOHIER, lors de son passage à Gand.

Nous publions ci-après les réponses qui nous sont parvenues et nous en remercions vivement les auteurs qui ont ainsi marqué le vif intérêt qu'ils portent à notre Almanach.

LE COMITÉ.

Paris, le 28 décembre 1899-

MONSIEUR,

L'homme a certainement le droit de se reproduire, puisque la faculté lui en a été donnée et que son droit à la vie comporte le libre exercice de toutes ses facultés, en tant qu'il ne préjudicie point aux autres hommes.

Ce droit ne peut lui être contesté pour les mêmes raisons.

Mais je ne puis croire qu'il ait le devoir de transmettre à d'autres créatures le fardeau de l'existence, quand il l'a trouvé pénible pour lui-même. C'est une responsabilité dont sa conscience seule est juge.

Mes meilleurs compliments.

URBAIN GOHIER-

MONSIEUR,

Je crois fermement que la nature nous a donné le goût **de** l'amour en vue de la perpétuation de la race. Mais on ne **peut** retirer à l'homme le droit d'agir librement ici comme **en tout** le reste. Et il serait monstrueux de le contraindre **au** devoir de se reproduire si, par exemple, il n'est **poins** assuré de garantir à l'enfant issu de lui les **nécessité** **premières** de la vie organique et morale.

Cordialement votre

CAMILLE LEMONNIER.

Je vous réponds, Monsieur, sans hésiter. Dans une pièce récemment jouée, j'ai essayé de traiter une des faces de la question que vous posez et qui me passionne, parce que, dans l'opinion que certains professent à son sujet, se manifeste un des mouvements d'idées les plus néfastes qu'ait vu notre temps de snobisme. Si je crois que l'on peut se révolter contre toutes les lois humaines, je suis convaincu, par contre, qu'il est dangereux et vain de s'insurger contre les lois de la nature et de vouloir la refaire ; d'autre part, je crois que la seule source de bonté et de beauté, la seule source d'idéal pour les hommes de notre époque qui ne croient plus qu'à ce que démontre la science, est dans le respect pieux, dans le culte de la Vie.

Or, ce culte là ne s'accorde guère avec la volontaire infécondité de l'homme. Il n'est possible de ne pas avoir d'enfants, volontairement, qu'en bridant la nature, en arrêtant le cours de ses régulières et impérieuses fonctions ; et la nature se venge en atteignant, en tuant quelquefois ce qu'aiment et admirent en son œuvre les plus égoïstes même d'entre nous.

L'égoïsme, c'est le grand mot dont les apôtres de la stérilité ont fait un argument. L'amour de l'enfant est de l'égoïsme, affirment-ils : vous n'avez pas le droit d'imposer la vie à un être qui ne l'a pas demandée. Le raisonnement me paraît valoir celui de l'avare qui ne donnerait point à un pauvre, parce que, étant muet, ce pauvre n'aurait pu rien lui demander. Nous avons peu d'exemples, en somme, d'êtres à qui la vie semble un bien méprisable ; et, parmi ceux qui contestent à leurs semblables le droit de procréer

et qui s'abstiennent eux-mêmes d'user de ce droit, la statistique enregistre peu de suicides.

Je sais bien que les conditions de l'existence dans la société présentent voutent bien des enfants à la misère. Mais remarquez que ce ne sont point ceux-là qui pourraient craindre le plus pour leur progéniture les difficultés matérielles de la vie qui se refusent ce qu'ils appellent les joies égoïstes de la paternité. Les ouvriers ont des enfants. Ceux qui n'en veulent plus sont généralement de bons bourgeois cossus. Et je les accuse de n'obéir qu'à la crainte de troubler par des devoirs l'existence commode dont ils jouissent.

Je les plains : ils ne vivent pas, ils mourront sans avoir connu toute la vie dont la paternité, l'orgueil d'avoir créé, la joie de protéger, révèlent des beautés qui leur resteront fermées. Ils n'auront pas cette vision, confuse mais consolante, de l'éternité, que donne l'enfant, l'enfant seule victoire de l'homme sur la mort. C'est cette vision confuse, inconsciente même, que l'atavisme a mise au plus profond de nous et y fait subsister, qui pare d'une beauté un acte qui nous élève aux extases alors qu'il ne serait, sans elle, qu'une satisfaction matérielle assez grossière.

Au surplus, Monsieur, je me demande si l'on peut sérieusement discuter cela. Nous sommes parce que, depuis des millions d'années, des êtres ont éprouvé le besoin de laisser après eux quelque chose qui leur survive. Je crois que la vie qu'on a reçue, on doit la rendre. Je constate que chez les peuples qui ont perdu la notion de ce devoir, ou plutôt l'obéissance à cet instinct, le phénomène de la dépopulation est toujours parallèle à des manifestations de décadence, d'affaïssement de l'intelligence et de la volonté.

Pourquoi d'ailleurs, auraient-ils encore de la volonté ?

Pourquoi poursuivraient-ils le douloureux labeur de progrès auquel travaille depuis des siècles l'humanité anxieuse ? Pourquoi chercheraient-ils de la science et de la beauté nouvelles qui doivent faire demain plus clément qu'aujourd'hui ? Si nous ne faisons plus d'hommes pour ce demain, à quoi bon ? Arrêtons-nous.

Est-ce que cette seule idée ne vous révolte pas ? Et ne trouverez-vous pas qu'il y aurait vraiment quelque chose de lamentable et de cruel à laisser stériles le formidable effort, tous les sacrifices et toutes les souffrances accumulés par l'humanité pendant des siècles et des siècles ; et une lâcheté à ne pas achever l'œuvre, à accepter cette suprême défaite et cette suprême injustice ? Non, il faut que des fils des hommes qui ont douloureusement travaillé à édifier les lents et successifs progrès, soutenus par l'espoir altruiste d'une humanité meilleure, poursuivent la tâche, la tâche qui toujours portera de nouveaux fruits, qui ne paraîtra peut-être jamais achevée, mais en laquelle résidera toujours la noblesse humaine, et dont l'accomplissement donnera toujours à l'homme le droit d'avoir des enfants, lui rendra toujours intolérable l'idée du néant après lui, de l'inutilité des conquêtes.

GUSTAVE VANZYPE.

Vous me posez cette énigme : *L'existence et l'amplitude du Droit et du Devoir de l'homme de se reproduire*. A-t-il ce droit ? A-t-il ce devoir ? Peut-il et peut-on les imposer ou les restreindre ?

L'Humanité a, jusqu'ici résolu spirituellement la question en inscrivant dans la colonne **Réponse** à de pareilles indiscretions, les mots Liberté, *Libertas*. Elle n'y a fait exception que dans les organisations sociales à esclavage consacrant le droit barbare de traiter l'être humain en bétail et de régler sa reproduction comme celle des animaux d'étable.

Examinant l'usage qu'ils avaient à faire de cette liberté dans la disposition de qu'on a nommé « la clef et la serrure des générations », l'homme a, plus qu'on ne pense, essayé d'en réglementer lui-même les conséquences et le manie-ment délicat et confidentiel, auquel la Nature sournoise l'induit par un si vif plaisir, qu'en comparaison les autres ne sont que du remplissage. Quelques exemples : Les bons nègres se mutilant d'un testicule pour éviter les jumeaux, vu la pénurie des subsistances ! Les bons bourgeois français réduisant « les joies du mariage » à ce que Proudhon (n'était-il pas en ceci un peu parent de l'illustre Homais ?) a nommé « l'onanisme à deux, » vu la pénurie des fortunes ! Les bons Chinois allant, en fin connaisseurs, bon jeu, bon argent dans les affaires de... cœur, mais voyant les résultats comme on noie les petits chats, pour insuffisances d'aliments. Les anciens juifs, francs molochistes, égorgeaient leurs premiers nés et les dévoraient aux banquets joyeux de la Pâque. En a-t-il

fallu des imprécations aux Prophètes pour remplacer ces barbaries par la simple circoncision (à l'origine on mangeait le prépuce) et l'agneau pascal, devenu l'hostie dans le catholicisme !

Certes il faut des enfants, mais il n'en faut pas trop. Pour ne pas aller au trop, suffit-il de s'en remettre à la réglementation mystérieuse de la mère Nature, ou convient-il de s'ingérer, comme le font, en ces mystères, avec plus ou moins d'adresse, les excellents parents que je viens de citer ?

Puisque des particuliers se mêlent de réaliser en cela une discipline, on peut admettre qu'en principe le législateur, expression concentrée des opinions particulières, le peut aussi. Mais quelle sanction attacher à ses prescriptions pour obtenir ici l'augmentation, ailleurs la diminution ? Le moins mauvais n'est-il pas de se résoudre à être en cela, pour une fois, Manchestérien et de *Laisser faire, Laisser passer* ? Du diable si jamais législation parviendra à soumettre à des règlements le vaste et prolifique Erotisme du monde ! Autant vouloir légiférer pour les profondeurs de la Mer et les montagnes de la Lune. Autant vouloir réglementer le souffle des vents.

L'idée que les pays dont la population diminue par les malices d'alcove de ses habitants (ou par des causes plus sérieuses et moins à la disposition des « mauvais semeurs ») manifestent une décadence, commence à être sérieusement contestée. La meilleure preuve en est que, pour être moins visible ailleurs qu'en France, cette diminution s'annonce en Angleterre, en Allemagne, partout où l'on comprend que l'augmentation d'hommes qui ne correspond qu'à une augmentation de misères est grotesque et dérisoire.

Bref, (votre questionnaire, qui n'a pas scandalisé autant

qu'on le pouvait supposer, l'atteste) on se rend de mieux en mieux compte que la vieille doctrine qui, sous prétexte de décence et parce que dans on ne sait quelle dune arabe, cet illuminé d'Abraham aurait cru entendre une voix céleste lui crier : *Crescite et multiplicamini*, prescrit de s'en remettre, en cette matière au Hasard et à son homonyme la Providence, subit le sort rétrécissant de la Peau de chagrin de Balzac. Il suffira apparemment de laisser se mouvoir le *Curriculum vitae* pour arriver prochainement à une meilleure solution que les considérations incertaines que je vous communique au hasard de la méditation.

Une dernière réflexion. Comment s'est-il fait que parmi les problèmes divers qui doivent préoccuper vos cerveaux d'étudiants, vaillants et jeunes, vous en ayez choisi un si spécialement insoluble avec cette pensée extraordinaire qu'il y avait peut-être là matière à intervention gouvernementale! Ceci inquiète sur l'allure de vos cérébralités et de l'enseignement qui en fait le modelage. Auriez-vous confiance dans la force de l'Etat et la volonté individuelle pour rectifier et peut-être mener l'organisme universel des choses? Alors gare aux terribles mécomptes de la vie!

Il me revient cette strophe de Baudelaire dans *les Femmes damnées* (pièce superbe condamnée à Paris par la justice philistine) qui résume fortement ce que j'ai tenté de dire longuement.

Maudit soit à jamais le rêveur inutile
Qui le premier voulut, dans sa stupidité,
S'éprenant d'un problème insoluble et stérile,
Aux choses de l'Amour mêler l'honnêteté.

EDMOND PICARD.

MONSIEUR,

Il me semble que votre question n'en est pas une :
Demander si l'homme a le devoir ou le droit de se repro-
duire, c'est comme si l'on demandait s'il a le devoir ou le
droit de manger, de boire, de dormir.

H. PERGAMENI

Professeur à l'Université libre de Bruxelles.

MONSIEUR,

Votre enquête sera très intéressante et j'aimerais à y apporter ma contribution. Toutefois, une réponse exigerait quelques développements et le temps m'en manque absolument.

Je ne puis donc vous transmettre qu'une impression. Il n'y a pas à mon avis de règle morale absolue. Le devoir varie selon les individus et, pour les individus mêmes, selon les circonstances. Il paraît que l'homme doit perpétuer son espèce, mais il est des cas spéciaux où le devoir peut être primé par d'autres.

L'éthique de Zola (Fécondité) est une philosophie pour lapins. L'homme a, lui, le droit et le devoir de profiter de son évolution supérieure pour guider, ordonner, voire même refréner les impulsions d'ordre animal.

Excusez moi d'avoir formulé une opinion aussi hâtive sur un sujet aussi sévère, mais je n'ai pas voulu ne pas vous répondre et ne point vous dire toute la sympathie que j'ai pour les jeunes cerveaux préoccupés d'idées générales.

DESTRÉE.

MONSIEUR,

.

Quant à la question que vous me posez, elle est trop délicate à résoudre d'une façon absolue. Il ne faut pas la trancher, à mon sens, avec le couperet du droit ou du devoir. Elle relève de la liberté.

Bien cordialement à vous.

EM. VERHAEREN.

La triple question posée dans l'Almanach de l'Université de Gand embrasse un vaste domaine, si vaste que l'on s'y pourrait perdre.

Que l'homme ait le devoir de se reproduire, c'est l'un des axiomes sangrenus dont abonde l'hypocrisie sociale fortifiée et capitonnée par l'hypocrisie religieuse. Si la paternité est un devoir, si la procréation est de nécessité et d'ordre publics, la société a l'obligation de prendre à sa charge les êtres procréés, non pas pour les encager dans les bagnes pompeusement décorés d'appellations humanitaires, mais pour leur ménager une existence large et confortable, puisque, en définitive, ces êtres ont été tirés du néant par un acte où ils n'eurent aucune part.

A mesure que l'on s'élève dans l'échelle animale, on voit se ralentir les facultés génériques ; l'homme, qui occupe l'échelon suprême, est doté du pouvoir de l'abstention totale. Dans l'échelle sociale, les plus riches sont, volontairement, les moins prolifiques ; le phénomène est le même à Paris, à Londres, à New-York. Pour les plus riches, les enfants font partie du luxe ; ce sont des colifichets dont on s'amuse aux visites ; on les vêt d'atours magnifiques, par ostentation ; on ne porte pas au cœur le charme de leur innocence. Pour les plus pauvres, les enfants rivent la chaîne de la servitude paternelle ; le pauvre est esclave autant de fois qu'il a d'enfants.

Que l'homme ait le droit d'enfanter, certes, s'il l'a prémédité et qu'il ait les moyens d'assurer le sort de sa progéniture. Mais l'homme est si débile, tout ensemble et si prétentieux, il s'épanouit d'une vanité si énorme et si

ronde, qu'il brûle du désir de contempler dans le miroir de sa descendance l'image rajeunie de ses propres mérites ; il aspire à perpétuer chez des créatures sorties de lui, la mémoire et le signe vivant de sa misérable splendeur...

Que l'on puisse contester à l'homme le droit de se reproduire, non, dans l'état actuel des choses, oui, dans un ordre soucieux de la dignité de l'espèce et de son esthétique.

Il se présente aux consultations des hôpitaux des débris d'humanité, charriant en leurs veines la pourriture ; il se concevrait qu'on leur interdît de jeter par le monde des reproductions de leur purulence ; mais cette interdiction attenterait à la liberté, et, sous le masque de la liberté l'on sait quels vilains visages grimacent.

FRANZ MAHOTTE.

MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

Votre triple question est angoissante. Si j'étais marié, garde-civique et père de famille, je vous répondrais : faites comme moi. Mais, par Malthus ! je suis j. h., b. de sa pers., sit. hon., 32 ans, pas de corset, toutes ses dents et une grande partie de ses illusions. Vous comprenez dès lors que je ne puis m'engager. Je n'affirme qu'une chose : c'est que ça fait tout de même plaisir.

Bien cordialement à vous.

VALÈRE GILLE.

P. S. — Je tiens ma photographie à la disposition des personnes qui en feraient la demande. Disc. d'honneur.

Paris, le 2 février 1900.

MONSIEUR,

Voici ma réponse aux questions que vous me faites l'honneur de m'adresser. Elle diffère selon que l'on se place au point de vue de la morale indépendante ou au point de vue social.

En morale indépendante l'homme a le droit et le devoir de développer librement sa personnalité dans la mesure où son développement n'entrave pas celui de ses semblables. La fonction de reproduction est évidemment conforme à ses instincts les plus légitimes. Le fait de la satisfaire constitue pour lui un droit incontestable. Constitue-t-il un devoir ? Tout élément religieux ou médical écarté, je ne vois pas où ce devoir puiserait son origine. Restreindre sa postérité n'est pas une offense à son prochain, ni un manquement à soi-même, ni un attentat contre ce qui n'existe pas. Ce n'est au plus qu'une manifestation d'égoïsme, de prévoyance ou de pessimisme. Protester contre une violence faite à la nature est oiseux, le progrès s'étant fait aussi souvent en dépit d'elle que conformément à elle. En morale indépendante, l'homme a donc en résumé le droit de se reproduire et peut à son gré user ou non de ce droit.

Au point de vue social la solution peut être différente selon l'opinion que l'on se fait du rôle de l'Etat. Elle n'est pas changée si nous ne reconnaissons à celui-ci que des

fonctions de simple police. Si au contraire, selon la doctrine qui tend à prévaloir, nous admettons que l'Etat a le devoir d'assurer l'amélioration progressive de la société humaine, il n'y a pas de raison pour qu'il n'existe pas au droit de reproductions certaines restrictions de même qu'à la liberté individuelle ou au droit de propriété. Car il est possible de concevoir que l'intérêt public, seul principe de son activité, lui conseille soit de stimuler, soit de restreindre, le mouvement de la population. Au nom de quel principe supérieur lui interdirait-on, s'il a besoin de défenseurs, de faire de la reproduction un devoir civique et de proscrire la stérilité et le célibat ? Ou au contraire quand il y aura pléthore de vies et indigence de ressources, pourquoi ne s'efforcerait-il pas de diminuer l'accroissement de couches inutiles ? pourquoi au moins ne limiterait-il pas le droit de reproduction aux seuls citoyens capables de l'exercer utilement, l'interdisant à ceux de qui trop évidemment ne peuvent naître que des enfants mal constitués (tuberculeux, alcooliques, rachitiques) ?

Il paraît vraisemblable, dans un avenir d'ailleurs assez lointain, que si un certain mathusianisme n'entre pas dans les mœurs, les lois devront l'établir. D'une part (sans qu'il faille prendre à la lettre les théories de Malthus), la diminution des guerres et des épidémies meurtrières tendra à amener une multiplication excessive de la population que la postérité prévoyante et pratique jugera peut-être utile de limiter en vue d'éviter des souffrances et des crises économiques superflues. D'autre part, à mesure que les lois de l'hérédité animale seront mieux établies et que l'on connaîtra d'une manière plus assurée les moyens infaillibles de produire de beaux spécimens humains, il n'est pas impossible que les législateurs n'ingénient à sélectionner ces types supérieurs d'humanité et, au nom

de l'intérêt de la postérité et de l'espèce, retranchent aux reproducteurs inférieurs un droit manifestement égoïste. Et peut-être l'humanité future sera aussi supérieure à l'humanité actuelle qu'un gagnant du derby d'Epsom c'est à la première venue des haridelles.

Je vous prie d'agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments très distingués.

ANDRÉ LICHTENBERGER.

Puisque tous nous aspirons à un meilleur Devenir, tous nous devons avoir le culte de l'Humanité, souffrante aujourd'hui, triomphante demain.

Chacun de nous, souvent sans le savoir, lui apporte son hommage humble ou éclatant, sercain ou douloureux, mais encore imparfait.

Ceux de demain verront peut-être des choses invisibles pour nos yeux aveugles et, aux quelques fleurs que nous aurons semées, ajouteront d'autres fleurs plus belles et plus durables.

Il importe donc que nous fassions évoluer notre âme en d'autres âmes pour que nos aspirations y fructifient.

C'est un ordre impérieux de la nature que nul n'a le droit d'enfreindre.

GEORGES MARLOW.

En tant qu'il appartient à l'*espèce*, l'homme a pour devoir d'assurer la perpétuité de celle-ci. Son développement normal et intégral ne va pas, du reste, sans un complet épanouissement de ses cellules reproductrices.

Mais l'homme a aussi, distincte de sa vie spécifique, une vie d'individu, de personne ne se rattachant plus uniquement à l'espèce, mais étant une partie d'un agrégat d'ordre plus élevé, produit d'une expansion supérieure, qui s'appelle *la société*. Celle-ci a intérêt à se renouveler sans cesse par l'adjonction de membres utiles à son maintien, à sa prospérité, à son progrès, par la survenance de nouveaux hommes sains de corps et d'esprit.

Comme membre de la société humaine aussi, tout homme est donc tenu de pourvoir à la prolongation et au développement de celle-ci, en se reproduisant.

Faut-il l'ajouter, on doit, quoique sans esprit de retour à la barbare sélection pratiquée jadis à Sparte, souhaiter de voir s'abstenir ceux dont les tares physiques ou morales pleuvent se multiplier à travers l'hérédité ; car il faut désirer que disparaisse graduellement toute laideur parmi les hommes.

Mais ce devoir de recréer sans cesse la race, rendu si facile par l'aspiration à l'amour qui est en nous, et grâce à la joie que contient pour notre égoïsme la pensée de nous survivre dans notre postérité (et ne serait-ce pas là, peut-être, l'immortalité promise par les religions ?) ce devoir, dis-je, quelles responsabilités il entraîne !... Et combien d'hommes néanmoins les assument légèrement !...

ARTHUR DAXHELET.

CHER MONSIEUR,

Devoir et Droit sont de vieux mots dont le sens est fort altéré, et sur lesquels il est bien difficile de s'entendre.

La morale contemporaine, qui, selon la méthode scientifique, se modifie de jour en jour, au fur et à mesure que s'accroît le patrimoine intellectuel de l'Humanité, les a écartés à peu près définitivement de son vocabulaire.

Pour conserver à ces mots une signification absolue, il faudrait admettre qu'ils procèdent d'une vérité révélée, ce que je ne puis faire.

Ils sont donc de sens relatif et résultent uniquement des obligations que nous contractons envers les autres et envers nous-mêmes.

Encore avons-nous souvent la faculté de les modifier, si, par ce fait, nous ne lésons personne.

Aucune religion n'a parlé de ce que vous demandez. Votre préoccupation est assez nouvelle. Mais il me semble qu'elle relève plutôt du domaine de la physiologie.

Jusqu'à présent les hommes se sont reproduits sans se demander si c'était par droit ou par devoir. Je crois qu'ils agissaient conduits par le plus sûr et le plus irrésistible des guides : l'instinct naturel.

Suivre son instinct et le plus naturel des instincts, instinct qui exalte tout notre être et le fait frémir de plaisir, qui nous donne un moment la puissance et l'orgueil d'un dieu, n'est-ce pas le plus pur des droits, le

plus doux des devoirs ? Mais ce n'est ni un droit ni un devoir, c'est une condition essentielle de l'être, une loi physiologique que l'on tenterait en vain de supprimer ou de renforcer.

A la rigueur pourrait-on conseiller de ne pas user de ce que nous appellerons tout de même « ce droit ». Dans quels cas ? Question de pathologie. Encore suis-je d'avis que l'opportunisme n'a rien à voir en cette matière, car, quelles que soient les conséquences de l'acte, leur importance sera infime au point de vue général.

L'homme trouve dans sa conscience, c'est-à-dire dans la juste conception de son moi en harmonie avec la société dont il fait partie, la raison de se reproduire ou de s'abstenir. Et il n'est à ce point de vue justiciable que de lui-même.

D'ailleurs, je suis persuadé que la nature, notre mère, trouvera toujours son compte quoique l'on dise ou l'on fasse. Notre volonté ne guide nos sens qu'en raison inverse de leur force.

Croyez, cher Monsieur, à mes sentiments les plus cordiaux.

MAURICE DES OMBIAUX.

L'homme a le devoir de se reproduire ; en le faisant, il obéit à la voix de la nature dont l'incessant travail de reproduction l'invite à accroître son espèce. La théorie de Malthus a aujourd'hui vécu : en présence de la puissance scientifique, intellectuelle et morale dont l'homme dispose, il ne lui est plus permis de chercher à ne se reproduire que dans certaines limites ; il doit se préoccuper uniquement des moyens d'assurer sa subsistance. Les peuples seront riches et heureux, quand ceux qui sont civilisés imposeront au monde la Paix, cette protectrice du Travail et de l'Idée dont l'étroite et sage union peut garantir à tous les choses indispensables à l'existence, quand les êtres humains se considéreront comme de véritables frères, quand les préjugés de race ou de religion se seront évanouis. Que les relations internationales et individuelles soient donc empreintes d'une amitié sincère et solide, afin que les hommes puissent se fournir mutuellement du travail en s'efforçant, sans que des haines stupides les empêchent, d'améliorer le plus possible leur sort. Qu'ils songent, cela est essentiel, à tirer un parti raisonnable de leurs ressources. Que se passe-t-il à présent ? La science, l'industrie, le commerce ont pris un essor rapide, mais, par contre, certains travaux manuels semblent rebuter bien des gens. Loin de moi la pensée de vouloir en quelque sorte attacher l'enfant à la profession du père ; cependant, je le crois, l'angoisse qui étreint la société moderne a sa cause principale en ceci : la personne de condition simple mais aisée essaye presque toujours, espérant trouver le bonheur, de se procurer une position élevée à la poursuite

de laquelle elle se fatigue, souvent sans arriver à l'atteindre. De là provient cette désolante catégorie des déclassés dont la plupart finissent hélas ! par tomber dans la pauvreté. Cette situation est amenée, il est temps de le comprendre, beaucoup plus par l'encombrement des carrières de même genre, en un mot par le désir identique des individus que par l'accroissement même de la population. Pourquoi, par exemple, l'agriculture est-elle si tristement délaissée ? pourquoi le fils du campagnard veut-il aller chercher en ville une occupation qu'il estime plus noble que le travail des champs ? Etrange phénomène, plaie sociale qu'on ne saurait assez s'appliquer à guérir.

Quel'on continue de s'intéresser aux classes laborieuses, que l'on accorde à l'ouvrier l'estime et la considération qu'il mérite. En l'honorant réellement, on obvierez puissamment au mal dont je viens de parler.

En résumé, l'homme a le devoir de se reproduire ; mais la société doit répartir judicieusement entre ses membres, les différents travaux nécessaires à son fonctionnement, afin qu'une rémunération équitable permette à tous de faire face aux exigences de la vie.

ANTOINE FRANÇOIS.

Se reproduire est-il pour l'homme un devoir ou simplement un droit ? Nous employons bien entendu ces deux mots dans le sens, peut-être imparfaitement exact, mais généralement compris, qu'on leur donne dans la pratique.

La reproduction n'est qu'une extension, une prolongation de la vie individuelle. Avoir des enfants, c'est renaître sous une forme nouvelle, rajeunie, et continuer ainsi au-delà du terme assigné à la durée de notre organisme, à remplir ses fonctions physiologiques et son rôle social.

La question revient donc à celle-ci : « L'homme a-t-il le devoir ou seulement le droit de vivre ? »

A part le bouddhisme et le pessimisme tous les systèmes de philosophie et de morale répondent qu'il en a le devoir, et notre instinct presque invincible est d'accord avec les morales et les philosophies.

On ne peut être privé d'un droit qu'en vertu d'un droit supérieur ; on ne peut se soustraire à un devoir que pour remplir un devoir plus impérieux.

Ainsi le criminel peut être privé de la vie par mesure de défense sociale. Le soldat et le citoyen peuvent sacrifier leur vie pour la patrie, la justice et la vérité. On peut s'exposer à la mort pour sauver la vie d'autrui.

En vertu du même principe, la reproduction cesse d'être un droit pour l'homme atteint d'une affection physique ou d'une tare morale transmissible par hérédité. L'homme sans ressources pour élever une famille n'a pas le droit de la mettre à la charge du public.

D'un autre côté les personnes que les multiples devoirs incombant au père de famille pourraient entraver dans

l'exercice d'un ministère social ou d'une haute vocation intellectuelle, ne sauraient être tenues de se reproduire. Tel est le cas du prêtre, du savant, du poète, de l'artiste.

Ces hommes d'exception sont d'ailleurs soutenus dans leur travail par la perspective d'une immortalité indépendante de toute progéniture : l'un a foi dans la vie éternelle de l'âme, les autres espèrent de survivre dans leurs œuvres.

Ajoutons que, la reproduction exigeant le concours d'une personne de sexe différent ne saurait jamais présenter le caractère d'une obligation absolue, pas plus que celui d'un droit inconditionnel.

En thèse générale, se reproduire est donc un devoir de l'homme envers lui-même au même titre que les autres moyens auxquels il a recours pour prolonger son existence.

L. VAN KEYMEULEN.

MONSIEUR,

Pour répondre à la question que vous venez me soumettre, il s'agit de bien déterminer l'acte de la reproduction dans ses moyens, dans son but, dans ses effets, dans son action finale. Cela fait et entendu, il me semble que la réponse devient plus facile à établir.

En effet, tout être vivant est intimement organisé par une invincible tendance à vivre. En outre, pouvant engendrer un autre être, il concourt, par ce fait, à perpétuer dans son espèce la vie qu'il a reçue comme être définitif. Or, si l'on considère l'existence de chaque homme comme une sorte d'étape dans la marche que suit la vie illimitée des êtres issus de lui ; si de plus on constate qu'en l'homme un attrait irrésistible, spontané, nécessaire et qui représente certes une manifestation supérieure de la loi de nature, le pousse vers la femme ; s'il est établi que dans cet amour réciproque — et l'amour est sentiment légitime —, un penchant commun, naturel, les conduit tous deux à cette seule fin de procréer de leur sang l'enfant le mieux constitué ; il s'ensuivra que le droit à la reproduction doit pouvoir se manifester dans toute sa plénitude, dans son intégrale liberté d'action.

Chacun trouvant cette règle morale en lui-même et se la donnant à lui-même agit donc souverainement, d'après l'autonomie absolue de sa nature comme de sa raison. D'ailleurs, l'amour parfait pourrait-il avoir d'autre raison

morale que la procréation d'un être continuant en son cœur l'union harmonique du père et de la mère ? Est-ce que l'enfant n'est pas nous-mêmes en un autre cœur ?

Conséquemment à ce droit souverain, quand l'humanité aura compris l'entière liberté de ses vœux, de ses aspirations, l'homme s'imposera un strict devoir : celui de se reproduire, de se reproduire au mieux. Car alors chaque vivant nouveau participant à la marche ascendante vers l'idéal humain, viendra collaborer à l'œuvre d'harmonie et de bonheur, à laquelle aura déjà travaillé celui qui le procréa pour cette belle et double fin.

Je vous prie d'agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments de sympathie.

Arthur SOUCHAR.

I. — L'homme a-t-il le devoir de se reproduire ? Je n'imagine pas un devoir sans un créancier de ce devoir. Si l'homme est obligé, il l'est envers quelqu'un. Envers qui ? Il ne peut l'être qu'envers une personne naturelle ou envers la collectivité. Envers une personne naturelle ? Sera-ce envers ses futurs descendants ? Mais ils n'existent pas encore. Sera-ce envers ses propres parents ses ancêtres ? Une telle conception a pu avoir cours jadis dans les grande familles ; elle existe peut-être encore dans les familles royales ; personne, je crois, ne la prend au sérieux. — La collectivité est représentée par l'Etat. Est-ce envers l'Etat que l'homme serait obligé de se reproduire, — comme il est obligé, par exemple, de faire son service militaire ! En ce cas, il faut que le devoir soit précisé dans une loi. Je n'en connais point de semblable dans les Etats modernes.

II. — L'homme a-t-il le droit de se reproduire ? Aucune loi ne le lui défend et comment une loi pourrait-elle prohiber une fonction physiologique si énergiquement voulue par la nature et indispensable au maintien de l'espèce ? Cependant quelques criminalistes proposent la castration pour certains délits. Et, en fait, la prohibition existe pour les prisonniers. — S'agit-il d'un droit moral ? Mais moralement on a le droit de faire tout ce qui n'est pas défendu.

III. — Le pessimisme philosophique ou religieux conteste toutefois à l'homme le droit de se reproduire : si la vie est un mal, on n'a pas le droit de propager la vie. Je crois que nul n'a exposé cette doctrine dans les temps

modernes avec plus de force que Schopenhauer. Dans le passé, ce fut la doctrine des fondateurs du bouddhisme, et d'autre part, dans l'Évangile, le Christ loue les « eunuques volontaires ». Mais dans le bouddhisme comme dans le catholicisme, si la continence absolue a été pratiquée par des saints, elle n'a jamais été strictement imposée qu'aux religieux. Bouddhistes et chrétiens se reproduisent sans le moindre scrupule.

Voilà pour les religions. Quant aux philosophies, elles ont peu de prise sur la volonté humaine et n'ont jamais gouverné la vie que d'un nombre infime d'individus. La prohibition a donc un caractère exceptionnel, *de jure* dans les religions, *de facto* dans les philosophies. Et tout cela, comme dirait Baboué, n'empêche pas le monde d'aller comme il va. Et c'est justice : quatre-vingt dix neuf mille neuf cent quatre-vingt dix-neuf individus sur cent mille étant tout juste bons à reproduire l'espèce dans l'espoir d'obtenir enfin un sujet intéressant.

IWAN GILKIN.

MESSIEURS,

L'intéressante et passionnante question au débat de laquelle l'*Almanach de l'Université de Gand* offre sa précieuse hospitalité intelligente se résoud, je le crains, difficilement dans le rétréci d'une courte réponse comme celle que vous voulez bien me faire l'honneur de solliciter.

C'est tout le problème social le plus compliqué, la polémique la plus intense, le précepte chrétien le plus formel que vous soulevez dans le résumé de trois demandes.

Malthus dit oui, le Zola de *Fécondité* dit non. Le : *Croissez et Multipliez* de l'Écriture nous lie par des ordres catégoriques.

Socialement les termes de votre questionnaire ne laissent aucun doute pour mon jugement. J'estime, *en toute généralité*, que l'homme ne doit, pour ce qui regarde les obligations de son libre individu, de sa conscience, de ses actes vis-à-vis de soi-même, relever d'aucun DEVOIR ; mais qu'il possède, imprescriptibles et inaliénables, les DROITS les plus formels et les plus étendus.

Quant à un *droit contesté*, n'est-ce pas là subterfuge de mots qui fait penser à une *défense*, ce qui, en exprimant tout le contraire, n'est en somme cependant encore qu'une autre forme de DEVOIR.

L'homme a-t-il « *simplement* » le *droit* de se reproduire ?
Mais il l'a ce droit, *superbement, complètement* !

Il en peut user à son plein gré et il en usera, je vous

le jure, et il ne faut pas craindre que telle liberté qu'on lui accorde l'entraînera à en profiter négativement.

De ce que rien ni personne ne vous oblige à procréer, mais que tout vous y autorise ne concluez pas que la race sapauvrira, s'éteindra jusqu'à disparaître.

Non point. Il y a un juste, (quoiqu'on en dise tant aux heures moroses de pessimisme) il y a un juste départ dans nos existences de choses heureuses et d'évènements malheureux. Aux heures de bonne humeur on fera des enfants, — ou l'on s'efforcera d'en faire, — tout naïvement parce que notre fond, voyez-vous, n'est pas si mauvais, et parce que, contents en ces minutes-là, de notre existence nous voudrions laisser après nous des petits héritiers capables de connaître aussi des heures de joie et de plaisir.

Aux mauvais moments de la vie, ce seront autres pensées. Nous maudirons l'existence et le passé et l'avenir et nous refuserons de donner notre effort pour la conception de futurs infortunés qui seraient appelés aux dégoûts de cette chienne de vie... Ou bien, méchants parce qu'injustes, — nous nous vengerons par anticipation, et nous ferons des enfants, nous en ferons... pour leur montrer un jour ce que c'est !... Lesquels enfants ne se plaindront peut-être pas plus tard du mauvais mouvement d'humeur auquel ils devront une existence qui ne leur sera — qui sait ? — pas si amère...

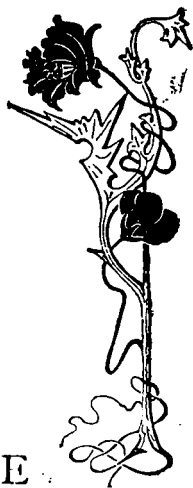
Non, non, qu'il ne reste à personne de scrupule et que l'acte d'amour s'accomplisse, Il y aura d'ailleurs à cela toujours pour l'homme un plaisir égoïste ; car nous ne devons pas perdre de vue que si, malheureux en ce monde, nous maudissons l'instant qui nous a créé, un autre, — deux autres —, ne l'ont pas maudit tant que cela, — sur le seul instant tout au moins...

Il me semble que chacun nous portons une estampille justificative et qui rassure toute hésitation que pourrait faire lever votre questionnaire dans l'âme d'un futur père; il me semble que chacun nous avons le *Droit de Reproduction... y compris pour la Suède et la Norvège.*

Paul ANDRÉ.



PARTIE LITTÉRAIRE.





Le Ressort

ÉTUDE DE RÉVOLUTION EN QUATRE ACTES

URBAIN GOHIER

(Extraits)

PREMIER ACTE.

III

.

PHILIPPE

En vérité, je crois que le spectacle des iniquités présentes ne suffit pas à justifier la somme de colère qui gonfle mon cœur. Il faut qu'il y ait en moi comme un legs des générations précédentes, comme une accumulation de tous les griefs que le peuple n'a pas vengés en plusieurs siècles de souffrance et de lâche résignation. Tes aïeux, les miens, ceux de milliers d'autres hommes ont transmis à l'homme que je suis le ressentiment de leurs injures et la mission de régler leurs comptes. Je ne saurais m'y dérober. Au contact de certains de nos contem-

porains à peu près innocents eux mêmes, mais dont les pères furent coupables, j'éprouve un frisson de haine plus violent que s'ils m'avaient personnellement offensé. Je voudrais frapper, faire justice...

GÉRARD

Eh bien, l'heure approche ?

PHILIPPE

Non, ce n'est pas le passé qu'il faut venger. C'est l'avenir qu'il faut assurer. Au fond, la besogne est bien la même ; seulement, cette façon de l'envisager me trouble moins. Le rôle de justicier réclame une terrible sûreté de conscience, une extravagance d'orgueil trop inhumaine. Je préfère le rôle de prophète. Je serai le prophète de l'affranchissement universel. Au lieu de détruire les nuisibles comme responsables des tyrannies d'autrefois, nous les détruirons comme ennemis irréconciliables des libertés prochaines. Je veux affranchir la société de l'ignoble domination de l'or ; je veux affranchir l'individu de toutes les tutelles, et plus encore de ses propres vices, de ses préjugés, de ses hypocrisies, de ses lâchetés. A la place du triste troupeau d'esclaves, d'administrés, de sujets que je tâche de galvaniser, je veux laisser un peuple de citoyens. Je veux, dans ce pays, l'homme hardi et bien vivant, ignorant de la crainte, amoureux de l'effort et rebelle à tous les jougs. Je veux la femme libre et fière, maîtresse de sa destinée...

.

DEUXIÈME ACTE.

III

LES MÊMES, puis LEROND, NUMÉRO 7,
NUMÉRO 9, puis PHILIPPE

NUMÉRO 3

Laisse donc les Juifs tranquilles, camarade. J'en suis un.

(Entrent Lerond, Numéro 7, Numéro 9.)

PREMIER MOUCHARD

Toi, youpin ? un opportuniste, alors ? qu'est-ce que tu fais ici ?

DOLIVET

Allons, citoyens...

GÉRARD

C'est vous, des révolutionnaires, qui en êtes encore à ces classifications ineptes ? à ces vieilles étiquettes absurdes ? Ne comprenez-vous pas qu'elles n'ont servi qu'à vous rendre impuissants, parce qu'elles vous ont divisés ? De tout temps, les tyrans de l'humanité lui ont fait croire qu'elle était morcelée en nations ennemies ; les tyrans de chaque peuple lui ont fait croire qu'il était morcelé en partis rivaux ; les haines et les batailles fratricides de ces nations et de ces partis assuraient la paisible domination de leurs exploités... Or il n'y a dans l'humanité que deux races, il n'y a dans chaque nation que deux partis : d'un côté, les hommes qui

sont nés avec une âme de citoyen ; de l'autre, les hommes qui sont nés avec une âme de laquais ; — d'un côté, les animaux de la forêt ; de l'autre, les bêtes de la basse-cour et du chenil.

Les uns, que toute contrainte exaspère, que toute iniquité révolte, ont besoin pour vivre d'une liberté toujours plus grande et d'une justice toujours plus complète ; les autres, tantôt maîtres et tantôt valets, n'existent que par la violence ou par la servilité. Entre les deux races, la guerre est implacable, éternelle. Il arrive que, dans les temps de révolution, les individus sont quelquefois mêlés ; mais le départ des éléments ennemis se fait toujours, et toujours on retrouve à la fin les laquais autour du pouvoir, avec une livrée sur le dos, — les hommes libres dans la rue, avec une arme à la main...

.

PHILIPPE

Toute guerre est horrible. Mais rappelez-vous que, seule, la guerre civile est raisonnable et logique... Vous savez du moins pourquoi vous allez vous battre, et contre qui. Lorsque le crime des exploiters vous pousse à la frontière par centaines de mille pour égorger des malheureux comme vous, à qui vous n'avez rien fait et qui ne vous ont rien fait, vous ne savez rien, sinon qu'il s'agit de mourir, et que les fournisseurs d'armées, la haute Banque, les ministres y gagneront des milliards... Ici, vous allez vous battre pour conquérir le pouvoir et pour

l'employer au bonheur de vos frères... Ici, vous allez vous battre contre vos vrais ennemis, Vos ennemis ne sont pas ce pauvre ouvrier de Silésie, cet Irlandais affamé, ce joyeux fainéant d'Italie contre qui l'on aigrissait votre haine. Vos ennemis sont devant vous, sous votre main. C'est à ceux-là que vous avez affaire ; c'est par eux que vous souffrez, qu'on souffert vos pères, que souffriraient vos fils... Affranchissez-vous donc ! affranchissez l'humanité .. Si le sang coule, c'est qu'il en faut toujours sur le berceau des sociétés nouvelles : jamais les créateurs d'empires n'ont manqué de jeter quelques milliers de têtes humaines dans les fondations de leur cité... Quand nos maîtres d'aujourd'hui ont arraché la puissance aux mains des anciens maîtres, ils ont frappé sans remords. Frappez comme eux !... Vous seriez des scélérats si vous vengiez sur tel individu vos griefs personnels. Vous serez des justiciers et des libérateurs si vous vengez sur la masse des coupables la longue série des crimes impunis... Est-ce qu'on a pitié de vos enfants, quand on les immole par troupeaux à des intérêts honteux, à des spéculations de Bourse, à des trafics de pépites et de pots de vin ?... Non ! Leurs meurtriers vous disent que c'est la raison d'Etat... Notre raison d'Etat, à nous, c'est de faire une société pure, un pouvoir juste, un peuple heureux.

.
.

(Philippe est soutenu dans l'œuvre grandiose qu'il a entreprise par l'amour ardent qu'il porte à Suzanne, femme mariée abandonnée par son époux, M. Péricaud, condamné dans une affaire de tripotages financiers. Suzanne est en même temps la maîtresse d'un lieutenant de houzards qui satisfait à tous ses désirs de luxe et de folles dépenses. La scène ci-dessous nous montre la rencontre du mari et des deux amants).

N. D. C.

TROISIÈME ACTE.

III

LES MÊMES, PHILIPPE

(Entre Philippe. Il fait quelques pas sans se rendre compte de la situation, le lieutenant assis étant masqué par Suzanne debout. Le lieutenant se lève. Philippe demeure pétrifié. Les deux hommes se regardent. Suzanne attend avec effroi.)

PHILIPPE

Qui est cet homme ?

LE LIEUTENANT *(fait un mouvement violent ;
la surprise l'arrête)*

Eh ! mais... le citoyen Philippe Redan ?... *(Regardant Suzanne.)* Ah ! ah ! je comprends...

PHILIPPE *(s'avançant)*

Et vous, qui êtes-vous ? que faites-vous chez... chez moi ?

LE LIEUTENANT

Je me croyais chez Madame. Mais, au fond, je peux dire aussi que je suis chez moi. L'un de nous se trompe... Monsieur, je suis le comte Jean d'Esgri-gny de Saint-Jacques, lieutenant de houzards.. à vos ordres.

PHILIPPE (*hésite ; puis, emporté par la colère*)

Sur le champ, monsieur... Je ne m'appartiens pas demain.

(*Suzanne s'évanouit au fond, sur un pouf.*)

LE LIEUTENANT

Ni moi, justement. Nous nous serions peut-être rencontrés ailleurs... Mais puisque je vous tiens ici et que vous le voulez bien... Vous êtes armé ?

(*Philippe tire un revolver de sa poche et le lui montre. Le lieutenant ouvre le tiroir de la console, y prend un revolver. Il se place devant la baie à gauche, tandis que Philippe se tient à droite, un peu en arrière de la petite porte.*)

LE LIEUTENANT (*montrant la pendule*)

Dans quelques secondes, la demie va sonner. Ce sera le signal... A volonté, n'est-ce pas, jusqu'au bout ?

PHILIPPE

Bien.

(*Ils attendent. Entre Péricaud.*)

.
IV

LES MÊMES, PÉRICAUD

PÉRICAUD

Mon Dieu, messieurs, je vous demande pardon. Mais... je suis le mari de Madame. Je trouve très déplacé que vous vous la disputiez comme ça, sous mes yeux, sans que j'aie voix au chapitre...

(Stupeur des deux hommes. En entendant la voix de son mari, Suzanne reprend connaissance.)

Je demande la parole.

LE LIEUTENANT

Ah ? par exemple...

PÉRICAUD *(marchant sur lui, prend un revolver dans sa poche rapidement)*

Vous, monsieur, voici ce que j'ai à vous dire. Vous êtes l'amant de ma femme ; je vous trouve chez elle, la nuit : la cause est entendue.

(Il tire. Le lieutenant porte la main à son front, chancelle, recule, tournoie, et tombe en dehors, dans la baie. Philippe, croise les bras et attend. Suzanne fait deux pas et, penchée, regarde le cadavre.)

PÉRICAUD

Oh ! ne t'inquiète pas de lui. Dans les pays d'où j'arrive, on se forme l'œil et la main. Son compte est réglé. Nous ne sommes plus, nous autres, des maris de comédie...

(En parlant, il va vers la baie, repousse du pied en dehors les jambes du mort, et détache l'embrasse de la portière qui retombe)

Là ! on ne le voit plus, Maintenant...

(Il regarde Philippe, Suzanne se jette entre eux.)

Ah ! le beau geste ! Il mérite qu'on pardonne bien des choses...

(Il désarme son revolver et le remet dans sa poche.)

SUZANNE *(saisissant Philippe, et sourdement)*

Tue-le donc !

PÉRICAUD *(riant)*

Cher ange !

PHILIPPE *(la repousse avec horreur)*

Et l'autre ?

(Suzanne recule, comprenant que c'est fini de ce côté.)

PÉRICAUD

Tu vois, Suzette, il ne faut pas qu'on me tue ; il ne te reste plus que moi... Et je ne tuerai pas non plus monsieur. Je ne suis pas jaloux de lui. J'étais jaloux de ce gaillard-là *(le lieutenant)*. Car je te

connais ; il a eu de toi ce que je ne veux pas qu'on en ait... Pour le citoyen Philippe, il n'a possédé que ton imagination, il n'a occupé que ta vanité, il ne t'a procuré qu'un amusement romanesque... Je ne me sens pas du tout cocu de ce côté-là... (à *Philippe*.) Mon pauvre garçon, je ne vous en veux pas. Vous vous êtes fourvoyé : ma femme n'était pas votre affaire. Je vous le dis ; je la connais : je l'ai prise toute neuve et je l'ai formée ; je l'ai formée pour moi... C'est pour ça que je viens la reprendre. Je ne suis plus d'âge à faire des éducations. Suzanne est mon élève, ma créature, elle m'appartient. Elle a passé avec vous sa petite crise de sentiment et de poésie ; maintenant, je suis sûr qu'elle sera parfaite... (à *Suzanne*) N'est-ce pas, mon amour ?...

(*Suzanne le regarde avec effroi qui se change déjà en curiosité.*)

PHILIPPE (*abattu sur un canapé, la tête dans ses mains.*)

Misérable !... misérable !...

PÉRICAUD

Ah ! Ah ! Ça vous suffoque ? Vous n'y êtes plus. J'ai l'air de sortir d'une trappe, et je sais tout. C'est de la féerie... Eh bien, non. Rien n'est plus simple. J'arrive du Cap et je trouve Gomard ministre de l'intérieur... Gomard est mon vieux camarade ; nous avons fait les mêmes affaires ; elles m'ont conduit en correctionnelle, et lui au gouvernement. Je vais le voir, je lui demande le concours de la Préfecture

pour chercher ma femme ; il me met sous le nez un dossier où je lis votre histoire au grand complet... Gomard était ravi, car il a tout de suite compté sur moi pour le débarrasser de vous, citoyen...

(Philippe devient moins étranger à la scène et paraît entendre.)

Il paraît que vous travaillez dans les révolutions ? Moi, ça ne m'intéresse plus, ces machines-là. J'ai encore vingt ans à vivre et *(regardant Suzanne)* dix millions à manger. Ma révolution est faite.. Donc, Gomard voulait un scandale ; il m'a dit : « Fais-les pincer ! » Je lui ai répondu : « Mon gros, pas de justiciards dans mes affaires ; j'en ai soupé. Je ne fais pas pincer ; je pince moi-même. » Alors, il a cru que je vous supprimerais. Je vous avoue qu'il n'a pas fait la moindre objection ; au contraire. Il m'a fourni tous les renseignements sur vos faits et gestes ; il a réglé lui-même le *scenario* de cette nuit ; il ma garanti que je quitterais la France tranquillement... Ah ! ah ! ce bon Gomard .. Si les roussins qui sont sur l'avenue ont entendu mon coup de pistolet, le gouvernement vous croit déjà mort .. Et maintenant, ma chère... *(Il tend à sa femme le vêtement qu'elle avait quitté en arrivant.)*

PHILIPPE *(gémissant)*

Misérable !... misérable !...

PÉRICAUD *(aidant sa femme à se vêtir)*

Regarde-moi ce fougueux tribun. Je ne sais pas

ce qu'il avait hier dans le ventre. Mais à présent, je te réponds que le ressort est cassé.

SUZANNE (*avec une compassion assez détachée*)

Mon pauvre petit Philippe...

PHILIPPE

Brisé... Tout est brisé... Tout est perdu... Moi qui croyais... Ah ! malheureux !

PÉRICAUD (*venant se planter devant lui*)

Oui, malheureux que vous êtes ! Malheureux rhéteur à grands sentiments, à belles phrases, qui voulez jouer un jeu pour lequel vous n'êtes pas fait. Comment avez-vous le front d'extorquer au peuple sa confiance, étant sans force ni courage ? Comment osez-vous, avec une âme débile, assumer de si rudes tâches ? Vous êtes un rêveur, vous vous grisez de vos périodes et vous vous prenez pour un homme d'action. Vous demandez à vos dupes le sacrifice de leur vie et vous ne sacrifiez rien de vos passions. Des hommes vont mourir pour vous, et vous gémissiez comme une femme, à cause d'une femme. Vous êtes odieux, mon cher, et vous êtes ridicule... Ah ! si je m'étais mêlé de votre besogne, moi, j'aurais maté mon cœur, aboli mes sens. J'aurais voulu n'être qu'une volonté, toujours et tout entière tendue pour la bataille. J'aurais cru trahir ma cause, si j'avais distrait pour mes propres jouissances la moindre parcelle de ma force ou de ma pensée .. Allez ! vous vous êtes fait passer pour

un révolutionnaire, vous n'étiez qu'un *dilettante*, un comédien de révolution.

PHILIPPE

Hélas !

SUZANNE (*tout à fait détachée*)

Comme il souffre !

PÉRICAUD

Hé ! ne regrette pas. Ce n'est pas un homme. **Moi**, je suis un homme : J'ai l'œil prompt, le poignet ferme, la tête solide. Et j'ai de l'argent. *Nous* avons de l'argent Suzon... C'est pour t'en gagner que je suis parti. J'en ai, je te l'apporte. Je pardonne, j'oublie tout... Dix millions. Tu seras belle. Tu seras partout la plus belle. Partons A cent mètres d'ici, ma voiture attend. Nous sommes à Paris dans deux heures, ce soir, à Londres... Et vive la bonne vie !

(*Elle sort rapidement. Il la suit et jette, en haussant les épaules, un regard méprisant à Philippe anéanti.*)

QUATRIÈME ACTE.

(La révolte a échoué à cause de la lâcheté des uns et la trahison des autres. L'armée gouvernementale, victorieuse à peu de frais, anéantit les derniers insurgés).

N. D. C.

II

LES MÊMES, PHILIPPE, GÉRARD

(Par la gauche entre Philippe, balafré, sans armes, escorté de Gérard, le fusil à la main et de quelques hommes. Les insurgés s'écartent sur son passage sans rien dire, l'air irrité; quelques uns haussent les épaules. Philippe parcourt lentement des yeux la scène; les regards évitent le sien.)

PHILIPPE

Camarades ..

NUMÉRO 5

Plus de phrases; c'est fini.

LEROND

C'est fini, citoyen: tu as mis ta tête au jeu...

PHILIPPE

Je l'apporte.

LEROND

A la bonne heure!... C'est nouveau... Les autres fois, j'ai vu les chefs disparaître au moment de payer. Toi, citoyen, tu paieras. Il y a trop de siècles que des millions de misérables souffrent et meurent obscurément pour défrayer la scène où les grands *cabots* jouent sans danger leurs rôles à succès... Désormais, celui qui commandait et qui n'a pas vaincu doit mourir.

PHILIPPE

Je mourrai... Pourquoi faut-il que tant de nos braves amis soient tombés avant moi !... Vous, du moins, camarades, conservez-vous pour les revanches prochaines...

DOLIVET

Comment ?

NUMÉRO 5 ET NUMÉRO 9

Puisque c'est fini !

PHILIPPE (*avec colère*)

Non, ce n'est pas fini... ce n'est jamais fini !... Parce que la fortune et les hommes nous ont trahis, parce que nous avons succombé, le peuple est-il condamné sans recours à la servitude ! L'humanité succombe-t-elle avec nous ? Allons donc ! Combien avait-il fallu de révoltes et de sang pour arriver où nous étions hier ? Combien faudra-t-il encore de révoltes et de sang pour arriver au but ? Chaque pas en avant de notre race est marqué par une bataille .. Eh bien, à la bataille toujours !... Notre exemple reste, et nos idées germeront ; nos cadavres leur serviront d'engrais... Amis, la Révolution ne s'arrête jamais, la Révolution n'est jamais vaincue... Vive la Révolution !

TOUS

Vive la Révolution !

(*Détonnations.*)

PHILIPPE (*rapidement, montrant la gauche*)

La maison carrée tient encore ; ils attendent du canon pour l'enfoncer. Rentrez-y par la poterne de la rue Danton. Quand ils auront resserré leur cercle, ils seront sûrs de vous y tenir tous. Au moment de l'assaut, vous descendrez aux caves ; la dernière communique avec l'égoût... Alors, le feu à la mine. Vous êtes loin, la maison saute, on vous croit exterminés... Bonne chance !... Vite !... Adieu.

(*Ils sortent à gauche.*)

III

PHILIPPE, GÉRARD, LEROND

PHILIPPE (*à Lerond*)

Va-t'en, camarade !

LEROND

Non, citoyen. C'est la troisième que je vois, c'est la troisième qui rate ; j'en ai assez... (*regardant à droite*) Ah ! ah ! ça ne sera pas long.

PHILIPPE

Gérard, va-t'en, je le veux.

GÉRARD

Non, Philippe. J'ai vécu avec toi, je ne vivrai pas sans toi. A quoi bon ? Pour quoi faire ? Je n'ai plus au cœur que du mépris.

PHILIPPE

Gérard, Gérard, ce n'est pas toi pourtant, qu'elle a trahi...

LEROND (*qui les contemplait, bondit*)

Elle ?... Une femme !... Je l'aurais juré. Ah ! tu ne t'es pas battu pour vaincre ; tu t'es battu pour mourir ; et voilà pourquoi nous sommes vaincu... (Irrité) Malheureux !... (Avec désespoir). Quelle misère ! quand ils n'ont rien là (il se frappe la poitrine), ils sont des scélérats et des lâches, ils nous vendent pour de l'argent ; quand ils sont de vrais hommes, ils nous oublient pour une garce... (Regardant à droite, il met un genou en terre pour épauler.) J'ai encore une cartouche...

(Philippe a reculé au pied de la statue, regardant vers la droite, la main sur l'épaule de Gérard appuyé sur son fusil.)

VOIX (*à droite*).

Feu !

(Feu de salve. Les trois hommes tombent.)

IV

MOUCHARDS

(Une nuée d'agents envahit la scène.)

PREMIER MOUCHARD

(Penché sur le corps de Philippe.) Messieurs, la

République est sauvée... (*Il ôte son chapeau.*) Vive
Monsieur le Président !

LES MOUCHARDS

Vive le Président ! Vive Anatole ! Vive l'Empe-
reur !





LA FORCE

PAR PAUL ADAM

EXTRAIT

.

Délégué par Murat, Cavanon assembla le régiment, aux dernières heures de la nuit. Près de lui, le chef d'escadron Pitouët, muni de ses paperasses, renseigna sur le terrain qu'on ne distinguait pas. Seulement une immense rumeur persistait, une rumeur aux mille yeux de feu, et dont les ombres se mouvaient d'un point à l'autre de l'horizon noir. On entendit les cortèges d'artillerie descendre du Pratzen vers les étangs dans un même roulement sourd, qui, parfois, s'arrêtait, et que couvraient parfois des clameurs brèves.

On se mit en selle. Cavanon prévint les officiers de leur devoir, leur rappela qu'ils couvraient la droite du corps Lannes, les divisions Suchet,

Caffarelli, qu'ils suivaient les chasseurs de Kellermann, que les quatre mille cuirassiers d'Hautpoul et de Nansouti les appuyaient en arrière, que Soult, à leur droite, pousserait les bataillons contre le centre russe, qu'ils avaient à combattre l'aile droite ennemie, infanterie de Bagration, cavalerie du prince de Lichtenstein, que les soixante-quinze pièces établies sur la colline renforceraient le mouvement.

Droit à cheval, le gant sur la cuisse à trèfle d'argent, il déclama ses instructions. L'on s'engageait dans la plaine. Les hommes firent silence. Les cuirs craquaient. Le régiment défila par des éminences de terrain, où le profil maigre de Pitouët apparut toujours, éclairé du falot tendu par un dragon devant les notes et les croquis. Il en expliquait au baron l'importance. On marcha une heure, puis les lignes s'arrêtèrent, se fixèrent dans la nuit ; des falots avec des ombres équestres coururent. Le froid du matin donna l'onglée, et les hommes mirent pied à terre pour battre le sol de leurs semelles. Brusquement le canon tonna sur la droite ; une seconde fois ; et, dans un fond, la fusillade crépita, telle une friture que secoue la ménagère. Héricourt flaira l'air, tendit l'oreille. Il crut sa rage invincible. Il se trouvait alors entre son escadron et celui du vicomte disparu dans le collet du manteau. Mercœur dit aux hommes de l'élite : « Voilà le bal qui commence et la musique. On va s'étriller proprement, mes

fistons. Coupeau, tu peux achever ton fromage. Il est permis de lâcher une agrafe... et de desserrer la boucle... » Les bonnets à poil se penchèrent. « Paraît que les chevaliers-gardes ont promis de balayer la cavalerie française. Ce sont des jolis cœurs pour les demoiselles des seigneurs russes. — Faudra voir à faire pleurer les dames de Saint-Pétersbourg ! — On leur cassera le nez à ces muguets. — On leur étalera les tripes. — On leur retournera les poches. — Et leurs dames viendront après recoller les morceaux. — Bon, voilà l'orchestre qui grogne ! — Silence dans les rangs ! » L'orage de la bataille s'éployait vite à travers le matin. Edme tâchait de voir aux interstices de la futaie humaine. L'état-major de la division parcourait la route d'Olmütz, papillonnait autour de la voiture de campagne, où trois généraux, debout sur les banquettes, examinèrent, à travers les tubes articulés des lunettes, l'échiquier de la cavalerie répandue sur la plaine dans un soleil d'hiver, qui troua les brumes.

Ils agitaient leurs mains gantées de daim ; les estafettes partirent au galop vers les couleurs des fanions.

A gauche de la route, les schakos de la division Suchait formaient un long champ de plumets rouges, depuis les verts sapins des collines moraves jusque l'éminence aux batteries. Là, des retranchements étaient garnis par l'uniforme bleu de l'infanterie légère. Sur les talus, dans les ravins,

le long des pentes, fourmillait une foule tumultueuse, active, bandée par les lumières des baïonnettes en lignes, et qui marchait derrière le trot des officiers montés, levant parfois l'épée pour les changements de direction qu'annoncèrent les clameurs répétées des ordres.

En arrière de la route, fort loin, un mur d'acier brillant était la masse des cuirassiers d'Hautpoul et de Nansouty, tandis qu'en avant, et à gauche, les sacs fauves, les buffleteries blanches, les hautes guêtres noires de la division Caffarelli s'éloignaient au rythme de huit mille pas foulant la terre meuble des emblavures. « On se croirait à une revue », dit Edme.

Rien d'abord ne se révéla de l'ennemi que la propagation de la canonnade le long du Pratzen vert et gris, écorché de ravins ou siégeaient de petits villages ternes à toits de chaume autour de leurs églises, dont les bulbes couverts d'ardoises étincelaient au soleil rose.

Et ce dura, de la sorte, longtemps. On avançait au pas des bêtes en ligne de bataille. Un large espace séparait Héricourt, Cavanon, le colonel, Pitouët, des chasseurs à cheval qui précédaient. Une de leurs colonnes en uniformes à galons blancs gardait aussi la droite.

— Par delà cette colonne, avertit Cavanon, attendent quatre-vingts escadrons russes et autrichiens sur deux lignes. Et, cette colonne dispersée, ils nous chargent!

— Oui, grogna Pitouët, on va produire du gâchis. Les chasseurs seront refoulés sur l'infanterie et la bousculeront

— Pourquoi n'attaquons-nous pas, demandait le colonel. Quels lambins! Regarde-les donc : Messieurs les généraux qui font les grands bras sur leur calèche...

— Sans doute Lannes veut d'abord gagner le plus possible de distance sur la route d'Olmütz, expliqua le major ; il ne veut pas s'attarder ici.

Il arrêta son cheval turc pour se retrouver au niveau de Corbehem, qui dirigeait l'escadron de tête, à sa place ; et ils avancèrent en silence quelque temps. Ils se regardaient. le sourire aux yeux.

On alla. Bernard courut d'un escadron à l'autre, amoureux de ses belles statues, vertes et rouges. A peine un rictus crispait-il les faces amaigries, hâlées. Cependant le vicomte parut légèrement pâle devant la compagnie d'élite, à distance de Mercœur, dont la face méchante reniflait l'air et dont scintillaient les yeux cruels. Cahujac plaisantait les soldats, tirait sa bride, criait de brusques injonctions, disant au major : « Moi, ça m'amuse. Je suis très content, moi, nous allons secouer ces imbéciles de Russes..., hein, mon bon, tonnerre !... » Le nez de Marius blêmit, encore que lui-même, tout affairé, les regards mobiles, s'es-soufflât au grand trot du cheval qu'il menait, adjudant-major, de la tête à la queue de la colonne, car les trois escadrons gardaient inexactement

leurs distances. Il craignit qu'un changement de front sur la droite ne pût s'exécuter à l'aise, en cas d'attaque par le flanc. La canonnade empêcha le major de le rassurer par des raisons suffisantes. « On dirait qu'on décharge du bois dans une cour de la rue du Bac, pour les feux de Brumaire » observait Edme à la minute où, soudain, les chasseurs verts et blancs de l'avant-garde défilèrent au galop, s'éclipsèrent à gauche démasquant la division Caffarelli, qui parut avec les tresses blanches et les panaches rouges de ses schakos évasés, l'arme en joue vers les lances innombrables de uhlands noirs. Cent de leur chevaux culbutèrent, ruèrent, tombèrent sous la foudre des feux de salve; tandis que l'air se troublait de cris, que la terre se couvrait d'uhlands ressurgis de leur chute.

Presqu'aussitôt le flot des chasseurs revint à la charge, par les intervalles des bataillons, et submergea le désordre des Autrichiens, qui se ralliaient en hâte autour de leurs chefs. L'infanterie rechargeait.

Alors il parut à Bernard que toutes les pentes du Pratzen glissaient dans la plaine. La hauteur s'écroulait au fracas d'escadrons galopants, d'artilleries trottantes, en avalanches de cuirassiers de bronze, en nappes de régiments hérissés du bois des lances. Le Pratzen dévala contre l'armée française, comme si les feux qui enfumaient les villages eussent rompu sa cohésion matérielle.

A droite, où pétillaient les fusillades enveloppant les colonnes amies, ennemies, elles s'abordaient et se pénétraient à travers les rues incendiées, les courtils ravagés, les champs recouverts par les nues blanchâtres des canonnades. Et, comme si le cataclysme eût rejailli jusqu'à Bernard, les uhlands échappés aux salves de la ligne Caffarelli et fuyant les chasseurs se rejetèrent aux dragons, qui les regardaient accourir, sombres d'uniformes, la lance basse, les figures inquiètes et vociférantes derrière les cous tendus de leurs petits chevaux gras. Quand on put distinguer les cuivres de leurs schapskas et leurs parements jaunes, les uhlands se ralentirent, s'arrêtèrent éperdus d'être au milieu des troupes françaises, puis se groupèrent en un troupeau sage qui gagna timidement la route d'Olmüts pour se rendre. On le laissa.

Un peu plus tard, le régiment côtoya l'infanterie, qui serrait l'arme au bras contre les revers blancs des habits sales. Déjà les figures étaient grises de poudre tirée. Roides, les yeux avides et les paupières sanglantes, les soldats marchaient, balançant leurs mains gauches, avançaient la même guêtre noire sur deux mille jambes nerveuses. Les chefs regardaient au loin, sévères et la bouche crispée, derrière les petits tambours battant la caisse d'un rythme égal. Héricourt aima ceux qui s'efforçaient de paraître héroïques, le visage illuminé par les illusions de quinze ans. Il les dépassa. Presqu'aussitôt parurent les schakos

jaunes, les dolmans verts, les amples pantalons bleus des husards russes aux flancs de bêtes poilues. Leurs essaims agiles se ruaient, grandissaient. « Dragons, au trot... » cria le colonel .. Cavanon dégaina le cimeterre sans quitter l'ennemi des yeux. A la suite de Cahujac, qui parcourut le front de bandière en hurlant, à la suite de Corbehem élevant ses épaules et sa face grave, le premier escadron prit une allure rapide. Les lèvres blanchirent, les joues se ridèrent et s'affaissèrent ; les bouches s'ouvrirent ; le régiment haleta de six cents figures soudain protégées par les lames livides des sabres.

Cavanon galopait d'abord et levait comme une enseigne, le cimeterre bleu, qui sautait au faite du corps écarlate et vert à chaque secousse de la croupe animale.

Avec le vicomte solitaire et bravant l'espace de son visage pâle, le colonel retint Héricourt, car les essaims des hussards moscovites s'évanouissaient, tout à coup, à droite, à gauche pour découvrir un flot immense de cavaliers blancs qui les absorba. Monté sur un alezan magnifique, l'un bondissait d'abord, la tête inclinée dans le bicorne à panache ; son bras étendu avec l'épée maintenait de loin un mouvement de conversion qui se répandit sur la gauche française et menaça d'envelopper.

Au cri du colonel, à son geste, l'escadron de Pitouët ralentit le trot pour faire face à gauche et prendre une nouvelle ligne de bataille, oblique à

celle du front. Mercœur formait en colonne la compagnie des bonnets à poil, qui, entre les deux escadrons, trotta sous l'aigle radieuse. Les deux forces coururent s'emboîter l'une à l'autre, parmi l'orage effroyable de l'artillerie, vers l'écoulement continu du Pratzen. Nouvelles avalanches de cavaleries lumineuses, de clameurs, de galops tonnants : Bernard s'enivrait de courir à cela.

L'homme au panache devait être un général autrichien. Des glands d'or battaient sa poitrine couverte de décorations. On distingua sa bouche large, qui criait sans qu'il tournât la tête. Ses aides de camp galopèrent aux extrémités de la ligne casquée de bronze. Ce fut lui que Mercœur désigna de suite. « A qui la bourse de ce particulier, mes fistons ? m'est avis que son canard vaut bon !... Allons-y donc... Au trot accéléré... Marche ! » Les bonnets à poil s'inclinèrent sur les encolures des alezans. L'aigle se blottit entre eux comme pour mieux s'élancer.

Seul des chefs d'escadrons, le vicomte, isolé, courait à droite de l'élite, en écartant ses longues jambes blanches.

On se rapprochait, les hommes pressèrent les chevaux. En dépit de l'ordre leur refusant le galop, les bêtes rivalisaient de vitesse, tiraient sur le mors. On discerna les figures autrichiennes, les hausse-cols des officiers, les efforts des animaux écumants, ceux d'un rouan grêle piqueté de gris qui amenait un homme mince à l'habit rouge,

galonné aux manches. Bernard voyait tout, écoutait tout, anxieux du choc, joyeux de l'élan, fier de ce que, malgré ses intestins peureux, il allait accomplir. Rien ne l'empêcherait ni la crainte d'Edme retenant son cheval, et perdant les rênes, ni l'épouvantable chute de la montagne toujours glissante avec ses multitudes militaires qui semblaient entraîner dans leurs cours les incendies des villages et les bouquets de bois nus, ou de verts sapins. Il lutterait contre la terre, il taillerait la colline, il escaladerait la hauteur, il enlèverait ses statues jusque l'horizon pâle, à travers les fumées opaques et les foudres partout crachées.

.
À cent pas devant, posé sur les obstacles, Marius, de la main, indiquait la direction aux guides, cependant que Pitouët, en selle comme sur un fauteuil de bureau, vérifiait encore la similitude du terrain et de la carte épinglée à ses fontes.

Il galopait, entre la compagnie d'élite et la compagnie Corbehem, à vingt bonds du général au panache, et de son fort alezan. « L'atteindre ! pensa Bernard, le saisir, le ramener captif. » Il éperonna son turc. Dix officiers entouraient le chef qui gesticula pour des signes à son aile gauche en retard. Bernard compta près de lui Edme et Corbehem, le maréchal des logis Tréheuc et deux soldats gascons... Il leur montra le groupe. Ils rendirent la bride, galopèrent en un tourbillon, les lames hautes. Edme ferma les yeux, lâcha son cheval... Avide, Bernard ne distingua plus le péril

qu'entre leurs casques, leurs épaulettes, les crinières flottantes des bêtes, jusqu'à ce que, clameurs et fracas s'abordant, on fut contraint d'éviter les mufles de chevaux qui se précipitaient avec les hauts corps blancs des cavaliers autrichiens. Vers les bicornes de l'état-major ennemi, Bernard, habile, poussa le turc de telle sorte que ses hommes, Edme et Corbehem, séparèrent de sa ligne le chef. En même temps, le major ahuri reçut à gauche la claque d'un pistolet qui lui asséna un coup dans la buffleterie de la giberne, mais à droite, ironique, il donna du fer dans le bras d'un vieillard peureux qui le menaçait. Puis l'avalanche autrichienne déborda. Chevaux, fous, hommes dressés et sabrant, feux de pistolets ; Bernard n'en bouscula pas moins, avec Corbehem, le général qui chancelait et pointa sa lame contre le panache. L'adversaire se détourna, enfouit la fine épée au poitrail du turc, avant de s'écrouler sur le vigoureux alezan abattu par le pistolet de Treheuc. Le turc rua, sauta, hissa Bernard, stupide, dans les airs par-dessus la plaine de casques, d'épaulettes, d'échines métalliques, de crinières secouées ; l'immergea, désespéré, dans la multitude éparse des chevaux autrichiens, où il dut, rageur, parer de la garde les coups qui grêlèrent sur son casque, qui bâtonnèrent ses épaules, qui tranchèrent sa peau douloureuse. Les bouches vociféraient, les mains abattaient les armes, retenaient les brides, les bottes froissaient sa botte. En ruant, le

turc élargit le cercle des agresseurs ; il s'envola de nouveau avec Bernard étouffé, par dessus la plaine des casques et des épaules, ensuite retomba, fendit le dernier rang, renversa un cheval sur l'épouvante de l'autrichien écrasé ; gagna le large d'un espace. Des hussards isolés tournèrent bride à la vue du major.

Il s'en étonna. Sa terreur ne savait plus rien. Était-il vaincu, victorieux, blessé à mort, ou simplement contusionné?... Sûr de périr, il regarda difficilement en arrière. A sa piste, un groupe de crinières françaises, de plastrons cramoisés, de manches vertes et de sabres relevés, abattus, traversait les habits blancs, refoulait leur effort, leurs cris, bousculait leurs gros chevaux. Le turc s'arrêta, trembla sur les jambes; ses flancs lançaient. Une mare rouge s'étalait qu'un jet de sang augmenta. Certain que la bête se résignerait à la chute, Héricourt voulut descendre ; une douleur atroce dans l'épaule l'empêcha d'appuyer sa main au pommeau de selle. L'animal chancela plus ; le major vida les étriers et suivit l'inclinaison lente de la bête qui se coucha contre terre sur la flaque, souffla de ses naseaux crispés. Debout, Bernard ne put bouger ; tout son corps lui fit mal. Le chaud liquide, du sang coulait dans ses manches, au long des coudes ; et il se vit en loques. Son casque enfoncé par mille coups écrasait les sourcils, cerclait la tête d'une souffrance aigüe. Une épaulette pendait sur la poitrine. La dragonne du sabre enlaçait le

poing engourdi, insensible, inerte. Rapidement il connut le piteux état de sa personne. De la main gauche il parvint d'abord à desserrer vite la dragonne et récupéra l'usage de son bras. Alors la peur s'évanouit ; il se retourna complètement. Seul, à cinq cents pas de la bataille ! De toutes parts, la cavalerie trottait parmi les nuages de poudre que le vent apporta du plateau « Que faire ? » Si terrible était la canonnade qu'il s'entendit mal penser. Sans monture, il ne pouvait revenir au combat. Il allait être prisonnier. Dix uhlands venaient à lui, de loin, au grand trot. Il se pencha. Ses reins furent coupés par la douleur ; cependant il arracha les pistolets des fontes... puis jugea bon de feindre la mort pour ne pas être pris, et s'assit en hurlant, s'étendit contre la terre qui sentait l'eau, la fraîcheur ; attendit, contracté. Les uhlands passèrent bavards, inattentifs à la ruse du major... Ce ne les surprit point, ce corps français, dans leurs lignes. Les trainards regardaient ailleurs, sans doute, où tourbillonnait la bataille. Héricourt se rassura. S'il pouvait ne pas être captif, ne pas rester le personnage que moquaient les sœurs, sa femme, Augustin, que punissait le Rival ! Le turc remua les jambes, dressa la tête, implora son maître : « Selim ! » L'animal parut comprendre et tenta un mouvement. Le major saisit la bride, tira. Le cheval râcla la terre de ses sabots, se mit enfin sur les genoux et retomba. Il saignait moins au poitrail crevé par l'arme du général autrichien. Son maître façonna

machinalement une boule de terre qui boucha le trou. Le blessé hennit humainement.

« J'ai perdu mon cheval, se dit Bernard, et toutes les chances de triompher... » Bien que peu de minutes se fussent succédé, il lui parut qu'il gisait là depuis des heures. D'autres cavaleries s'écroulaient de la montagne. Toutes dérivèrent sur la droite française contenue par les bords d'un petit ravin qui l'isolait de leur action. « Comment ne suis-je pas encore prisonnier ? Les Autrichiens m'ont vu tomber. Ils me croient tué et me laissent pour combattre. » Les croupes des chevaux se bousculaient toujours, plus loin de lui encore, à sept ou huit cent pas. Plusieurs hommes sortirent de la mêlée en boitant, en tenant leurs têtes nues. Quelques-uns tombaient assis... D'autres le regardèrent sans approcher. Chacun songeait à soi ; et l'aspect de son uniforme en loques, de son cheval en agonie, ne tentait pas les convoitises. On le ramasserait plus tard avec les autres, l'engagement fini.

Aussi bien il estima que les Autrichiens ne l'emporteraient point facilement. Le nombre des éclopés quittant la bagarre augmenta. Des remous se produisirent dans la foule d'habits blancs et de chevaux gris. Sur un point elle se boursouffla. Un homme s'en fut au galop de sa bête ruisselante de sang depuis le garrot jusqu'au paturon. Un second le suivit, qui détachait son casque d'une main en trottant et le jeta, pour essayer la blessure de

sa face coupée. Ensuite, deux, trois, dix s'échappèrent, qui s'accrochaient à l'arçon. Puis d'autres tournèrent bride plus près, arrivèrent. Bernard les haït. Haletant, il se retrancha derrière le cheval et reprit les pistolets. Ils ne le remarquèrent point. Le troupeau s'affolait. Maintes faces blêmes, grimaçantes, se criaient de fuir. Un gros capitaine levait les bras en l'air pour les convaincre ; il galopa, les rattrapa, les frappa de son fouet à tort et à travers... Deux accoururent vers le major, qui les redouta. Leurs sabres pendaient aux dragonnes. Il importait qu'il ne manquât point les chevaux. Haineux et cruel, il visa. Mais, quand ceux-ci l'eurent aperçu, ils l'évitèrent, en brochant à coups d'éperons leurs bêtes. Presqu'aussitôt péle-mêle dans une nouvelle cohue d'habits blancs, les bonnets à poil de la nouvelle compagnie d'élite apparurent, avec des sabres rouges et des faces bestiales, à la poursuite du même général panaché, de ses officiers en bicornes. Ce groupe prit à droite pour joindre ceux de ses escadrons qui tenaient toujours. Sans voir le major, le noble autrichien piqua des deux un cheval enfourché au hasard, une bête blanche de trompette. Bernard s'agenouilla derrière le turc qui mourait. L'âme pleine de joie craintive, déjà glorieuse, il lâcha ses deux coups de pistolet au flanc du coursier ennemi : « Toi, je t'aurai ! » De fait, homme et bête culbutèrent. Entraîné par l'élan, l'essaim d'officiers les dépassa, suivi par Mercœur et ses hommes aux bouches crispées de convoitises féroces. Ivre de

triomphe, Héricourt marcha vers le général, empêtré dans les étrivières, une jambe prise sous la masse écumeuse de sa monture. « Votre épée, Monsieur.., je suis le major de ce régiment. — Ia, ia.., Herr Major.. ma jambe casse; je vous prie.. Ich bitte, Herr Major.. » Mieux que cette parole allemande et française, le geste indiqua son désir d'être tiré de la mauvaise position, et l'aise presque souriante aussi de n'être pas tué; car le sabre de Mercœur hachait les épaules et la tête d'un officier effrangées de sang; les doigts de la main levée pour garantir sautèrent amputées, tombèrent encore gantés de blanc noirci aux phalanges supérieures. Il y eut à terre quatre petits boudins de peau sanguinolente, et en l'air une paume où jaillissait de minces gerbes rouges. La canonnade ne laissa point entendre ce que hurla cette figure furieuse.

De toutes parts, les dragons franchissaient la ligne Austro-Russe. Plusieurs cosaques mêlés à la charge, des hussards à schakos jaunes galopèrent éperduement, harcelés par Cahujac et ses Gascons, par les Alsaciens, qui entraînaient des chevaux de prise à leur troussequin. Le cimenterre bleu de Cavanon, son haut schako écarlate luisirent. Du général ennemi, qui avait défait son bicorne, et dégageait sa jambe, en rampant, Héricourt ne s'occupait guère. Il s'enthousiasmait, radieux, en admirant le vicomte, seul, et le menton haut, fêrir les épaules blanches, s'entourer sans cesse de l'éclair de son arme envolée. En allemand, Ulbach criait

aux Autrichiens de ne plus frapper qu'on les épargnerait aussitôt. Mais la colère enivrait les hommes. En vain, la voix du colonel commanda le ralliement des pelotons. La rage exaspéra le rictus des faces, la violence des bras, la crispation des jambes aux flancs éperonnés des chevaux. L'habit déchiré depuis la nuque jusque le ceinturon, Edme bondit, sur un cheval peint de sang. Le major appela et se fit reconnaître. Le jeune homme accourut, arrêta sa bête, qui tremblait : « Ah ! Bernard ! Bernard !... Sont-ils f..., hein?... J'en ai jeté deux à bas de cheval... — Tu n'es pas blessé?... Sonne au ralliement, sapristi ! Que le régiment marche à droite, et leur aile sera prise entre les deux brigades... Sonne donc ! .. » Edme emboucha le cuivre, ayant fait volte-face, et beugla de toutes ses forces. Alors, dans la cohue des centaures, les visages se retournèrent. Mille figures terreuses les regardèrent de leurs yeux vitreux ou enflammés. Bernard comprit qu'on s'étonnait admirativement de le reconnaître. Il se contempla, lui, ses loques d'uniforme, son épaulette pendante, sa culotte toute tachée de rouge, ses mains toutes poisseuses du sang des bras, lui, entre les deux masses des chevaux morts, lui, ayant à ses pieds le général autrichien qui gémissait, rampait, traînait ses croix, ses aiguillettes et ses plaques contre la terre gelée, qui se lamentait de toute sa tête grise, tandis qu'à la droite les cavaleries blanches en déroute regagnaient l'abri du ravin,

par un immense galop circulaire retentissant avec la ferraille de six mille sabres.

En effet à gauche, derrière les pelotons de sapeurs, l'escadron Pitouët trottait en ligne, pour réponse à l'appel du trompette et dessina le mouvement qui eût coupé la retraite aux cuirassiers.

Comme il avait vu les hauteurs du Pratzen descendre contre la force française, avec le trot pullulant des peuples slaves, germains, tchèques, hongrois, Bernard Héricourt vit alors se retirer sur l'horizon le plateau remportant l'incendie de ses villages et le fourmillement de ses races. Le major crut qu'il venait de vaincre la montagne, ainsi qu'il avait près d'Amstetten; vaincu la forêt tonnante.

Et ce fut un immense orgueil qui éblouit ses yeux, rafraîchit sa bouche, éteignit ses douleurs.

Pacifique le régiment s'alignait dans la plaine vides de cavaliers blancs, de cosaques chevelus et de hussards aux schakos jaunes. Par monceaux, à terre, des bêtes achevaient de mourir. Des blessés assis caressaient leur mal. Des chevaux boîtaient en hennissant.

.

Et les brigades qui n'avaient point donné dépassèrent la halte du régiment. Les officiers de ces frais escadrons examinaient à terre les victimes, leurs poings crispés, leurs yeux ternes au ciel, les habits ouverts sur les lèvres humides des plaies, les moustaches fendues avec les narines et le menton, les semelles glaiseuses des bottes aux pieds des

morts, et ceux des cadavres qui semblaient dormir simplement, dépourvus de blessures apparentes, et ceux tordus par les spasmes de l'agonie, et ceux dont les mains eussent arraché le col, si elles avaient survécu, pour aider le passage du souffle étranglé, et le dragon dont la langue veineuse pendait entraînant jusque le ventre la mâchoire inférieure tranchée depuis les oreilles.

De celà, Bernard, presque dévêtu se souciait à peine. Il tendit ses bras aux chirurgiens, qui lavèrent les entailles, les bandèrent. « Ah ! Monsieur, répétait le gros colonel, tu as tout percé. Nous suivions ton casque. Tu es un soldat. — Ami, renchérissait Cavanon, Murat n'apprendra rien que de ma bouche. Je veux qu'il le sache par moi ; ce sera ma gloire... » Il se remit en selle, disparut au galop parmi les escadrons qui envahissaient de leurs lignes métalliques et tumultueuses le quart de la plaine acquise, cependant que les bataillons de Caffarelli et de Suchet, à gauche, débordaient à leur tour, avec les tresses blanches de leurs schakos évasés, leurs plumets rouges, les rythmes de dix mille jambes en guêtres noires, les remparts mobiles de leurs poitrines aux buffleteries croisées. Contre eux quarante voix de canons russes aboyèrent aussitôt Bernard renfila les loques de son habit par-dessus les bandages des bras ; mais il ne put coiffer du casque les compresses de son front. Sur un nouveau cheval équipé vivement avec le harnais pris au corps du hongre turc, deux dragons le hissèrent,

suspendirent à l'arçon le cimier bosselé, troué, fendu, la crinière hachée de coups de sabres. Malgré le plomb brûlant de sa cervelle, les cuisantes déchirures de ses bras et toute la fêlure de ses os, le major put se tenir roide, à la tête du régiment réformé.

Penser à quelque chose, il le pouvait mal. Du cœur lui montèrent des bouffées de triomphe que l'angoisse d'un tourment physique interrompait aussitôt. La bataille bourdonnait, criait et tonnait sans rien apprendre à ses oreilles lourdes de sang. Il eût voulu répondre à Gresloup l'avertissant de la mort de Corbehem, au général autrichien enfin tiré de la masse du cheval et qu'on soulevait par les bras, à Edme éloquent, qui gesticulait, la fièvre sur les pommettes, au colonel qui étanchait du mouchoir la sueur de sa tempe, au vicomte qui salua d'une phrase laudative, en éventant sa grande figure empourprée sous le casque dont pendillait la jugulaire rompue, à Murat enfin accouru dans le désordre de ses boucles noires, et qui déplorait à haute voix la perte du cheval turc, qui modérait le sien tout mousseux d'écume. « Dragons du 23^e régiment, déclama-t-il soudain, je salue en vous les plus braves gens de la cavalerie française. J'aime à vous saluer de ce titre sous le feu de l'ennemi que vous venez d'enfoncer. Je vous embrasse en la personne du major Héricourt. Le premier, il vous donna le noble exemple. Vous l'avez imité, Dragons du 23^e, l'histoire se souviendra de vous. Vive l'empereur ! »

« Vive l'empereur » braillèrent en une longue ovation les soldats loqueteux, qui brandissaient leurs mains sanglantes et boueuses en une liesse énorme de se voir saufs et de croire finie la bataille.

Alors Murat conduisit son cheval près celui du major. D'un bras doré par vingt galons, le beau-frère de l'empereur entoura le cou de Bernard, qui trembla d'orgueil, qui sentit l'émotion brouiller ses yeux, s'essouffler dans sa poitrine, qui reçut l'accolade de joues râpeuses alternativement frottées contre ses propres joues. Murat songeait évidemment à autre chose, tandis qu'il babultiait : « L'empereur, Monsieur, vous remerciera mieux que moi... et comme il convient... D'un chatouillement de l'éperon il porta sa monture devant les lignes ; l'état-major suivit...

.

PAUL ADAM.





CHARLES LE TÊMÉRAIRE

CHEZ LOUIS ONZE

*Sautant du destrier sans quitter sa houssine,
Rapide, et deux flocons d'écume à l'éperon,
Il traverse la salle et du pied jusqu'au front
Reluit l'acier massif qu'un rayon damasquine !*

*Dans un grave salut le vieux roi glabre incline
L'amulette qui tremble à son noir chaperon.
Charles a superbe allure et son courroux est prompt !
Louis est d'âme lente et de mine mesquine.*

*Pourtant serment trahi vaut mieux que sang versé !
Mieux que pompe inutile et défi peu sensé,
Ruse et prudence auront Bourgogne morte ou vive.*

*Et le Roi vers le Duc glisse d'un pas feutré,
Tandis que, dans le coin d'un vitrail en ogive,
Une araignée enlace un gros bourdon doré.*

MAURICE DE WALEFFE.



SOUVENIR

Je ne sais si, maintenant que tu es grande dame, maintenant que Paris te compte au nombre de ses plus gracieuses maîtresses de maison et que l'escadron des reporters enregistre chaque matin les splendeurs de tes réceptions du soir, je ne sais si, dans un coin de ton cœur, a pu se réfugier mon souvenir.

Tu m'aurais oublié, je ne t'en ferais nul reproche : le siècle trouve que le sentiment est une mauvaise boussole pour diriger sa vie ; le vent ne souffle guère à l'enfantillage !

La première fleur reçue en tremblant des mains d'un amoureux qui regardait comme une hardiesse un baiser timide dérobé dans quelque coin obscur, cette fleur gardée longtemps sur la fenêtre, s'obstinant à y découvrir de nouveaux parfums, quand elle était fanée et flétrie et qui repose, à l'heure présente, entre deux feuillets de missel entr'ouvert aux moments de désespérance — enfantillage !

Le mouchoir brodé qu'il a offert à la Noël et qu'il avait acheté de ses « semaines », le mouchoir délicatement déposé dans une boîte et présenté avec

la charmante rougeur du premier aveu — enfantillage !

Le croquis ébauché d'une main maladroite où des arbres grêles hérissent des perspectives impossibles, et où *sa* main a corrigé une ligne, affermi un trait, le croquis serré dans l'album rouge, le fameux album rouge qui a passé dans tous les rêves de pensionnaire — et jauni par les années et l'humidité — enfantillage !

Une femme du monde se retourne-t-elle sur ses vétilles ?

Elle était alors confinée dans un couvent dont les portes ne s'ouvraient qu'aux vacances ou pour la promenade expédiée au galop, jupes longues et regards baissés. Elle ne connaissait que les cahiers bleus avec la raideur fluette des calligraphies routinières, les inepties de la librairie Mame, enfermées dans un cartonnage doré, apostillées par Mgr l'Archevêque de Tours et dont les gaufrures éblouissaient sa pauvre imagination de fillette chlorotique.

Dans sa prison — car pour la jeunesse il n'y a de l'interne à l'interné que la différence d'un accent — elle rencontrait éternellement les mêmes tableaux : le vaste jardin ceint d'une haute muraille, où les « moyennes » jouaient à la raquette et dansaient à la corde, pendant que les « grandes », assises sous un tilleul ou sous la tonnelle de seringat, se payaient alternativement une dînette, avec les airs importants et affairés d'une dame qui reçoit ; la classe avec la chaire altière et dominatrice

dé la sœur trônant sur son peuple de petits bancs ; le dortoir où l'enfilade des couchettes aboutissait à un christ qui étendait sur la muraille l'attitude désespérée de son corps affaissé et de ses bras raidis ; le parloir, assez spacieux pour les confidences de dix familles ; la chapelle, dont les lourds confessionnaux de chêne avaient tremblé déjà sous les genoux de tant de pénitentes prêtes à revêtir le cilice pour d'effroyables péchés mortels qui ne méritaient pas une chiquenaude.

L'abbé, un blanc-bec dont le bourgogne avait vermillonné la face, lui recommandait la paix du cloître, le calme austère de la vie religieuse, l'extase contemplative que traversent des visions radieuses et des envollements d'anges, à moins qu'une crise de fanatisme ne lui fit débiter une tirade véhémement contre l'esprit pervers du siècle et les doctrines éhontées du libéralisme.

Dans ces moments, il s'animait ; ses bras maigres se déjetaient avec une énergie que l'on était loin de lui supposer lorsqu'il était calme ; ses yeux dardaient ses fines lunettes : l'apôtre se décomposait en sectaire. Puis, s'apercevant de l'étonnement de son interlocutrice, il s'apaisait brusquement, laissait tomber sa colère et finissait par quelque avertissement paternel donné avec une carrure bonhomme, bras ballants et bouche en cœur. La recluse épouvantée des périls qu'il lui signalait se promettait de n'entrer que le plus tard possible dans ce monde où l'infailibilité de son confesseur présentait des

abîmes, et, prise d'une terreur folle devant l'inconnu béant de l'extérieur, se rejetait, effarée à l'existence assourdie du couvent, heureuse de sa robe sombre et de son rosaire, intérieurement protégée par la sévère familiarité des hautes voûtes.

*
* * *

La recluse est devenue femme ; la pensionnaire, absorbée par les fêtes et le luxe, a dit adieu à l'ascétisme, semblable à l'écuyère qui, rejetant d'un geste vainqueur la friperie dont elle est couverte, apparaît radieusement surgie d'un maillot pailleté.

Ma chère Jeanne. . Je voudrais te voir, régnant sur ton salon avec la majesté gracieuse de tes vingt ans. On te dit si belle, si attirante, si épanouie ! L'élite de Paris assiège ta demeure, et entoure ta jeunesse d'un faisceau de rayons et de clartés. Les femmes te jalourent, les hommes sont à tes pieds.. Eh bien ! si séduisante que tu sois, nul ne t'apprécie à ta valeur. Qui es-tu pour ce monde bigarré où tu rencontres tant de visages inconnus ? Une apparition, un météore dont le passage laisse un éblouissement dans la prunelle.

Ce qu'on admire en toi, ce n'est pas l'être sensitif et frêle, l'être adoré dont on recherche l'intimité avec l'ardeur de l'Arabe cherchant une source dans l'immensité sablonneuse ; ce qui les enivre, ces épicuriens intelligents et frivoles, c'est l'opulence de tes formes serties de fleurs et de bijoux, la langueur

capiteuse des parfums, le cliquetis des verres et le froufrou des robes, la douceur rythmique des valse et la mollesse des attitudes, tout ce qui nimbe la vie d'une femme de l'apothéose boulevardière. Si un coup de baguette pouvait changer la Jeanne ondulée en une naïve paysanne fagottée d'après les modes campagnardes, quelles fuites précipitées de tes courtisans, quel silence, quel esseulement !

Et cependant, tu le sais, tu me plaisais modestement vêtue, ignorante encore des coquetteries raffinées. L'expression de ton regard illuminait ta simplicité ; quand tu marchais, l'étoffe de ta robe me semblait une magnifique draperie : Je devinais l'élégance de la femme sous la rusticité du costume.

Oh ! les bonnes années passées ensemble ! Tu en étais à tes premières gamineries quand j'essayais mes premières farces ; on s'entendait pour comploter les mêmes jours d'école buissonnière.

Ecole buissonnière ! Je n'ai jamais compris que les pédants eussent ces deux mots en horreur ; pour moi, ils me rappellent ce qui réconforte et ensoleille la jeunesse, les livres cachés sous une gerbe de blé, la course essoufflée vers la haie derrière laquelle la petite amie attend, les joues rouges de plaisir et de hâte ; les gambades en pleine liberté avec les odeurs troublantes des foins et des luzernes qui montent aux narines, le vagabondage par les prairies, où les pommiers étalent la tentation de leurs fruits mafflus, la maraude fraternellement partagée, non sans arrière-terreur du garde-champêtre, et le retour

vers la maison effectué du pas ralenti d'un honnête écolier qui vient de contenir sa pétulance pendant deux heures d'horloge. L'un sans l'autre, nous nous ennuyions, sentant qu'il nous manquait quelque chose. Dès que nous étions réunis, le rire s'épandait de nos lèvres en cascades sonores ; on se taquinait, on jouait à cache-cache, on essayait ses forces et si tu savais courir aussi longtemps que moi.

Plus tard, tu fus encore « Jeanne » pour moi ; mais on fut plus réservé, on ne se voyait qu'aux vacances. Tu étais si grande, si « femme » que je craignais d'entendre la voix de ta mère me dire sévèrement : « Monsieur, Jeanne n'est plus une enfant ; appelez-la donc, « Mademoiselle ». Elle n'en fit rien, la brave mère ; elle avait trop d'esprit pour être puritaine ; j'aurais dû y réfléchir. Nous continuâmes à passer ensemble des heures délicieuses. Dans le salon, tapissé d'antiques tentures, tu brodais, tu dessinais ou tu te mettais au piano. Je réponds que tu m'as exécuté une centaine de fois *l'Invitation à la valse*. Tes doigts effleuraient le clavier, ta pensée était ailleurs, la mienne aussi.

Tandis que, la tête penchée sur l'épaule, tu t'abandonnais à la rêverie, je suivais sur un théâtre inconnu les caprices de mon imagination. Je n'avais aucune sensation distincte. Je m'apercevais tantôt couché à tes pieds sur quelque plage méridionale, tantôt assis à tes côtés, devant un feu mourant, les stores baissés, la lampe charbonneuse ; je partais pour des régions mystérieuses ; je me lançais dans

des aventures folles où ton image m'accompagnait ; et tout à coup j'étais réveillé par une note que ton inattention avait involontairement soulignée. Rappelé à la réalité, j'esquissais un compliment banal, me répétant en moi-même que j'étais fou et qu'il n'y avait là qu'une demoiselle touchant du piano et un jeune homme à qui la politesse ordonnait d'être attentif ; tu m'écoutais distraitement ; ton visage signifiait : Ne vous mettez donc pas ainsi en frais d'amabilité, j'étais à mille lieues de mon cahier de musique...

Ah ! pourquoi me suis-je tu, pourquoi ai-je résisté à cette impulsion qui m'entraînait vers toi ? Hélas ! je ne sais quelle irrésolution a scellé mes lèvres et y a retenu un aveu qui débordait de mon cœur. Un autre a été moins timide !

Sois heureuse et rends-le heureux ; mais si tu trouves un moment d'apaisement dans le fracas de vie, rappelle-toi celui que berça la chimère de ton amour, et, du haut de ta splendeur, laisse, je t'en prie, Jeanne, laisse tomber sur lui l'aumône d'une pensée attendrie, le baume d'un souvenir mélancolique...

FRANZ MAHUTTE.



LES VIEUX DES VILLAGES

*En sarreau gris, en jupon noir,
Couple rèche, le vieux, la vieille,
Les dimanches, avant le soir,
Vont voir leurs fils qui les surveillent.*

*Ils ont à deux cent cinquante ans :
Ratatinée, elle l'est toute,
Mais lui martèle encore la route
D'un pas sonnante, comme un battant.*

*Ils font leur tour de promenade,
En bons époux, en bons chrétiens ;
Leur vache et leur âne malades
Occupent seuls leur entretien.*

*Voici la ferme âpre et farouche
De leur cadet, qui vit loin d'eux ;
Le vieux pour avoir l'air moins vieux,
Se plante une fleur dans la bouche.*

*L'aîné, qui bucheronne au bois,
Du coin d'un carrefour les guette ;
Leur fille et ses enfants sournois
Les fatiguent de leurs requêtes.*

*Celui qu'ils préfèrent, le fils
Qui fut leur crainte et leur martyr,
Les insulte, s'il ne soutire
De leur visite, un clair profit.*

*Les vieux en maugréant reviennent,
Par les labours et les sentiers,
Chacun ressasse une antienne
Sur les horreurs de leur métier.*

*Machinale, la maigre vieille
Tapotte, avec un bout de jonc,
Les plis usés de son jupon,
Quant tout à coup, en eux s'éveillent.*

*Les angoisses d'avoir laissé
Sans nul gardien pendant une heure,
Les sous, pièce à pièce amassés,
Depuis trente ans, dans leur demeure.*

*Ils se hâtent, gagnent leur seuil,
Fouillent le fond de leur pailleasse,
Comptent l'avoir, à voix très basse,
Serrés de peur, tremblants d'orgueil,*

*Les doigts aigus, les mains hagardes,
Les yeux illuminés par l'or,
Et fixement, ne se regardent
Qu'après l'avoir compté encor.*

*Le temps est loin, qu'aux jours propices,
Ils s'unirent sans rien de rien ;
Mais ils ont fait de rien leur bien
Et de leur bien, leur avarice.*

*Ils ont peiné, bon an, mal an,
Tordant un gain rudimentaire
De leurs luttes, à coups d'ahan.
Avec les rages de la terre.*

*Leurs dix enfants furent leur faix ;
Il en est mort — Dieu les accueille ! —
Quand la forêt perd de ses feuilles
Le sol s'engraisse, et c'est bien fait.*

*Jadis, leur hutte en bois de hêtre
Était grande comme la main ;
Mais aujourd'hui, c'est trois fenêtres
Qu'ils allignent sur le chemin.*

*Et les voici, usés et blêmes,
Au bout des ans, au bout du sort,
Peureux des gens, peureux d'eux mêmes
Et supputant entre eux leur mort.*

*Chacun vivant de sa panique,
Chacun voulant pour soi tout seul
— Fut-ce un jour — la somme unique
Qu'il roulerait dans son linceul.*

*Mais leurs enfants sont là, qui veillent,
Les yeux aigus, à l'horizon,
Et quand parfois dans la maison,
Un feu de chandelle s'éveille,*

*Ils arrivent, prestes, pour voir
S'il ne faut point chercher le prêtre
Et brusquement, avant le soir,
Cloue les yeux des trois fenêtres.*

EMILE VERHAEREN.





Un Dimanche...

(FRAGMENT)

à Edmond CLEVENER.

C'est un matin de mai sur la grande ville.

Le soleil montant poudroie parmi des bleuités vaporeuses. La jeune verdure sourit aux côteaux faubouriens ; sinuant à travers la vallée urbaine, le fleuve scintille mollement ; des îles vertes et douces, tâchées de corneilles, s'éveillent au loin, dans l'argent des longues eaux.

C'est dimanche. Il est six heures : la chanson de l'angelus frissonne et s'effeuille sur les toits des quartiers excentriques. De minces fumées s'évadent dans l'atmosphère dorée. Des lueurs d'incendie s'allument aux vitres des hautes maisons. Des portes claquent ; des femmes en jupon court s'activent dans une hâte ménagère. Aux jardinets symétriques des cités ouvrières, les tâcherons, en manches de chemise et la pipe lentement allumée à la bouche, promènent une oisiveté bienheureuse. Le

populaire se lève tôt en ces jours de répit pour flâner plus longtemps, pour savourer plus longuement la trêve accordée aux dures besognes.

Par les rues mercantiles, les servantes descendent les volets ou lavent le pas des portes, les galoperies sabotent sur le pavé sonore, les dévotes, de noir vêtues, se hâtent d'un pas feutré vers les chapelles voisines.

Fièvre des uns, torpeur des autres, aspect plus riant des demeures et des visages, apprêts, coquetterie même des plus humbles, tout indique la journée dominicale. Quelque chose de fugace et de réjoui plane dans l'air limpide qui va tantôt s'embraser.

C'est dimanche et le matin rayonne.

La vie citadine va s'épandre hors des murailles. Un peuple insolite envahira tantôt les routes blanches, les rives caillouteuses du fleuve. Aux bois voisins, des déjeuners bourgeois souilleront le tendre gazon des clairières, et l'on verra des ombres enlacées passer entre les branches.

C'est le jour des foules, des drapeaux, des musiques. Dans tel quartier vétuste et désert, où va défiler, dans sa pompe paroissiale, le cortège du dieu des bonnes femmes, la brise, charriant l'odeur des fleurs écrasées, lutine les banderoles dont on garnit hâtivement les reposoirs. Des marmots qui figureront les scènes véridiques de la Passion, songent avec ivresse, tandis qu'on les débarbouille au fond des chambres affairées, aux véhémentes gambades où se

libérera leur ferveur ankylosée. Mais le service de la foi ne va pas sans mortification. Les tartes vermeilles que parachèvent d'anxieux boulangers, les vins et tant de mets solennellement tentateurs, récompenseront tantôt, dans la détente des ripailles traditionnelles, les ouailles fières d'avoir ostensiblement honoré le Seigneur.

Ces rues délaissées auront ce soir leur aubaine annuelle. Chaque famille promenant ses convives, il y aura sur la place garnie d'échoppes et de carrousels, dans le tapage et les lumières, une cohue joyeuse, des groupes abondants en propos aimables et bruyants. Les ivrognes, à la porte des débits d'alcool, émettront, avec de grands gestes, des opinions paradoxales, confusément teintées d'altruisme et d'anarchie. Dans la nuit propice, autour des locaux où l'on danse et d'où s'échappent d>alertes musiques, on verra, garçons aux yeux troubles, fillettes aux joues ardentes, fluctuer le peuple amoureux des enfants de vingt ans.

Après tant de lazzi, de baisers surpris, de rubans envolés, assisterons-nous à quelque drame où surgira la Mort soudaine? Il y aura de la jeunesse dépensée, des rires de traîtrise, des hoquets, des disputes, des regards ivres, des poitrines battantes, des chevelures dénouées, des cris, des airs vainqueurs, des mines jalouses ; il y aura des plaintes dans l'ombre, des soupirs à l'écart et sans doute, au milieu des inconsciences et des frivolités, quelques pures larmes de cœurs saignants. Puis, sans qu'on sache la bouche

d'où elle s'envole, une chanson frileuse dans l'aube pâle, sur un air cassé d'harmonica. Telle sera la journée dans ce quartier en fête, dans ce quartier vétuste et désert, où des drapeaux déjà flottent par dessus les toits d'ardoise.

Le soleil darde. Tantôt — après tous les préparatifs, les toilettes, les musardises, les dévotions et les parades — sur le midi, la ville se videra peu à peu. Les vitrines seront closes, les tavernes silencieuses et vides, les places publiques, sauf aux ombrages boulevardiers où flânera le désœuvrement des sédentaires, il ne restera guère, dans la cité en deuil du travail quotidien, que les pauvres, les malades et les prisonniers, quelque penseur peut-être aussi, à qui la solitude et la paix seront douces.

Mais, au soir, dès l'heure où commence la fièvre des lumières, tout va s'allumer. Les avenues s'encombreront du tumulte d'un retour de courses ; la vie élégante mettra dans les artères centrales son bruissement d'éphémère. Cependant la campagne déversera sur la chaussée des banlieues le flot des promeneurs fatigués, familles en désarroi, amoureux boudeurs, poivrots retardataires, remorquant des gosses angoissés.

Les globes électriques verseront aux carrefours pleins de bruit leur clarté de songe, les dames de plaisir illustreront les salles resplendissantes des restaurants de leur présence minaudière et fleurie. Au promenoir des cirques et des cafés-concerts se concluront les transactions du négoce passionnel.

Et bientôt, dans les hautes maisons mornes, les sommeils conjugaux rythmeront leurs souffles positifs ; aux étages près des combles, des couples juvéniles s'aimeront avec délire, des vaincus râleront sous une caresse de la lune impassible, dans la moiteur de leur lit d'hôpital, et des pauvrettes geignantes, au fond des greniers des banlieues, mettront au monde entre l'époux débile et les rejetons affamés, de nouveaux êtres riches de douleurs futures.

Dans son boudoir bien clos, telle mondaine exquise tordra ses bras divins, à l'idée d'être trahie par son amant. Tel banquier chauve au col gonflé d'apoplexie, chiffrera sous sa lampe les chances du coup de bourse qui va ruiner cinq cents familles. Dans les bars exigus où trônent des filles énigmatiques, s'éternisera l'ivresse millionnaire des barbons et des impubères.

Mais la nuit coulera sans hâte, sur la ville, le fleuve et les collines...

En attendant, c'est le matin salubre qui rayonne. Une odeur fraîche passe dans le vent un peu rude. La houle illimitée des toits, les clochers et les dômes pétillent sous le ruissellement de la lumière. Et, d'entre ses fleurs roturières, à sa croisée soudain grande ouverte au dernier étage d'une maison isolée à mi-côte, voici surgir le riant visage d'une enfant faubourienne.

CHARLES DELCHEVALERIE.



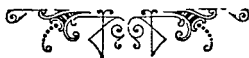
CRÉPUSCULE

*Voici la grande paix du soir et le silence.
Les anges, dont on sent l'invisible présence
Dans l'espace étoilé, calme et religieux,
Écoutent, comme un chant, s'élever vers les cieux
La respiration tranquille de la terre.
Quel Dieu va naître ? Quel ineffable mystère,
S'accomplit dans la nuit sur le monde étonné ?
Tout rayonne ; le mal de vivre est pardonné.
On dirait à présent l'innocence première :
Chaque colline est un autel, chaque chaumière
Est un berceau d'amour candide et fraternel.
L'ombre est sacrée, et tout repose en l'Éternel.*

*Anges, ô vous, gardiens de ce vaste silence,
Vous, qu'une brise lente et mystique balance
Comme des palmes dans l'azur diamanté,
Reployez doucement vos ailes de clarté ;*

*Rassemblez vos essaims, et vers celle que j'aime,
Portant au front les astres d'or en diadème,
Descendez, descendez en neigeux tourbillons.
L'âme de parfums pleine et pleine de rayons,
Par vos célestes chants à la terre ravie,
Elle n'entendra plus l'orage de la vie.
Voyez ! paisible, et sous la garde de vos yeux
Elle a senti son cœur se fondre dans les cieux ;
Comme un lys elle s'est assoupie en son rêve :
Sa poitrine enfantine à peine se soulève,
Et son visage clair dans cette nuit qui dort
A la sérénité sublime de la mort.*

VALÈRE GILLE.





SONNETS

I

à Albert MOCKEL.

*Emoi qui s'indécise en parfum, ton baiser
Tremble comme un oiseau sur les branches fleuries
Du rosier qu'en mon cœur l'amour vient arroser
De songes purs et de chères cajoleries.*

*Que tu rêves, Princesse, ou bien que tu souris,
Ma bouche se souvient du baiser framboisé
Qu'elle cueillit ce soir de printemps, sans oser
Pourtant te dorloter des mille afféteries*

*Dont tu raffoles, Dame adorable, qui sais
Deviner sous les mots hésitants d'un placet
Plus qu'un désir et plus aussi qu'un amour vague...*

*Mais mon rêve poursuit mystérieusement
Un rayon se mêlant aux feux du diamant
Qui frissonne, comme une larme, sur ta bague.*

II

à Valère GILLE.

*Exquisement, son âme épanche
Dans l'urne entr'ouverte d'un lys
Les deux rêves ensevelis
Au fond de sa jeunesse blanche.*

*Et rougissante, elle se penche
Vers l'eau qui s'ondule de plis
Au souvenir de tels conflits
D'un cygne et d'un reflet de branche.*

*Un peu d'amour s'est éveillé
Dans son sourire émerveillé
En voyant ta fleur mal fermée*

*Ouvrir son calice arrosé
D'aube et répondre à son baiser
Par une caresse embaumée.*

GEORGES MARLOW.



Vers des Lueurs

Lorsque Marcel se leva, ce dimanche matin, par l'entrebaillement de la grande fenêtre aux petits carreaux verdâtres croisillonnée comme un vitrail d'église, il chercha à respirer un peu d'air frais.

Depuis quinze jours que d'un immuable ciel blanc la lourde chaleur de juillet pleuvait, les nerfs déjà malades du jeune homme s'exaspéraient de faiblesse et l'abattement le gagnait de plus en plus

Il s'assit très pâle, les mains encore agitées de l'anxiété d'un sommeil lourd sans repos complet.

Et il songea, comme toujours il songeait depuis plus de trois ans.

L'atmosphère des vieilles villes dont se prolonge l'agonie depuis des siècles, tisse autour des âmes prisonnières qui s'y consomment, comme un voile de spiritualité dans lequel davantage elles s'enclorent pour mieux s'apercevoir elles-mêmes. On peut s'isoler partout, jusqu'au sein des capitales ;

mais la solitude des cités mortes ourdit des trames plus serrées et plus durables pour garder notre vie intérieure.

Au cours du temps déjà passé parmi la tristesse et les mornes silences en lesquels son destin le faisait vivre, Marcel avait subi dans sa totalité la possible dépression des choses que n'éclaire plus nul espoir. Et tandis que c'était accrue sa faculté de repliement sur soi, propice aux pensées profondes et à l'illumination de l'intelligence, en lui aussi les énergies créatrices d'action extérieure et de réalisations utiles s'étaient comme assoupies.

Dès son adolescence pourtant il avait cru percevoir le sens de la vie, ayant grandi dans l'effort. Il s'était vite libéré d'une certaine propension au pessimisme, qu'avaient exalté ses aînés ; il avait eu tôt conscience que toute l'éthique se ramène à la loi de l'Amour et du Devoir.

Pensant que l'existence a son prix et sa noblesse, il avait tâché de s'organiser pour la passer non seulement avec dignité, mais encore avec beauté.

Puis était venue la crise de l'amour, de l'amour des femmes, dont il avait cruellement souffert pour avoir cherché un cerveau et une logique là où il ne faut désirer qu'un cœur et une tendresse.

Oui, il avait beaucoup pâti ; quelques certitudes aussi s'étaient déjà faites en son esprit, et la vie...

Mais la légère songerie s'évanouit...

Marcel hâtivement acheva de s'habiller. Huit heures allaient tantôt sonner du haut du beffroi,

dont le soleil joillait les pierres à la superbe patine et où déjà les clochettes folles égrainaient ironiquement un air vieillot de menuet.

Huit heures ! pensa-t-il. Je ne suis pas prêt ; et Hugues à l'instant viendra me prendre.

Ils avaient, la veille, projeté de s'en aller pédestrement bien loin de l'étuve malsaine qu'était devenue la petite ville, de s'en aller à travers champs, le long des canaux qui flânent par la plaine, d'aller longtemps, délicieusement, s'arrêtant de ci de là, parmi les bouquets de grands arbres ombreux ou sous d'hospitalières tonnelles.

Le jeune homme, tout en aimant la solitude pour les joies qu'elle procurait à son esprit, la redoutait pourtant à certains moments pour le joug d'angoisse qu'elle faisait peser sur lui : telle une maîtresse experte et exquisement perverse, mais sans cœur et cruelle, que l'on adore et que l'on hait tout à la fois.

Bientôt après s'être annoncé par un léger coup à la porte, Hugues faisait irruption auprès de son ami. C'était un vigoureux garçon de taille moyenne, au visage osseux, au regard brun très droit, au masque énergique.

— Allons, bon ! Monsieur a fait la grasse matinée ! clama-t-il en voyant Marcel un peu rougissant qui, dans sa précipitation, torturait son faux-col.

Marcel était tout différent de Hugues : plutôt de haute taille, mais frêle, avec une fine tête étroite,

de grands yeux bleus très mobiles, un peu indécis, et un pli amer aux lèvres.

Ils s'étaient unis de bonne amitié ayant eu surtout, pour les associer, leurs deux intellectuelles plus raffinées qui s'étaient attirées réciproquement par dessus leur entourage plutôt mesquin.

Mais leurs âmes étaient infiniment distantes l'une de l'autre...

Celle de Hugues, au lieu que l'eussent épuisée le doute et les veines analyses, était pleine d'ardeur et s'essorait vers l'action.

Mais ayant voulu conformer son action à sa pensée il s'était heurté à de cruelles difficultés. Il avait espéré surprendre le secret de la vie dans les livres des philosophes ; ils ne lui avaient livré que des mots, puis encore des mots. Cependant la fortune lui avait été souriante et sa confiance dans lui-même avait banni loin de son front les tristesses vagues. Il n'en restait pas moins inassouvi, incertain de l'œuvre à accomplir...

Ils allèrent donc, sortirent par une rue tortueuse et malodorante, longèrent quelque temps une eau basse et boueuse et s'échappèrent vers la plaine.

Ils cheminèrent, pour commencer, sur les accotements sablonneux d'une longue chaussée, dont les rangées parallèles d'arbres se prolongeant à perte de vue donnent l'hallucination de l'infini.

A droite et à gauche, de distance en distance, dans des massifs au feuillage harmonieusement nuancé, s'encadrent les grilles dorées derrière

lesquelles des châteaux, demeures estivales des gens de lignage, se profilent par delà le lointain des pelouses. Puis après chacune de ces retraites nobiliaires s'érigeant dans le site, inélégantes dans la platitude de leur crépi blanc comme des métairies, la plaine réapparaît dans son immensité, dans sa monotonie, se déroulant en perspective d'illimité jusqu'à l'illusoire confusion tout là-bas du ciel et de l'horizon.

Partout des moissons se doraient, ou, déjà tombées, les gerbes mises en dizeaux s'alignaient en blondes éminences sur le fond pelé des éteules. Dans le calme du dimanche que l'on chôrait, la campagne était pourtant pleine de vie.

Un temps ils goûtèrent le charme de marcher. Rien n'active plus heureusement le travail de la pensée. Marcel et Hugues en aspirant l'air délicieux et pur comme l'eau des sources, songeaient à la lourde atmosphère des villes où s'étiolent les corps tandis que les cerveaux se consomment d'hyperesthésie. Ils rêvèrent d'être nés dans quelque riant village, où, près de leurs parents agriculteurs, ils eussent continué le séculaire labeur de la tribu agreste. Ils guideraient la charrue au creux du sillon, ou pousseraient la houe, ou, d'un bras infatigable, feraient courir la faux dans les épis d'or et dresseraient de grandes moies au milieu de leurs champs. Et leur sang riche et pur, au contact de l'oxygène-toujours renouvelé de l'air, rosirait un peu leur peau hâlée. Ils seraient ceux qui

recréent perpétuellement le pain, le pain doux-levé et fleurant bon, le pain qui donne force et beauté à la race.

Hugues surtout s'exhaltait à cette hypothèse. Il en voulait à la Ville qui laissait inemployée sa vigueur naturelle et l'émasculait en quelque sorte. Les circonstances l'avaient même tenu à l'écart des habituels sports auxquels s'adonnent les jeunes hommes, et il n'était entraîné à aucun effort physique.

— Je sens se réveiller en moi, disait-il, l'amour atavique des rustiques travaux. L'action, l'impossible action, la voilà qui s'offre à moi, simple et noble. Pourquoi quelqu'un de mes ancêtres s'en alla-t-il jadis loin du champ au bord duquel son père l'avait regardé grandir ?...

Marcel percevait davantage la séduction rare de la plaine infinie et silencieuse, exhalant dans l'air un peu s'alourdissant le bon parfum de la terre et des moissons. Il évoquait des groupes pittoresques de laboureurs aux évolutions et aux gestes eurhythmiques, et pour son imagination des chants y montaient de la bouche des êtres et du sein des choses mêmes qui le berçaient doucement. Mais point encore en ses membres plus frêles, plus délicats, ne s'était glissé l'impatient désir de s'essayer à de salutaires fatigues.

Déjà midi dardait ses flèches...

Ils s'en furent sous la nuit verte d'un bois. Ils s'assirent entre de grosses racines de chêne

saillant du sol, toutes feutrées de mousse, et sur ce moëlleux tapis dévorèrent à belles dents un déjeuner froid qu'ils avaient emporté.

Ils devisaient de leur incessante préoccupation de vivre plus logiquement et plus librement, plus noblement aussi. Et voilà que bientôt il plut sur eux du silence avec de petites feuilles ou de légères brindilles qui descendaient des hauts arbres tandis que l'herbe rafraichissait leurs pieds moites encore de la marche.

Comme la campagne, la forêt leur parla. Les hêtres et les frênes leur apparurent ainsi que de bons géants qui jadis avaient protégé leurs pères. Ils repeuplaient l'épais dédale vert d'une humanité palpitante ; des tribus s'y agitaient lançant des flèches et abattant à coups de hache les grands troncs ; des feux de bûches et de branches sèches s'allumaient pour le repas familial.

Ils souffrirent un peu de n'être pas comme ces primitifs, à la tombée du soir se reposant après de rudes et saines besognes, tout auréolés de la fumée bleue des brasiers. N'étaient-ils pas, ceux-là, plus près de la nature, plus près de la Vie ?...

Ils repartirent à travers la clairière ou le taillis, glissant parfois sur l'humus moussu ou dans le thym humide, d'abord un peu transis par leur station trop longue. Un temps encore, ils allèrent sous le tressaillement doux des branches et parmi les bonnes senteurs ; puis au dessus de leur tête le soleil reparut.

Au village, où ils parvinrent bientôt après, tous ceux qui pendant la semaine avaient peiné dur, fauchant et liant ou occupés aux métiers auxiliaires du labour, associés de misère et de courage, se retrouvaient à présent dans une communion de repos et de plaisirs naïfs.

La lumière déjà descendante faisait crier sous le ciel bleu les rutilances des toits rouges et incendiaient les vitres, derrière lesquelles des vieilles et des vieux aux reins courbés somnolaient. Ceux-là seuls gardaient les maisons écoutant mélancoliques la clameur de gaîté qui montait de tout le hameau.

Devant les portes, du côté de l'ombre, et sous les tonnelles des auberges, hommes et femmes, filles et garçons buvaient et aimaient, tandis que la marmaille piétinait accrochée aux jupes maternelles ou s'ébattait dans la poussière des accotements. Ceux des pacants qui était déjà rassis, en manches de chemise à cause de la chaleur, fumaient leurs pipes courtes. Leurs femmes, des brunes aux figures turgescents ou des blondes dont la peau jaune se ride, béatement riaient, leurs dents rares découvertes et toutes secouées en leurs corps avachis. Du côté de la jeunesse on se lutinait volontiers avec des œillades, de petits cris, des propos point toujours exempts de quelque salacité. Et le bourdonnement montait des conversations trouées de coups d'hilarité fusant, sifflant ou éclatant.

Il y en avait aussi qui emplissaient de leur brouhaha les débits de boissons et les pistes où ils jouaient avec de folles exclamations aiguës ou rauques que soulignaient de tonitruants jurons.

Marcel et Hugues s'arrêtèrent à un estaminet : « Au grand Tilleul ». Des ruraux étaient là sous le gros arbre en dessous duquel se blottissait la blanche auberge. Ils mangeaient, très pris par une mastication lente, de gros chanteaux sur lesquels on avait appliqué une forte tranche de fromage, qu'ils maintenaient de leur large pouce inébranlable. Une hébé villageoise aux grands yeux inombrés d'épais sourcils, circulait portant de grands plateaux chargés de verres, évitant par de brusques reculs leurs mains frôleuses. Elle allait, fraîche, les joues très roses creusées de fossettes provocantes, donnant à leurs regards gourmands à tous le régal un peu sensuel de son ample sourire.

Les deux amis se sentaient comme chatouillés par toute cette joie un peu bestiale, mais si pleine, si bonne, qui rayonnait de tous ces groupes d'hommes hâlés aux paumes calleuses fêtant le dimanche fraternellement en des loisirs doux et des rires réconfortants.

Lorsqu'ils se mirent à retourner vers la ville, prenant des sentes gazonnées et d'obliques allées par où ils regagneraient la chaussée, voilà qu'ils croisaient des couples et des couples : fiancés idylliques trôlant tout au long d'un après-midi par la campagne ou à l'ombre des charmilles, heureux

de s'en aller la main dans la main, satisfaits de l'avoisinance de leur mutuel désir qui brille dans la ferveur de leurs yeux. Des saisons et des saisons, ils s'attendent ainsi, fidèles. Puis, un jour, dans la pleine fleur de leur jeunesse ils uniront leurs destinées déjà si peu distantes l'une de l'autre, et, très simplement suivant l'instinctive loi de la Nature et sans soupçonner les voluptés raffinées, ni la luxure qui dessèche les moëllles, leur amour leur donnera des gages d'immortalité ; ils recréeront leur race...

Marcel pense à certaine femme que jadis il n'a pas su bien aimer, et dont la jeunesse un peu folle et l'aimable idéal sans prétentions offensaient son âme compliquée et triste.

Hugues un peu s'enamourait devant des yeux rencontrés, des lèvres entrevues entre lesquelles brillaient de si blanches dents ; et il se jura, un instant en cette vesprée, qu'il n'épouserait jamais qu'une forte villageoise dont la saine robustesse s'harmoniserait à merveille avec la sienne.

Ils durent presser le pas. Le soir tombait, épandant toujours plus de silence et de solitude autour d'eux. Des frémissements couraient dans les feuillages, des insectes les frôlaient de leurs ailes, une odeur amère de sève leur montait aux narines. Sans plus la voir, ils sentaient sourdre et bruire la vie à l'entour de leurs pas...

Fatigués, ils arrivèrent aux portes de la ville et ils s'assirent ; leurs pieds étaient poudreux et

lourds. En songeant à cette journée qu'ils venaient ensemble de passer parmi des émotions multiples, ils échangèrent leurs pensées un peu mélancoliques.

Hugues parlait avec sa coutumière exubérance de se retirer aux champs et d'y mener la rude existence de ceux qui labourent la terre. Avec son esprit romanesque il rêvait d'être un Robinson rustique, dans quelque coin perdu de la nature, où lui, le Père, avec la compagne qu'il se choisirait il créerait une tribu nouvelle d'hommes forts.

— Ami, ton rêve est fol, disait Marcel, de vouloir « recommencer toute la vie avant toi et mettre ton pied là où le premier ancêtre a mis le sien ». L'institution sociale s'élève lentement, et chacun doit apporter sa pierre à l'édifice sans qu'il soit permis de se soustraire à cette obligation. Les uns sont restés en bas, manœuvres brouettant du sable et roulant des blocs de granit ou encore équarissant des arbres et cuisant des briques pétries dans la glaise gluante ; les autres sont à mi-hauteur du bâtiment hourdant des moëllons et scellant de solides agraffes dans les murs ; d'autres encore ont atteint le faite ou s'attardent à tailler des pierres, à orner les dehors ou à décorer l'intérieur. Toi, artisan déjà habile fait pour les besognes d'embellissement, voudrais-tu de tes mains blanches et délicates traîner les lourdes charges ou gâcher la blonde argile.

— Je ne puis me résigner à la pensée qu'au bout de ma vie, j'aurai à peine sculpté une seule fleur

sur la façade de ton monument ! se récriait l'ardent Hugues. J'envie le sort des humbles qui arrachent au sol ses richesses, les indispensables matériaux des bâtisses collectives. Je voudrais être de ceux qui, tout en bas, font pousser le blé, qui, sans désir ni regret, fournissent leur quotidien labeur, ou vivent à leur métier toutes leurs heures sans plainte ni révolte. N'ai-je pas le droit de choisir ma tâche ? Or, nulle ne m'attire comme celle de ces bons terriens dont nous avons senti tantôt battre la vie simple et naïve...

— Ne t'abuse pas sur tes droits, sentencia Marcel. La tâche de chacun ici-bas, par un bienfait de la solidarité des hommes, s'ajoute à la tâche de ceux qui vinrent avant lui, et nul ne peut mesurer l'étendue de la sienne. Je doute fort qu'il nous soit possible à nous dont la pensée s'est aiguisée aux recherches abstraites, de trouver le bonheur où tu sembles vouloir le découvrir, en dépit de l'émotion douce que le spectacle de ce jour m'a procurée à moi aussi. Mais de nous être plongés dans le sein de la nature, d'avoir communiqué avec l'âme de la campagne, avec la simplicité des mœurs champêtres, n'avons-nous pas perçu quelques précieuses lueurs sur nous-même ? Comme le fouilleur de la glèbe content de son lot, me voici, moi, tout résigné et souriant à ma destinée propre, tout prêt à saluer la joie qui passera ; et il me semble qu'ayant abdiqué tout mon froid dilettantisme et toutes mes folles défiances, quand quelque jeune fille voudra bien me

tenir en sensible faveur et mettra sa petite main loyalement dans la mienne, mon cœur, tandis que je la prendrai pour ma femme, ne redoutera plus rien. Et voilà que nous demanderons à la vie notre part d'amour. Ce qu'ils nous ont enseigné ces hommes encore primitifs, c'est l'honnête ingénuité des sentiments que n'exacerbe pas la manie douloureuse de l'analyse, et c'est la foi en soi-même qui crée les triomphantes énergies et engendre la paix du cœur...

Ils se turent... Une immense paix enveloppait les êtres et les choses, tandis qu'un peu de fraîcheur montait maintenant dans la nuit calme et suave et coulait sur leur front, douce infiniment... Tous deux ils pensaient, et ils percevaient, en effet, quelques lueurs nouvelles pour eux sur le secret du bonheur dans la vie...

ARTHUR DAXHELET.





PATERNITÉ

*Lorsque Pygmalion déposa le ciseau,
Croisant les bras devant l'impassible Statue,
Il comprit qu'à jamais elle se serait tue,
Et qu'il ne savait pas lui sculpter un cerveau.*

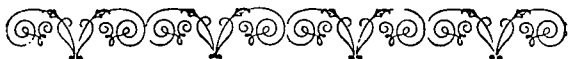
*Chassant son Rêve, mort aux yeux de Galathée,
Il alla contempler, comme le soir tombait,
Sous les lauriers en fleurs son Enfant qui jouait,
Dans le sable jonché de conques argentées...*

*— Pourquoi dans notre Songe, artistes orgueilleux,
Voulons-nous subjuguier l'Idéal, et les Dieux
Dont la sérénité sourit à cette envie ?...*

*Les chefs d'œuvre sont vains ! Admirons nos enfants,
Car nous pouvons, ceux-là, — créateurs triomphants !..
Les voir vivre d'un peu de notre propre vie.*

Janvier 96

ROD. SÉRASQUIER.



CHRYSANTHÈMES

—

*Parfums de femmes, en sillages, dans les brumes,
Et petits pas nerveux sur les pavés mouillés ;
Profils noyés dans les fourrures, dans les plumes,
Longeant les boulevards aux arbres effeuillés...*

*J'aime errer par ces soirs d'Automne nostalgiques
Où vous venez, fleurs d'or, mettre un peu de soleil,
Et nous faire oublier par vos couleurs magiques
La mort du clair printemps, et de l'été vermeil ;*

*Chrysanthèmes frileux qui pendez en brassées
Contre un manteau bien chaud, — blancs cadavres
[ballants, —
Par les gels, comme des phthisiques angoissées,
Vous semblez exhaler vos âmes d'Orient !...*

*— Mais parmi les brocards où se cabrent des guivres
Vous êtes les soleils intimes des boudoirs ;
Vous égayez l'orgueil des vases de vieux cuivre
Et vos frissons joyeux animent les miroirs.*

*Vous dites le retour des calmes soirs aux lampes
Enveloppant les fronts penchés d'un halo d'or,
Où, quand les doigts distraits feuilletent des estampes,
Le Souvenir en nous s'éploie comme un cor !...*

— *Êtes-vous les cheveux clairs d'invisibles fées,
Ou les huppés des coqs d'un pays fabuleux ?
Toisons de quels agneaux aux rosiers agriffés ?
Ou neige de quel ciel, aux flocons merveilleux ?*

— *Chrysanthème topaze et chrysanthème d'ambre,
Astres pâles, perçant les brouillards de Novembre ;
Chrysanthème améthyste et chrysanthème blanc
Qui portez le deuil clair des matins éclatants ;*

*Chrysanthèmes rubis, aux corolles rebelles,
Qui vous échevelez comme des fleurs de feu
Vers la vitre où le givre ajoure ses dentelles
Qu'un rare ciel d'azur parfois teinte de bleu ;*

*Chrysanthèmes brunis, ainsi que la couronne
Des arbres effeuillés par la brise d'automne ;
Chrysanthèmes incarnadins, comme la chair
Des sirènes jouant à l'aube dans la mer ;*

*Chrysanthèmes de jade et de claire émeraude,
Du printemps qui viendra dans vos cœurs l'âme røde ;
D'un chlorotique avril vous fleurissez, l'hiver,
Les salons exigus meublés de laqué vert ;*

*Chrysanthèmes épars sur les lits d'agonie
Quand la neige engourdit les rosiers au linceul,
Avec les mimosas aux étoiles fleuries
Vous semez de la joie en fleur sur les cercueils ;*

*Et vous qui, balançant vos pesantes corolles,
Quand le vent dans les ifs gémit en longs accords,
Cognez vos fronts jaseurs autour de nos chers morts
Comme des farfalets dansant des rondes folles ;*

*— Je vous aime, fleurs d'or, fleurs aux pétales clairs
Sombres ou chatoyants, changeants comme la soie ;
Vous êtes les cheveux et vous êtes la chair,
Vous êtes le soleil, le printemps et la joie ;*

*Vous êtes le péché, futile et sans remords,
L'angoisse, la folie, et l'orgueil, et la gloire,
O fleur un peu perverse, au symbole illusoire,
Ensoleillant l'automne, et riant à la Mort !*

Nov. 97.

ROD. SÉRASQUIER.



PRÉLUDE A DES SOIRS ANTIQUES

*Tu sauras l'émoi des Avrils
Et des couchants d'Eté la gloire ;
Sur la double flûte d'ivoire
Je te jouerai des chants subtils.*

— *Viens t'accouder à la terrasse
Où s'ébattent mes blancs ramiers ;
Ils obéiront, familiers,
Au geste seul de ta main lasse.*

*De beaux enfants, sur les toisons
Où gît ma cithare d'écaille,
Y troublent le soir qui défaille
Du son clair de leurs tympanons ;*

*Les flocons embaumés des arbres
Fleurissant ce site enchanté
Font neiger leur fragilité
Sur l'austère blancheur des marbres ;*

*Brûlant en des trépieds d'airain
Les parfums ambrés d'Arabie
Exhalent leur âme bleuie
Qu'échevèle le vent marin ..*

*— Une tartane aux fines voiles,
Pendant son vol à l'horizon,
Peut m'emmener, nouveau Jason,
A la conquête des Etoiles !..*

*Mais la Sagesse est de chanter
Et d'aimer ! — Voici l'heure brève :
Je veux redire aux soirs mon Rêve
Que le vent tiède ira porter*

*Vers l'or de ta grève bénie,
Grèce, terre de la Beauté,
De l'Azur, de la Pureté,
Et de l'Eternelle Harmonie !*

(1897)

R. SÉRASQUIER.



DÉTERMINISME

Par une chaude après-midi d'été, André Leglaive et son ami Manoël Funchal, un peu las de s'être promenés dans les allées ombreuses du bois de la Cambre, furent s'asseoir à la terrasse du café à la mode. Sur la table de marbre, fraîche et blanche, brillèrent bientôt les verres pleins d'un muscatel couleur de topaze. Les deux amis allumèrent des cigarettes d'Orient et aspirèrent en silence avec un demi-sourire de satisfaction la fumée odorante, qu'ils soufflèrent doucement, en bouffées laiteuses, vers la rampe fleurie de larges liserons bleus et de pois de senteur, où nonchalamment ils s'accoudaient.

Ils avaient l'un et l'autre vingt ans. Bien qu'ils ne fussent pas très intimes, ils abandonnaient parfois les amis qu'ils entretenaient habituellement de leurs passionnettes et de leur chance au jeu, pour, en tête à tête, parler des livres qu'ils avaient lus et des convictions qu'ils sentaient naître dans leur esprit.

Ce jour-là, en dépit de la chaleur qui rosissait leur visage et des parfums végétaux qui florissaient dans

l'atmosphère chargée de nonchaloir, ils devisaient gravement de philosophie.

— Vois-tu, disait Manoël Funchal en secouant la cendre de sa cigarette, on a beau critiquer les idées positivistes, elles s'insinuent tous les jours davantage dans l'opinion des hommes et elles modifient peu à peu la notion de la responsabilité. Je sais que les doctrines de Lombroso ont subi de nombreux échecs et qu'elles rencontrent plutôt la défaveur. Mais ce que Lombroso a mal formulé, un autre le redira avec plus d'exactitude. Ne hoche pas la tête ! Tu n'accorderas toi-même que le déterminisme scientifique fait des progrès continus et que chaque jour voit s'affaiblir la doctrine du libre arbitre. Y crois-tu encore au libre arbitre ? Tu souris. Tu ne veux pas avouer ton sentiment. Moi depuis longtemps je n'y crois plus, je ne peux plus y croire. Je sais que c'est très mal au point de vue de la société, car celle-ci est basée toute entière sur... cette fiction. Mais qu'y faire ? Je me suis raisonné sur toutes les coutures, je me suis sermonné au nom de la morale, j'ai lu des philosophes idéalistes... Ils sont jolis les philosophes idéalistes !

L'un des hommes qui ont le plus malmené le libre arbitre, c'est cet idéaliste forcené qui a nom Arthur Schopenhauer. Tu l'as lu ? Vraiment ? Et tu n'es pas converti ? Sa logique est rude pourtant, et elle laisse peu de chance à la réplique. Te rappelles-tu avec quelle habileté, au commencement de son fameux mémoire, il a déblayé le terrain de la controverse ?

Il reconnaît que tout homme croit être libre dans sa volonté ; mais qu'est-ce que cela veut dire ? Tout simplement, que nous avons conscience de pouvoir exécuter par les organes de notre corps ce que notre volonté veut, pourvu qu'aucune cause extérieure n'y vienne mettre obstacle.

Je sais que si je veux marcher, je marcherai ; que si je veux m'asseoir, je m'assoirai ; je sais surtout que ma volonté ne peut-être, en elle-même, contrainte par aucune force ; que s'il me plaît de désirer la lune, je la puis désirer tout à mon aise et qu'il n'est au pouvoir de personne de m'en empêcher. Ainsi je suis parfaitement libre de vouloir ce que je veux. Mais tu sais bien que la question n'est pas là. Il s'agit de savoir si la formation, dans mon esprit, de tel ou tel vouloir déterminé est l'inéluctable résultat d'une cause, si c'est un phénomène fatalement engendré par un autre, ou bien si c'est un fait qui aurait tout aussi bien pu ne pas être. La volonté n'est-elle pas comparable à une balance infiniment délicate, qui penche toujours du côté du motif le plus puissant ?

— Mais, fit André Leglaive, en buvant une gorgée de muscatel, comment reconnais-tu le motif le plus puissant ?

— Précisément à ce qu'il entraîne la volonté.

— N'as-tu pas peur de tourner dans ce que notre professeur de philosophie appelait dédaigneusement un cercle vicieux ? Tu assures que la volonté cède toujours au motif le plus puissant, et d'autre part tu ne peux autrement me définir celui-ci qu'en l'appe-

lant : le motif qui entraîne la volonté. Ainsi formulée, ta théorie me paraît assez plaisante. — N'est-ce pas le sort des propositions les plus évidentes ? La ligne droite est le plus court chemin entre deux points donnés, rien n'est plus certain, et pourtant rien n'est moins démontrable.

Veux-tu cependant que je formule autrement ma pensée ? Au fond la question du libre arbitre n'est qu'un problème de causalité. Il n'y a pas d'effet sans cause dans le monde contingent ; la volonté est-elle soustraite à cette loi ? Voilà toute l'affaire. Les motifs les plus faibles comme les plus forts sollicitent la volonté. Elle peut hésiter, balancer avant de choisir, mais finalement le motif qui la sollicite avec le plus de force ne peut manquer de l'emporter. Cette force prédominante est précisément la cause dont notre vouloir est l'effet ; si par miracle le motif le plus fort ne décidait pas du parti que prend la volonté, nous nous trouverions en présence d'un effet sans cause, car si le mouvement de ta volonté n'est pas déterminé par le motif le plus fort, ou plutôt — car devant le motif le plus fort les autres motifs disparaissent et sont comme s'ils n'existaient plus — si le mouvement de ta volonté n'était pas dû à un motif, fais-moi donc le plaisir de me dire d'où il vient. Et ne vas pas me parler de spontanéité, c'est-à-dire de la capacité qu'aurait la volonté de se mettre en mouvement toute seule sans aucun motif, ou de résister au motif qui se présente. C'est comme si tu me disais

que les balances ont le pouvoir d'incliner à gauche ou à droite, selon leur bon plaisir. Ce que tu appelles la spontanéité ne saurait être qu'une sollicitation cachée, c'est-à-dire un véritable motif, et nous voici ramenés à la lutte des motifs entre eux jusqu'à ce que le plus fort l'emporte.

En pratique, les mêmes moralistes, qui poussent de si grands cris dès qu'on fait mine de nier le libre-arbitre, prennent soin d'agir comme si eux-mêmes n'y croyaient point. Que fait-on lorsqu'on s'efforce d'inculquer aux enfants des principes de morale ? On essaie de créer dans leur esprit un motif habituel, une cause permanente qui sollicitera la volonté vers la vertu. On met d'avance un poids dans un des plateaux de la balance. Toute l'éducation repose sur ce principe. Mais si la tentation a plus de poids que les idées morales, adieu vertu ! C'est la chute de l'autre plateau. Je te dis tout cela un peu pêle-mêle, mais réfléchis-y bien, il me semble que le déterminisme est irréfutable. Tu ris ?

— Moi, fit André ? C'est à peine si j'ai souri du bout des lèvres... à la fumée de ma cigarette.

— Et pourquoi as-tu souri ?

— A cause d'une pensée qui m'a traversé l'esprit. Dis-moi : quand on adhère à un système philosophique, est-ce parce qu'on le trouve meilleur que les autres ?

-- Assurément.

— Et il est nécessaire, je pense, que l'on puisse acquérir une certitude parfaite de cette supériorité ?

— Cela ne souffre aucun doute.

— Mais si l'on adhérait à ce système philosophique pour une raison autre que sa supériorité, raison d'abord cachée à la conscience et dissimulée derrière une illusion de l'esprit ; si ensuite, cette illusion venant à se dissiper, on était forcé de convenir que la conviction que l'on a, est fondée non sur la connaissance de la vérité, mais sur un entraînement invincible, ne faudrait-il pas reconnaître que, dans ce cas, la valeur du système est étrangère au penchant que l'on éprouve pour lui ?

— Je te l'accorde. Mais où veux-tu en venir ?

— Attends ! Tu crois au déterminisme. Tu es persuadé qu'il est le meilleur des systèmes philosophiques. N'est-ce point ta conviction ?

— Il en est ainsi.

— Mais cette conviction est un effet, cet effet a une cause dont il dérive nécessairement. Il ne serait pas possible, en vertu de ton déterminisme même, que tu ne fusses point déterministe. Une série de phénomènes psychiques t'a prédisposé à adhérer à cette doctrine. si bien que, à ton sens, il était impossible que tu n'y adhérasses pas.

— Il est vrai.

— Mais parmi ces phénomènes préparatoires, il faut compter ton tempérament, l'architecture particulière de ton cerveau, ton éducation, les nombreux livres que tu as lus depuis plusieurs années, les conversations de tes amis, diverses causes physiques et morales, qui sont de nature à exercer une influence

plus ou moins considérable sur le jugement et dont il ne t'est pas possible de mesurer exactement l'importance. Tout cela si le déterminisme est vrai, t'a déterminé à être déterministe.

— Mais de grâce où veux-tu m'amener ?

— Voici. Si tu étais prédestiné nécessairement à être déterministe, il s'en suit que tu ne crois pas à ce système philosophique en raison de sa vérité intrinsèque, mais parce qu'un ensemble de motifs t'a invinciblement porté vers lui. Dès lors, sa valeur véritable t'échappe. Tu te trouves dans l'impossibilité de comparer exactement sa valeur à la valeur des autres systèmes. Evidemment tu le crois le meilleur, puisque tu y adhères; mais je viens de te montrer que cette croyance est une illusion et que si tu préfères cette doctrine, c'est, en réalité, pour un motif tout autre que sa prétendue supériorité. Certes, cela ne prouve rien non plus contre cette supériorité. Celle-ci existe, peut-être, comme, peut-être aussi, elle n'existe pas. Te voilà sur ce point capital condamné au doute irrémédiable, et j'en conclus qu'il suffit d'être déterministe pour ne plus pouvoir être certain de la vérité du déterminisme.

Un peu ahuri, Manoël Funchal laissa tomber sa cigarette dans son verre, aux trois quarts vide. Il y eut un petit crépitement et une fumée âcre s'éleva,

— Tu as perdu ton beau feu de tout à l'heure, reprit en riant André Leglaive. Permits moi de t'achever..

Si le déterministe ne peut plus se démontrer la

vérité du déterminisme, il se trouve d'autre part en présence de l'instinct, vrai ou faux, qui porte les hommes à croire au libre arbitre. Cet instinct n'a certes aucune valeur probante ; mais si mince qu'il soit, c'est un motif de crédibilité, qui, pour être combattu, demande une argumentation vigoureuse. Or, cette argumentation, le déterminisme ne peut pas la fournir. Au lieu donc de se trouver dans un doute égal entre les deux systèmes, il est sollicité un peu plus fortement par le libre arbitre...

— C'est trop fort ! s'écria Manoël Funchal, presque indigné. Je te répondrai un autre jour. En attendant offre moi un porto blanc ; je l'ai bien mérité.

IWAN GILKIN.





COLLABORATIONS

ESTUDIANTINES



AIRS DE CLAVECIN

I

ENVOI

*Voici des fleurs pour toi, ma mie...
En chacune ai mis un baiser
Et des souhaits de douce vie —
Voici des fleurs.*

*Adonc prends-les de tes mains frêles
Et les pose dessus ton cœur :
Mieux y seront et bien plus belles —
Adonc prends les.*

*Voici des fleurs, et me redonne
Un petit de tes doux pensers,
Je n'irai le dire à personne —
Voici des fleurs*

II

PROMENADE.

*A mon lourdois m'en suis allé
Le long des routes coutumières ;
A mon lourdois ai martelé
Maintes visions printanières...*

*L'aurore, en un ciel pipolé
De gentes teintes matinières,
Montait, dorant les mers de blé
Et l'onde blonde des rivières...*

*Dedans mon cœur l'aube rêveuse
Chantait sa cantilène ocieuse,
Calmais mon esprit affolé :*

*Mes visions batifoleuses
Frisaient leurs lèvres malicieuses...
A mon lourdois m'en suis allé.*

*Mon âme s'est tantôt éclore
En ce doux Mai...
Avant les petits cœurs de rose
Mon âme s'est tantôt éclore
En ce doux Mai...*

*J'écoute bruire dès l'aurore
L'amour que j'ai,
Car j'en veux un petit encore
Que j'entends bruire dès l'aurore
En ce doux Mai...*

*Il est nouveau et batifole
Bien frisque et gai,
Mai bien vilainement m'affole
Sitôt qu'il rit et batifolle
En ce doux Mai...*

*J'en veux goûter tout à mon aise,
Tant il vrai
Qu'il faut que mon âme s'apaise
J'en veux goûter tout à mon aise
En ce doux Mai...*

*Mon âme s'est tantôt éclore
En ce doux Mai...
Avant les petits cœurs de rose
Mon âme s'est tantôt éclore
En ce doux Mai...*

IV

SINCÉRITÉ.

*Plutôt la terre monterait
Au ciel, et les hauts cieux, ma dame,
En basse terre descendrait,
Qu'en ma douloureuse âme
Y eut une goutte de fiel
Et de tendresse vraie aucune.
Dea j'ai d'amour essentiel
Bien plus que de mâle rancune...*

*Mais êtes dure tout de même,
Et mon âme qui tant vous aime,
Est pleine de triste déhaint,

Ne sachant si votre âme ireuse
Ne peut se sentir amoureuse,
Dédaigne l'amour ou le craint.*

V

LA CORDACE.

*De par les lueurs vespérales
Aucunes fois je vois danser
Des nudités orientales
Que mes visions viennent bercer.

Des cris, des chants, des bacchanales,
Des cambrures pour caresser,
Si lourdes et si triomphales...
J'en vois plus que n'en puis penser.

Leur chevelure est pure ébène
Et leur corps lilial se traîne
En longs épanchements lascifs...*

*Lors disparaissent comme un songe,
Et plus qu'avant mon amour ronge
Mon cœur — de ses espoirs noisifs.*

VI

VILLANELLE.

*Enmi la neige doucement
S'en vont mes chansons chagrineuses
Et pleurent leur triste tourment...*

*Et pleurent douces et rêveuses,
Enmi la neige doucement...
Oh ! les tant bonnes murmureuses,*

*Les tant pauvres ariettes, quand
Ullent belles brises ireuses
Autour, bien lamentablement...*

*Quand les frigidures hivernieuses
Passent dessus en les baisant
A lèvres pâles et mordeuses...*

*Elles portent mon cœur pleurant
Et mes tendresses malheureuses
Enmi la neige doucement...*

*S'en vont mes chansons chagrineuses
Enmi la neige doucement...*

VII

L'EPINICE

*Je veux chanter. En clair chappli,
Cognant les armes chapotantes,
L'airain vainqueur a retenti
Sur moultès âmes combattantes.*

*Et les guerriers ont rengainé
Leurs longues brettes meurtrières,
Et les guerriers ont enchainé
Leurs prisonniers et prisonnières.*

*Et les guerriers s'en sont allés
En belles hordes généreuses
Vers leurs régions chevalareuses...*

*Les champs sont las et esseulés,
Et je n'entends plus — Dieu me damne!
Ni ru ni mu dedans mon âme...*

1899, mai.

HERMAN TEIRLINCK.





très respectueusement à Mademoiselle Laure CARION.

L'ÉTERNELLE

— NOUVELLE —

Il l'avait connue très jeune. Elle avait encore de longs cheveux fort noirs qui lui tombaient sur le dos en avalanches soyeuses. Deux grands yeux infinis de profondeur au fond desquels il aimait à se mirer longuement comme en des eaux, par l'inconstance des flots qui passent. Des yeux ! des cheveux ! A part cela, rien, pour les autres qui ne l'auraient regardée que de l'œil gris des peintres ne voyant plus dans la femme que la forme rêvée, pour lui c'était le marbre, la statue qui reste dans la vie éternellement, le Premier Amour.

D'abord ce furent des pressions de doigts sous les yeux des parents; des regards échangés entre deux Romances sentimentales, pendant les diners bourgeois où l'on s'ennuie plus qu'à un drame et où il faut rester pourtant, sans geindre. Pénible chemin de la croix qu'il faut faire en suivant le menu.

Puis il y avait eu des baisers, infiniment doux, donnés derrière les portes, à la dérobée, des mots échangés qui restaient gravés dans son âme à lui, qu'il gardait pieusement en soi, comme on garde au fond des vieilles commodes, dans les coffrets ancestraux ce qui reste des défunts. Les soirs, après les agapes, ils se quittaient sans savoir pour combien de temps, dans la confusion des « adieux » à l'heure des « derniers trains » pendant que dans la grande cour les voitures s'avançaient en face de la vétuste porte pour prendre leur monde. On essayait une larme furtive, — adieux naïfs d'enfants, ayant au fond de l'âme comme un pressentiment pourtant, un besoin d'être seuls dans une communion même.

*
* *

On s'ennuyait terriblement en Rhétorique grecque-latine ! De vieux bancs couverts d'épithaphes laissées par les aînés, les en allés, les heureux, ceux que quelque capitale lointaine avait reçus dans son sein, ceux qui jetaient joyeusement les échos d'une vie nouvelle et que l'on comparait volontiers à ces élus que le « Cas nouveau » avait fait sortir du baigne pour ne plus y revenir.

Par les fenêtres on apercevait par dessus les toits la vieille tour du château moyen-âgeux, avec au sommet le cadran qu'on regardait soixante fois par heure, dans la musique somnolente d'une voix qui débitait du latin, s'enthousiasmait sans ardeur pour un « paroboulomenos » à la fin d'un vers d'Homère,

mettait Boileau au sommet de l'échelle littéraire (ou l'appelait « le divin »). Bref, tout le cortège d'une éducation classique, où l'on vous fait admirer malgré vous, des choses que vous ne sentez pas, des Rêves que vous trouvez étrangement démodés, tombés, finis, la fin d'un régime qu'on abandonnera peut-être un jour. Espérons-le.

Rien ne manquait à la potion, l'hiver dans la bonne chaleur des poêles bourrés de coke on se sentait tomber très doucement dans un assoupissement, une lassitude très douce. Alors notre vieux maître qu'on avait appelé Eleluta, je n'ai jamais su pourquoi, tonnait au fond de sa chaire, en équareillant de très grands yeux comme si l'on était sorti des ruines de Pompéi après avoir songé longtemps — des siècles...

Ce fut pour lui l'année du Rêve. Ah ! se bâtir un idéal, rêver des choses pures qui sont l'âme d'une vie, se laisser aller à des rêveries qu'on croit réalisables, dans son cerveau, faire de longs projets qu'on suit pas à pas dans de la brume ou dans du bleu.

Alors le poète se laissait aller en des envols infiniment lointains ! Rêve d'un premier amour ; il revoyait Arlette très candide, très aimée, très aimante. Oh ! elle serait bien son idéal — vierge qu'on voit comme une statue, toujours devant soi, l'insaisissable qui vous hante, dont le nom voltige à chaque mot sous la plume, qu'on sent vous frôler aux heures de travail, auprès des lampes palies, qui

meurent en de très lentes agonies. Et puis il avait fait des vers, naïfs comme des chuchotements, des hymnes de foi, des espoirs qui seront morts-nés, figés sur les pages blanches comme au pilori de l'oubli, mais que pourtant on relit cent fois, pour qui on a des attachements de mère, comme pour des oiseaux sans ailes que l'on gardera éternellement au fond des cages tristes : dans les cartons bourrés, péle-mêle sur les tables.

Il y en avait pour les fleurs. — Symboles qui sont frais et enfantins comme de premiers zézaiements — d'autres parlaient des ondes avec une candeur aimée. — Des vers comme tous en ont fait, comme on en fera encore longtemps jusqu'au moment où les hommes s'attacheront à l'âme pénétrante des choses qui sont les spectateurs des vies.

Et cette petite ville de province, aux rues étroites et silencieuses dès la chute des crépuscules, le gris répandu comme un nimbe par les vieux monuments, étaient bien faits pour entretenir en lui une latente mélancolie, un besoin de rêver.

S'attarder des soirs à sa fenêtre et voir mourir la ville, se sentir au dessus de la vie, dans l'éminence d'un rêve, d'une conception au dessus des autres. N'être plus qu'une ombre frôlant les matérialités qui dépriment, sentir voler en soi l'âme des ambiances, posséder un idéal, et en tirer les soirs de travail de lentes et douces harmonies qui lui grisaient les sens comme les plus capiteux encens.

Et en ces veillées de gloire il s'attardait longue-

ment, se fondait dans un poème, s'annihilait dans un espoir très grand, très pur.

Elle ! toujours elle ! Arlette passait dans la nimbe de ses cheveux ! Arlette qui tient en ses mains blanches de pâles églantines ! Arlette qui fait vibrer les cordes d'une harpe ! Arlette aux yeux très beaux revenait incessamment dans les ondes de sa vision.

Oh ! puissance d'une mystification poétique, d'une première illusion née dans un cœur de seize ans il la sentait, là, près de lui dans l'air, partout, jusque dans les fibres les plus intimes de sa foi et de ses songes.

*
* * *

Maintenant il était dans la grande vie, jeté sur le pavé de la ville universitaire, il avait tout quitté, une mère qu'il adorait follement, des souvenirs qui restaient là-bas figés dans sa petite chambre, des plaines autour de la ville où souvent il s'était attardé ; son passé. Ici c'était l'indifférence née dans l'éternel coudoisement des inconnus qu'on rencontre partout. Peuple enfiévré des grandes villes toujours surexcité d'une ardeur de lutte pour vivre, combats pour ne pas mourir de faim au milieu de ces écrasements de richesses. Fièvre des rues animées où grondent sourdement les véhicules, tout cela retentissait douloureusement dans son âme éprise du nostalgique silence de là-bas dont il s'était nourri pendant les années finies. Années qui n'étaient plus à présent qu'une tristesse, un regret.

Les jours se succédaient sans enthousiasme et sans foi, dans du souvenir et du passé. — Vivre du passé — Vivre d'hier et se consoler ainsi pour demain.

Tout un temps il avait vécu des fêtes où l'on sombre dans du vice ; les lendemains avaient été des deuils et de se voir leurré par des apparences une infinie honte l'avait guéri tout d'un coup.

*
* *

Arlette était décidément morte. Un grand oubli l'avait prise, ses goûts s'étaient sans doute portés sur quelque bêtise du monde. Qu'en savait-il ? Il pleurait. Un deuil s'imposait en lui. Pourquoi l'avait-elle oublié ? pourquoi cette indifférence qui tue ? Pour lui le nom ne s'effacerait pas dans son âme sous la pluie des pleurs, il grandirait, s'affirmerait davantage au contact des souvenirs, au frôlement du passé.

Oh ! ces heures ! elles revenaient en une débandade ! Heures qu'il ne revivrait plus, heures mortes où il avait laissé le meilleur de lui comme au fond d'une tombe. Souvent il y ressongeait, vers les crépuscules, quand du gris endeuillait les rues étroites où sont échelonnés les quartiers étudiantins. Oh ! cette idylle ! comme il l'avait revécue souvent : les moments passés auprès des eaux qui vont mourant dans des musiques d'ondes, la grande voix des peupliers le long des routes de campagne, les regards plongés dans

ses yeux par les sentes solitaires du grand bois assoupi.

Pourtant une transformation s'était faite en lui. Oh ! maintenant il restait des heures dans sa garçonnière. Attablé devant des livres, dévorant des textes, dans un besoin de tout savoir. Longtemps, des fois, il humait une saveur de rêvasserie, une nécessité de se laisser vivre doucement en revoyant, tout au fond de sa vision, la petite ville de province, les rues très calmes qui mènent à la tour ! les canaux tristes, aux eaux mortes. Toute l'agonie d'une ville finie. Et il se rappelait des ascensions qu'il avait faites au sommet de la tour. Cette tour qui regarde les maisons amassées se perdant en un tohu-bohu, une bousculade de toits aux tuiles rouges, une débauche de couleur au fond d'un cadre très doux respirant l'imposante mélancolie de la mort. Il avait longtemps rêvé devant ces agonies de villes délaissées et mortes qu'il comparait volontiers à l'agonie de son amour inhumé. Similitude qui lui faisait naître une larme.

*
* *

A présent Arlette était devenue très grande, très femme. Une crainte lui était venue maintenant que ses yeux avaient une langueur douloureuse de femme adulte, que ses gestes gênés annonçaient la femme jusque dans les frôlements de la robe.

Etait-elle encore une enfant pour continuer à être amoureuse spontanément ? Des raisonnements s'imposaient !

Non elle ne l'aimait plus à présent que des convenances mondaines devaient irrémédiablement la changer toute ! Un poète, un fou ! un illuminé ! Que faire de ce pauvre rêveur pâle ! Mais l'illuminé pleurait dans sa chambre solitaire. Il s'astreignait au supplice de vivre, à la lente agonie d'une âme meurtrie jusqu'au fond de son rêve lui même, glacé d'indifférence et d'abandon. Oh ! ce siècle, sans foi ni loi, comme il lui en voulait à ce vieillard passionné, bien fait pour voir du vice irrémédiable dans une vétille, une indécence dans une intention ! qui ne peut plus avoir au milieu de ses raffinements usés une belle passion naturelle, un enthousiasme désintéressé.

*
* *

Une grande mélancolie planait sur la vie du poète. Une tristesse d'être l'anéantissait tout à coup, le plongeant dans des crises irraisonnées de travail où l'on dévore des textes, où dans des paresse vicieuses qui font des déclassés.

Il lui semblait qu'on avait fondu tout autour de son crâne une calotte de plomb qui l'anéantissait sous son poids, l'empêchait de penser.

Des orgies bruyantes lui apparaissaient lumineuses d'oubli, un besoin d'abolition de lui-même le gagnait insensiblement secouant son énergie, une soif de s'étourdir en de débilitantes débauches, de rester attardé par les rues, dans le vice des trottoirs battus, jusqu'aux jours sales du matin, quand on a

peur de voir et quand l'on se sent amoindri malgré tout d'être seul là, au milieu de cette fange grouillant d'inutiles horreurs. C'étaient des passions irraisonnées où sombrait tout son lui, une tristesse latente qui l'opprimait dont il s'éloignait dans l'orgie ou dans une fièvre de labeur.

D'autres fois, des désirs romantiques bourdonnaient en lui, un besoin d'errer, de fuir tout, de se perdre en d'incommensurables infinis, faisaient chavirer son être. Alors il s'en allait le long des canaux déserts, regardant au fond des eaux étalées et dormantes les étoiles qui mouraient — symboles languissants de son rêve sombré jadis. Oh ! elle était bien la seule ! l'éternellement seule jusqu'au jour froid d'agonie. Femme qui avait fait tomber bien de ses larmes sur les fardes palies dans le silence des chambres closes pendant que le vent d'hiver sur les toits de la ville chantait sa musique grêle aux cheminées et aux mansardes. Qu'elle vive ! Il ne lui en voulait point.

* *
*

Pour certains, les illusions tombent comme des feuilles mortes, elles jonchent un peu le passé et puis elles s'en vont, emportées par le vent de la vie, se perdre au fond de quelque lointain souvenir. On se rappelle encore une idylle comme on se rappelle d'un jour de joie passé. Pour lui de jour en jour l'obsession grandissait, il s'enfonçait dans une

tristesse comme une année s'enfonce dans un siècle. Dans la rue il n'était plus seul ! Celle qu'il appelait sa morte marchait à ses côtés, lui soufflait tout bas des paroles d'amante, des chuchotements de brise qui sont les attirances féminines. Elle était en lui comme au fond d'une tombe, elle vivait de sa vie, se nourrissait de son sang et de sa pensée. Les lendemains étaient d'autant plus pénibles que les veilles avaient été des tourbillons de fête d'où il avait cru voir naître l'oubli. Parfois dans le travail il trouvait une heure calme, douce entre toutes, qui passait comme un songe où l'on se répare, un bonheur qui finit trop vite, qu'il fallait recommencer toujours encore.

Oh ! s'abîmer dans un travail de bête, comme un animal qui traîne une charrue pour commencer un sillon après un autre sillon, tout le jour, depuis les aubes blanchissantes jusqu'aux crépuscules descendus.

Tout la lui rappelait plus fort que jamais. Une lettre trouvée dans le pêle-mêle des buvards bourrés de notes, une impression de lumière venant de la fenêtre. Tout n'était qu'un perpétuel état d'âme, une sempiternelle vision qui lui ravageait les sens. Alors il eut un vouloir immense d'apathie et de torpeur. Se laisser vivre, jusqu'à la mort qu'il désirait proche, abîmer ses forces qui s'émacieraient chaque nuit de plus en plus jusqu'à la nuit dernière dans la tombe qu'elle aurait creusée.

Mais non ! Qu'elle soit heureuse et que jamais nne

larme ne vienne mouiller ses beaux grands yeux
entrevus un jour de printemps !

Pauvre grand famélique que l'on voyait passer
sans volonté, par les rues tristes à l'heure des agonies
de jours, dans les brouillards qui font planer une
indicible mélancolie sur les choses, mettant une
étrange langueur par les infinis endeuillés.

*
* * *

Auprès d'un petit lit très blanc, aligné là bas, le
long des murs de la haute salle d'hôpital, Sœur
Angélique prie agenouillée. Une froideur de recueillement
entre au fond du cœur. Une tristesse d'agonie,
un souffle de fin et de mort plane par dessus les
petites veilleuses qui faiblissent, renaissent en des
sursautements réguliers.

Agonie des lumières qui sont comme les agonies
des yeux !

Une bise chante une plainte par les toits, un
hou hou hou qui va se répercutant, se finissant par
les couloirs de pierre où, sur les dalles, glisse faiblement
le pas d'une sœur appelée en hâte au lit de
quelque moribond délivré. Un rêve qui passe dans
la nuit. « Partez de ce monde âme chrétienne au
nom de Dieu le Père tout puissant qui vous a créé,
au nom de Jésus-Christ fils de Dieu vivant qui a
souffert pour vous ».

Je vous salue Marie pleine de grâces...

Et monte la prière des morts dans la voix de Sœur

Angélique qui va finissant très lentement, très loin dans un envol de litanie.

Un soupir s'échappe des lèvres devenues très minces. Les yeux regardent au ciel avec une mélancolie qui fait mal, c'est tout.

Faiblement sur la petite table la veilleuse meurt dans un dernier tremblement de sa flamme qui s'éteint.

... Maintenant et à l'heure de votre mort. Amen.

.

Enlevez le n° 14, dit l'interne. Il est mort.

Lugubrement ces mots tintent dans le silence des hautes salles. Et les dernières veilleuses auprès des malades endormis regardent passer ce pauvre grand jeune homme, ce rêveur que l'œuvre et l'espoir avaient englouti. Une tête très pâle avec des boucles de cheveux blonds très longs cachant un trou dans la tempe par où avait perlé du sang ; pendant que des yeux une larme très douce descendait sur le visage devenu froid.

* * *

Au dehors la lune regarde les toits. Les minuits se répondent dans la voix des lourds carillons.

Demain, à leur réveil, les malades trouveront une place vide, un lit vacant, comme tous les matins après les nuits froides ; quand les novembres ont apporté des souffles de mort dans les chambres éternellement en deuil qui donnent dans la vie même l'illusion et le froid des tombes.

FERNAND URBAIN.



Pour Laure C. affectueusement.

RELIGION

*Des bruits mourants de culte aux voix de litanie
Reviennent dans mon cœur en des langueurs d'encens ;
De vagues chants lointains, cloche qui psalmodie
Des choses d'autrefois, des abandons très lents.*

*Des tableaux tourmentés par une lueur grise,
Des bruits d'orgue et de voix, un cierge qui finit...
Les murs tristes et verts de la vétuste église,
Et tout autour la plaine immense d'infini.*

*Les bancs de chêne vieux, pour les vicilles grand'mères,
Sous l'œil triste du Christ qui regarde songeur
Les peuples qui s'en vont libertins ou austères,
En les dimanches longs du dimanche en ferveur.*

*J'y suis allé parfois jadis plein de foi pure ;
J'avais une prière enfantine et sans bruit,
Qui semblait l'écho lent d'un berceau qui murmure.
Depuis j'ai couvert tout d'un grand voile de nuit.*

FERNAND URBAIN.





Pour D...

LES FLEURS

*Il est des fleurs portant comme des essors d'âme,
En les vagues encens de leurs mourants parfums,
Faits de tièdes envols comme un rêve qui clame,
Un regret long relu dans des passés défunts ;*

*Une volupté lente et qui grise et qu'on hume,
Avec beaucoup d'amour et de l'âme et du cœur ;
Vieille chanson qui dort en vous et qu'on exhume ;
— Survivance en soi-même où plane une douleur. —*

*Il est des fleurs d'enfance aux reflets de pervenche,
Avec en leurs relents des saveurs de berceaux,
Qu'on entrevoit très blancs. — Puis vers eux l'on se
Et l'on reste attristé comme auprès des tombeaux. [penche*

*Ce sont les bonnes fleurs lointaines de caresses
Et des baisers donnés par les mères très bas ;
Les fleurs qu'on doit garder avec bien des tendresses,
Et que le vent d'automne en moi ne tuera pas.*

*Il est des fleurs de vice aux pâles reflets blêmes
Qui poussent dans les nuits par les pavés boueux
Et qui grisent parfois les poètes eux-mêmes,
Les pauvres sans vouloir qu'on aime pour leurs yeux.*

*Ils tombent tout sanglants comme des Christ en larmes ;
Et puis ils vont pleurer dans les chambres des nuits,
Les Inconnus goûtés qui mettent des alarmes
Dans le tombeau creusé des souvenirs enfuis.*

FERNAND URBAIN.

Ixelles, Novembre 99.

Université de Bruxelles.





LE PETIT HOMME DE LA FORÊT

— NOUVELLE —

Il vivait seul dans une maison basse, au bord de la route ; il s'appelait Nazère, et les enfants du village l'avaient nommé le « petit homme de la forêt ».

C'était un être bien étrange, avec son front large et déjà ridé, ses cheveux foncés que rejoignait une épaisse barbe noire ; ses yeux étaient bleus, et l'on eût dit qu'un peu d'azur s'y était fixé, tant ils avaient regardé le ciel. Son dos s'était voûté et sa démarche était devenue plus pesante et plus lente.

Il était tout jeune, lorsque ses parents moururent ; on les avait portés là-bas, bien loin, derrière les grands saules qui bordent l'étang.

Son enfance s'était écoulée dans la solitude des bois ; la nature l'avait élevé ; aussi aimait-il cette grande forêt de sapins et de chênes qui couvrait la colline ; aimait-il y rester de longues heures à rêver, à écouter le silence que rompaient la monotonie du long frisson du vent et la douceur des chants d'oiseaux.

L'été, il faisait des fagots, cueillait les noisettes et les mûres pour les gens de la ville, où sa curiosité ne l'avait jamais attiré. Et l'hiver, il vivait dans sa petite maison, travaillant le bois et veillant — des soirées entières — près des rameaux allumés qui lançaient leur flamme pétillante dans la chambre froide.

Au dehors, la neige tombait lentement, le vent hurlait et frappait à la porte du solitaire, comme pour troubler son calme et partager sa demeure.

II

Il avait aimé une seule fois en sa vie.

Un matin, il coupait du bois dans la forêt ; une jeune fille — qu'il n'avait jamais vue — s'approcha de lui et demanda son chemin. Nazère laissa là sa cognée et conduisit la jeune fille jusqu'à l'extrémité de la forêt. Il dit qu'il s'appelait Nazère, il l'appela Vivette.

Et Vivette revint souvent dans la forêt.

Quand l'aube faisait s'allonger des rayons de lumière rose dans les sentiers encore humides des perles de la nuit, Vivette s'asseyait près de Nazère et restait quelques minutes à l'écouter.

Parfois, il lui prenait la main et la tenait longtemps serrée dans la sienne, tandis que des larmes éclairaient ses yeux bleus et qu'il disait à mi-voix : « J'ai toujours été seul ! » Puis, ils restaient au bord du ruisseau, et, silencieux, écoutaient le clapotement

argent de l'onde qui se coulait entre les pierres et la plainte doucement langoureuse des roseaux somnolents que berçait une brise embaumante.

Quand la cloche de l'église avait égrené ses huit sons qui s'essorient par dessus le bois, comme un envol d'oiseaux, Vivette s'en allait, emportant une fleur que Nazère avait cueillie pour elle au bord de l'eau.

.

Un matin, Vivette ne vint pas.

L'homme de la forêt l'attendit longtemps, et quand il fut huit heures, Nazère se pencha vers l'onde du ruisseau et y laissa tomber des larmes.

Nazère aimait ; il se sentit envahi d'une passion nouvelle ; quelque chose qu'il n'avait jamais éprouvé lui serra le cœur ; il eut comme un grand vide en lui ; une mélancolie s'empara de ses sens, et, seul, il resta immobile jusqu'à la nuit, à n'écouter que la plaintive harmonie du ruisseau et du vent.

III

Il ne vit plus jamais Vivette, et chaque matin, il espéra la voir.

Il écoutait : le frisson des feuilles lui semblait un frôlement de robe ; le vent passait dans les branches et les agitait, Nazère croyait entendre un pas.

Il retrouvait la voix de sa seule amie dans la plainte soupirante de l'onde rêveuse ; il regardait le lit de mousse où Vivette venait s'asseoir, sous un

grand arbre dont les rameaux descendaient vers l'onde : la mousse était déserte, le ruisseau avait moins de douceur dans son errance ; les fleurs ne s'entrouvraient même plus, et Nazère se désolait. Il ne savait où retrouver Vivette ; et pourtant elle lui avait promis de revenir.

L'automne arriva, les bois jaunirent, le ruisseau sembla couler plus lentement, le vent devint plus froid ; le matin se faisait attendre, les fleurs étaient mortes, et Nazère, le front penché vers l'eau, attendait toujours ! Une rêverie triste le plongeait dans une torpeur profonde, et chaque fois que le vent soufflait dans les grands arbres et faisait se détacher une feuille qui s'en allait tomber lentement sur l'eau, une larme perlait l'œil bleu de Nazère, un sanglot l'étreignait, et, en lui-même, il se disait :
« Encore une ! »

.

Elles tombèrent toutes, et Vivette ne revint pas.

Un matin de novembre, Nazère retourna dans la forêt. Il avait plu toute la nuit, le ruisseau avait débordé, on n'en voyait plus le fond. Les arbres avaient perdu leurs feuilles ; il faisait froid. Le vent hurlait lugubrement, et, à travers les branches dénudées, on voyait passer dans le ciel gris de lourds nuages noirs.

Quand Nazère vit le ruisseau, il eut un frisson ; il contempla l'arbre où Vivette s'était assise jadis. Il chercha vainement la place dans la mousse, les feuilles mortes l'avaient cachée.

Sans prononcer un mot, il grava dans l'écorce du vieil arbre, le nom de celle qu'il aimait, à côté du sien, puis il longea le ruisseau et se perdit dans le lointain.

La bise pleurait, le ruisseau s'était arrêté. On n'entendit pas un bruit, pas même celui d'une larme tombant dans l'eau.

.

C'est ainsi que mourut Nazère.

JEAN SOSSET.





A MI-VOIX

*Ensemble, si tu veux, nous irons dans la plaine
Entendre murmurer la source aux lentes voix,
Sentir passer le vent qui traîne son haleine
Dans les sentiers ombreux qui gravissent le bois.*

*Le pâtre — au loin — fera, dans sa flûte rustique,
Chanter l'ombre du soir, faible et mélancolique ;
...Nous verrons lentement cheminer les troupeaux,
Au bord de l'étang noir, où pleurent les roseaux.*

*Puis quand à l'horizon, où le soleil s'incline,
S'épandront les parfums des nocturnes fleurs d'or,
Ensemble, nous irons rêver sur la colline
Où le zéphyr berceur sent faiblir son essor ;*

*Et nous parlerons bas, comme on parle à l'église,
Pour qu'à l'heure suprême où la voix agonise,
Où nos yeux purs seront voilés pour le tombeau,
Se comprennent nos cœurs, sans se parler bien haut !*

JEAN SOSSET.

Université de Bruxelles.



SON MYSTÈRE

Pardonne à ma pensée, Amie, et sois clémente. —

*F'ai vu sur ses cheveux l'auréole brillante
Des anges ; et ses yeux m'ont paru resplendir
Comme un miracle. Illusionné du désir
De voir du beau dans ses pensers, j'ai vécu d'Elle.*

*F'en vis toujours, sachant pourtant qu'elle n'est belle
Que par ma volonté, sachant que ses yeux noirs
N'ont d'éclat que par moi, qu'il y a des miroirs
Entre nous reflétant les fictions que je désire,
Que son rire et ses pleurs sont mes pleurs et mon rire.*

*Sa vie est fade et vulgaire et pour la dorer,
Ne point savoir, n'en point souffrir, pour restaurer
L'idole, il faut, je veux, lui rendre son mystère.*

R. D.

Décembre 99.

Université de Gand.



SONNET


*J'ai voulu fuir le Rêve et désertier l'Azur,
Où s'éployait le vaste essor de ma pensée.
J'ai voulu — dédaigneux de l'extase passée —
Nier mon Idéal éblouissant et pur.*

*J'ai craint l'hallucinant vertige du Futur,
J'ai banni la Chimère, et mon âme lassée
— Jadis vers l'Aube rouge éperdument dressée —
S'est enfoncée au fond de l'Ergastule obscur.*

*Brutal, j'ai, dans un rut sauvage, étreint la Vie
Et gavé follement ma chair inassouvie...
Et me voici soudain plein de honte et d'horreur,*

*Comme un adolescent qui s'éveille, tout pâle
D'angoisse épouvantée et de morne stupeur
Dans le lit d'une fille immonde et bestiale.*

X.



LA COMPLAINTE DU PAUV' INGÉNIEUR

*Ah ! quel malheur
D'être ingénieur !
C'est un chien d' métier, pas d' erreur !

Pour être ingénieur, faut êtr' braqu'
Puss' qu'on turbin', puss' qu'on a l' trac,
Et c'est rien d' le dir', c' qu'on turbine
Quand on est à l'Ecol' des Mines.

Gn'en a ben quéqu's uns qui s'en moquent.
Mais tout l' rest', c'est des pauv's loufoques
Qui nuit et jour bloqu'nt et rebloquent
Et puis qu'on buse... ou qu'on colloque.

Cré foutu d' sort, va, mince d' dtveine !
... Non mais, en faut-il d' l'estomac
Pour avaler tout cet amas
De transcendant's calembredaines !*

*Oui, plutôt qu' d'entrer à l' Ecole,
L'êût micux valu m' fair' morticole ;
C' doit pas êt' bien intelligent
Que d'apprendre à tuer les gens.*

*Ah pour ça, sûr, que j' voudrais ben
Etr' comm' nos frèr's les carabins,
Qui, sous prétext' d'anatomie,
Pionc'nt chaqu' nuit dans les bras d' leur mie.*

*Tout l' long d' l'an, ils n'ont rien à foutre
Qu'à s'emplir de bièr' comm' des outres
Et t'nir des propos libertins
Aux romanesqu's petits trottins.*

*...Que d' fois, pauv' s bûcheurs que nous sommes
Nous envions les mecs du droit,
Tous gens très smart's, fin' fleur de gomme.
N'en v'là qui s' sont montrés adroits !*

*Chaqu' jour, on les voit qui s' prélassent
Et qui poireaut'nt sur nos boulevards ;
Elégants, petits Lovelace,
Ils lanc'nt des coups d' œils égrillards*

*Aux héritiers les plus notoires ;
Les séduir', c'est bien plus malin
Que d' s'occuper d' c'te balançoire ;
Défendr' la veuv' et l'orphelin.*

*Et nous , pendant c' temps là, on trime ;
Car y gn'a pas méch' qu'on s' rebiffe,
Et faut qu'on s' crève et qu'on s' déprime
A déchiffrer des hiéroglyphes.*

*A c'te heure, j' puis l' dir', la poire est mûre
Nom de nom ! c' que j'en ai plein l' dos !...
Car voilà trop longtemps qu' ça dure :
Je d'mande à c' qu'on tire l' rideau.*

*Professeurs, hélas ! trop prolixes,
M'aurez-vous gavé d' théorèmes,
En aurai-j' dégagé des X
Et traité de profonds problèmes !*

*Que d' fois l'a fallu qu' je m' régale
D'un' pantagruéliqu' ration
D'inextricables intégrales,
De formules et d'équations,*

*Dè procédés et de croquis ;
Le tout saupoudré de noms, qui
Sont superlativ' ment baroques !
Ma pauv' cervelle en est en loques !*

*V'là maint' nant que j' descends sous terre,
Qu' j' m'y vautr' su' l' ventre ou ben su' l' dos
Qu' je m' vanne et que j' m'y cass' les os
Tout comme un simple prolétaire !*

• • • • •

*... Et ben, là, après tout, j' m'en moque.
L'Ingénieur, c'est le Roi d' l'Epoque.
On n' parl' que d'nous dans les romans ;
C'est nous la coqu'luch' des mamans,*

*Et c'est nous l'espéranc' secrète
Des d' moisell's avec ou sans dot ;
Puis enfin, c'est nous les héros
De la littérature « ohnête » !*

*C'est nous la puissance invincible
Qui doit rénover not' vieux monde.
Aussi vers les plus hautes cibles
Dirigeons le jet de nos frondes.*

*Comm' ça d'vient vieux d'percer des isthmes
Et d'él'ver de sublimes tours,
Nous saurons, quand viendra not' tour,
Trouver d'aut's genres d'héroïsmes.*

*Nous irons, comme en badinant,
Porter not' science et nos machines
Au fond des lointains continents,
Et construire des chemins d'fer en Chine.*

*Au moins ça, ça n' s'ra pas banal,
Et si c'est qu'on y laiss' sa peau,
C' s'ra d' façon plus originale
Que tous ceux du vulgair' troupeau.*

V. B.

Université de Liège,

(Extrait de la Revue des Ecoles spéciales).



L'EFFROYABLE AVENTURE

OU LA BALLADE DES RÉPROUVÉS

*C'étaient six jeun's gens
Ignorant leurs théorèmes,
C'étaient six jeun's gens
Qu'étaient pas intelligents.
Ils s'en sont allés
Yeux hagards et faces blêmes,
Ils s'en sont allés
Pour se faire interroger.*

*Devant l' tapis vert,
Dans un' salle solennelle,
Devant l' tapis vert,
Siégeaient de grav's magisters.
Chacun se saisit
Des pauv's jeun's gens sans cervelle,
Chacun se saisit
Des pauv's jeun's gens interdits.*

*Lors, nos pauv's jeun's gens
Furent frappés de mutisme.
Spectacle affligeant,
L' jury n' fut pas indulgent.
Sans être ébahi
De cet excès d' laconisme,
Sans être ébahi,
Il les busa tous les six.*

*Ils s'en sont allés
Dans la nuit sinistre et sombre,
Ils s'en sont allés,
Lugubres et désolés.
S'étant fourvoyés
En des carrefours sans nombre,
S'étant fourvoyés,
Tous les six se sont noyés.*

*Ils se sont noyés
Dans un fleuve de Munich...que ;
Ils se sont noyés
Dans ce magique Léthé,
Heureux et narguant
Leurs profs de mathématiques...
... C'étaient six jeun's gens
Qu'étaient pas intelligents.*

V. B.

Université de Liège.

(Extrait de la Revue des Ecoles spéciales).

POÈME DÉDACTIQUE

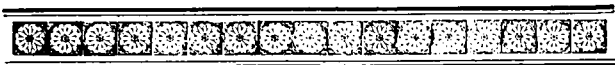
—
Sur le dosage titrimétrique du fer par le
permanganate potassique

*Puissiez-vous écouter cet austère discours
En ronflant un peu moins profondément qu'au cours
Du savant Marcatchou ; et que la Poésie
Fasse au moins un instant supporter la Chimie.*

*Et tout d'abord, veillez à la condition
Sinè qua non : il faut que la solution
Que vous traitez ne soit ni peu ni prou ferrique.
— Autrement vous seriez une triple bourrique —
Craignez qu'il ne se forme un noir précipité,
Désastre épouvantable, aisément évité
Par un moyen vraiment très simple et très pratique :
Une ample addition d'acide sulfurique.
Proscrivez HCL, car dans ce procédé,
Il vous nuirait, étant tout de suite oxydé,
Et préparez enfin votre permanganate...*

*Ah ! que ceux d'entre vous qui n'ont pas l'âme ingrate
Se découvrent devant le nom de leur sauveur.
Moi, je veux te chanter, ô magique liqueur,
Où l'on voit se jouer des reflets d'améthyste.
Puissé-je être ton éloquent panégyriste
Et célébrer ta gloire en des vers somptueux !
Toi, qui permets à nos désirs impétueux
De se ruer vers la resplendissante cime
Sans que de bas soucis le spasme s'envenime ;
Toi que le jeune Eros cèle dans son carquois ;
Talisman qui préviens et guéris à la fois,
Qui nous ceins de courage et nous rends intrépides,
Et jettes vers l'Amour divin, les plus timides ;
Bienveillant protecteur de nos jeux innocents,
Je veux dire combien te sont reconnaissants
Ceux qui, grâce à ton aide amie et tutélaire,
Ont été préservés de boire de l'eau claire.
Tous nous tendons vers toi nos suppliantes mains.
Reste aux jours du danger secourable aux humains ;
Ne les lâche jamais, divin Permanganate !*

*... Revenons à notre sujet, car je constate
Que j'ai quelque peu dévié ; donc vous versez
Le réactif bien doucement ; vous ne cessez
Que lorsque la liqueur se teinte un peu de rose,
Tel le front d'une vierge ingénue et qui n'ose*



DYPTIQUE

I

*La mer est criminelle et ses vagues qui rampent,
Et l'écume d'argent où ses flots se retrempent,
Et l'astuce trompeur de ses reflets bleutés,
Et ses berçants refrains, sans cesse répétés,
Dont le vent porte au loin la lente mélodie :
Toute cette splendeur un destin l'a frappée
D'un ordre meurtrier qui s'accomplit sur nous !
Et quand tout l'océan, dans ses hurlements fous,
Se lève furieux, écumant dans sa bave,
C'est un homme qu'il veut, c'est nos forces qu'il brave...
Et déjà sur la grève, où roulent les galets,
C'est comme un remuement sinistre d'osselets !*

*Oui, tout est ainsi laid quand l'homme l'avilise,
Lorsque, ramenant tout à sa lâche bêtise,
Il a vu dans un flot qui s'ensevelissait
Les signes expressifs des laideurs qu'il pensait..,*

II

7 heures.

*La mer est calme et dort ; et là bas, tout au bout,
Où le soleil a fui, c'est bien la fin de tout...
Là-bas, à l'horizon, une vague se lève,
S'abandonne un moment, monte au ciel et s'achève ;
S'achève où quelque temps, au coucher du soleil,
Dans un baiser qui fit tout le monde vermeil,
Les flots incendiés et les nues brumeuses
Ont l'une à l'autre joint deux lèvres amoureuses !
Puis la nuit est venue étendant sur la mer
Un diaphane et fin réseau de tulle vert ;
Et l'on perçoit au plus l'océan qui respire,
Où paresseusement une vague s'étire...*

*Point d'éloquence et point surtout de mots ici,
Pour traduire l'émoi dont le cœur est saisi.
La Nature a redit comment les âmes s'aiment,
Et d'un exemple a clos nos bouches qui blasphèment.*

ROB CATTEAU.

Université de Bruxelles.



A ARTHUR P.

BAISERS D'ANTAN

*Il me souvient de deux baisers qui dans mon cœur
Ont semé, l'un, la peine et l'autre, la douceur.*

*Le baiser glacial de l'heure d'agonie
Que me donna ta lèvre immobile d'effroi,
Dans l'étreinte suprême, ô ma mère bénie,
M'a laissé sur la joue et dans l'âme, du froid.*

*Le baiser brûlant fait de folie et d'ivresse
Pris au bord de l'écrin de tes lèvres, un jour,
Après les flots charmeurs des aveux, ma maîtresse,
M'a laissé sur la joue et dans l'âme, l'amour.*

Université de Liège.

D. HORRENT.



A A. JACQUEMAIN.

VIEUX LIÈGE

*J'aime aller visiter le Liège de jadis,
Quand la lune, avec moi, rôde aux toits des taudis,
Oui, j'aime cheminer mes vagues somnolences,
En ces quartiers suspects où résonnent mes pas,
Sous la tristesse à laquelle on n'échappe pas,
En frôlant ces maisons riches... de souvenirs...
Je m'arrête souvent sur un seuil esseulé
Où se dispute et clame une enfance brillante.
En ce cadre, je crois voir vivre la vaillante
Zabai, le long fichu sur le front enroulé.
Il semble que j'ouïs la voix de ces mesures
Parler bas. Leur aspect sombre frappe mon œil,
Et l'écho de mes pas, au loin, sonnent un deuil...
N'entends-je point monter des plaintes, des murmures?
Rien que mon ombre dans les pâles clartés.
Rien qu'étranges rumeurs en ces lieux écartés.*

*Rien que le flambeau louche et que la loque rouge
Ensanglantant la rue à la porte d'un bouge.*

Université de Liège.

D. HORRENT.



Omne post voluptaten, animal triste.

LE MATOU

—

*Aux premières lueurs, il rentre d'aventures
En longeant les maisons, tête basse et sans voir.
L'oreille est toute en sang : sur son pelage noir
Il porte encor la trace humide des morsures.*

*Se glissant souple et lent par la porte entr'ouverte,
Dans le coin le plus sombre il s'accroupit réveur,
Et l'on voit par moments, fantastique lueur,
L'éclat phosphorescent de sa prunelle verte.*

*Il songe à la nuit tiède, à sa sauvage amante,
Au frisson qui courait sur son dos velouté,
A leurs longs cris d'amour, à l'âpre volupté
Qu'exaspérait encor leur morsure crispante.*

*Sentant alors sur lui peser cette tristesse
Ce mal mystérieux qui suit les nuits d'ivresse,
Et, ne comprenant pas, il pousse lentement
Vers l'inconnu un rauque et doux miaulement.*

Université de Gand.

CARLOS.



ANACRÉONTIQUES

—

LE VIN

*Amis, buvons, la vie est brève,
Buvons sans repos et sans trêve.
Contre les accidents le vin nous fortifie
Bien mieux que la philosophie !
Quand je bois du bon vin,
Mes craintes s'assoupissent.
Quand j'ai le verre en main
Mes soucis s'affaiblissent.
Fasse qui voudra la guerre :
Je ne la fais qu'au vin
Apporter vite bouteille et verre
Je veux y noyer mon chagrin.
Oui, je veux boire : c'est là mon fort.
Allons, allons, encore un verre
F' aime mieux qu'on me voit à terre
Ivre étendu qu'étendu mort.*



II

LE PLAISIR

*L'or et le rang d'un souverain
N'excitent nullement mon envie
Mon seul soin en cette vie
C'est d'éviter le chagrin !
C'est de goûter la douceur
D'un présent si éphémère
Et d'en jouir avec ardeur.
« Après » ne me soucie guère.
Que m'importe un lendemain
Ignoré de l'être humain ?
Puisque tous nous devons finir
Pensons à la mort sans effroi !
Passons le présent sans émoi
Et ne craignons point l'avenir.
Hâtons-nous de boire et de rire
De crainte qu'un mal imprévu
Tout à coup ne vienne nous dire
Halte-là ! Vous ne boirez plus !*



A Mlle M. D.

R A N C Œ U R

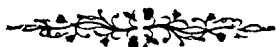
—
LAI & VIRELAI
—

*De douce tendresse
Ma pauvre jeunesse
Eut faim ;
De la folle ivresse
Goûta la caresse
En vain...
Depuis ma détresse
Connait la tristesse
Sans fin !
Voilà le destin
Du brillant pantin
Qu'on nomme
Par un droit divin,*

*Ironique et vain,
Un homme ;
Quand son cœur malsain
Ne bat qu'en un sein
De gnome !*

MAX MÜHLEN.

Université de Gand.





A Mlle M. D.

CROQUIS

SALON DE LECTURE

*Près de la grande table au tapis vert foncé,
Couverte de journaux, de livres, de brochures,
Des gens sont installés, regardant des gravures,
Découpant les feuillets d'un roman commencé.*

*Ils se bourrent l'esprit de sombres aventures
Où le mal est puni, le bien récompensé;
Et tant que du héros le sort n'est pas fixé,
L'intérêt le plus vif se peint sur leurs figures.*

*On a vite fini de parcourir un livre
S'arrêtant à la page où votre âme s'ennivre
Et dévorant le reste en un clignement d'yeux.*

*Si l'on savait pourtant ce que grince une plume
Avant de mettre au monde un malheureux volume,
Par égard pour l'auteur, on lirait moins..... et mieux.*

MAX MÜHLEN.

Université de Gand.



Pour GÉOLA.

NAIVETÉS

« La vie quand elle est connue
est d'une grande simplicité. »

Comme les poules vont aux champs, au parc vont les petites bonnes traînant leurs mioches cahin-caha qui buttent et pensent tomber, mais sans distraire l'insouciance des petites bonnes qui vont... comme des poules vont aux champs.

Elles s'avancent en une théorie qui s'espace et toutes s'amuse à ne songer à rien comme savent les grandes personnes qui vivent avec les enfants ; ou bien elles s'assemblent et tiennent la largeur des allées.

Elles n'ont ni le babil des servantes ni celui des lavandières : traînant côte à côte leurs mioches qui buttent plus fort derrière elles en se penchant pour se dévorer les yeux — les petites bonnes se réjouissent d'être ensemble comme les gosses silencieux préfèrent trotter de compagnie...

Et les mamans recommandent le parc aux petites

bonnes pour sa solitude qui menace bien peu la sécurité des poupons et pour l'air frais qu'on y respire.

Lui s'y rendait pour deux raisons analogues : il aimait de lire en se promenant et n'y courait pas de risques de buter de la tête contre les rares promeneurs : il appréciait ensuite la salubrité de l'endroit.

Ainsi, il était le petit jeune homme du parc qui suivait en son allure lente de lecteur absorbé les petits pas des bonnes et les sautillements minuscules des petiots.

Il confinait obstinément ses regards sur les pages de son livre, qu'il lui arrivait de ne pas tourner après le juste temps .. ; c'est qu'il se sentait placé, en sa qualité de petit jeune homme, en un état d'infériorité évidente pour oser lever les yeux à lui seul sur les petites bonnes désœuvrées qui le regardaient.

Et comme la lecture pendant la marche est particulièrement fatigante et que la fatigue combat l'attention il arrivait souvent qu'il préférât ne rien voir dans son livre plutôt que d'apercevoir fixés sur lui la file de ces yeux féminins ; mais il arrivait aussi que pour affermir sa contenance, il plissait son front d'un air grave, ou qu'il fourrait sa main en poche au lieu de la laisser balancer, ou bien encore qu'il s'arrêtait tout court car il est trop difficile de marcher quand on se sent regardé. Or les petites bonnes, sans penser à mal, continuaient de regarder distraitemment le petit jeune homme studieux qui paraissait ne perdre aucun mot de sa lecture.

Un jour il n'eut plus d'excuse vis-à-vis de lui-même pour se cacher les yeux peureusement entre les lignes dansantes de son livre : comme une seule petite bonne allait dans tout le parc son esprit détermina volontiers cette juste formule de conduite : « les petites bonnes et les petits jeunes gens sont à même d'échanger pacifiquement leurs regards s'ils se trouvent de part et d'autre en un nombre égal ».

Il referma son livre et tint un doigt engagé à la page qu'il venait de quitter : dodelinant de la tête, il feignit de méditer un point particulièrement difficile et ses yeux avaient le vague qui put donner l'illusion. Le calcul du petit jeune homme était très simple ; il se disait, non sans malice, qu'en branlant la tête, il saurait l'amener au moment voulu en cette position qui placerait la petite bonne dans le champ de ses rayons visuels.

La petite bonne qui venait se trouvait toute surprise de voir le petit jeune homme les yeux hors de son grimoire et elle pensait malgré elle qu'il devait être un fort bon petit garçon et que, si studieux, il devait remporter aux concours des prix dorés : ce sont là des pensées agréables aux gens simples et elle en souriait.

Et quand les yeux ternes du petit jeune homme perçurent malgré leur hypocrite détachement des choses de ce bas monde, ce bon sourire de la petite bonne, jolie, ils oublièrent la consigne qu'on leur avait donnée et rirent sans permission.

Ainsi chaque fois qu'ils se croisaient il avait bien

inutilement prévu la moindre expression à donner à son visage : son sourire se déclanchait indépendamment de lui même puisque la petite bonne trouvant gentil qu'on lui sourie lui resouriait toujours.

Alors le petit jeune homme se trouva impardonnable de n'avoir pas compris d'emblée la haute signification et le charme répandus dans cet échange de sourires entre personnes étrangères et il se plut à comprendre la facilité que mettrait une abondante sympathie dans les rapports obligés des hommes. Et il voulut bien se punir de ses premières résistances à cette loi qu'il ne fallait pas méconnaître : mais sa punition était mensongère car il se contraignit seulement à sourire de plein gré à la belle petite bonne.

Il l'avait quittée sournoisement de très loin et quand elle passa ses yeux eurent l'avantage de dire librement le plaisir qu'ils éprouvaient à rejoindre ceux de la petite bonne. Et voici que le petit jeune homme faillit tout gâter : car il voulut exprimer trop de choses et ses paupières impuissantes se mirent à clignoter et sa bouche qui riait presque se contorsionna d'un jeu trop mobile, ce qui le rendit confus et rougissant ; et, comme elle s'abandonnait avec innocence, aux secrètes délices qu'elle ressentait d'être regardée avec autant de bienveillance, son teint un peu pâle se colora d'incarnat.

En quittant le parc le petit jeune homme avait le cœur léger en dépit du ridicule qu'il avait découvert dans la manifestation de ses sentiments. Il

marchait plus vite et son maintien avait le caractère décidé qu'on gagne à être intimement content de soi-même. Et ce contentement intérieur — bien qu'à vrai dire, il n'était pas sans lui déplaire un peu — était assez fort et se révélait par des gestes trahissant une plus grande exubérance de vie : tantôt il portait vivement la main derrière l'oreille et y lissait ses cheveux ; ou bien fermant le poing il le tenait serré contre la doublure dans la poche de sa veste, cependant que son autre bras accélérât son mouvement de pendule.

II

Quand il se promenait en ville, il avait coutume d'observer l'aspect des maisons. Il n'aimait pas la note banale des vitrines qui déparent l'architecture et préférait beaucoup la tournure légère et variée que prennent les pignons qui partent en escaliers dans les airs et aussi les façades les plus ordinaires avec leurs fenêtres se rapetissant tandis que les étages s'amoncellent et n'ouvrant plus par dessus la ligne brisée des corniches qu'une lucarne ou un œil de bœuf pleins de bizarrerie. Son bonheur était de découvrir de loin, sous une percée dans le ciel le fouillis des cheminées, les arêtes capricieuses des toits et leurs colorations diverses de tuiles et d'ardoises....

Il se promenait en ville par une adorable journée en le dernier été de la Saint-Martin et les moindres

choses devenaient si belles sous cette lumière d'arrière saison, plus jaunes, plus poudroyante d'or, qu'il ne pouvait manquer d'abandonner ses regards à leur habituel vagabondage : et il se réjouissait d'esthétiques visions dans le jeu d'antithèses que produisaient sur les toits et les façades des intensités d'ombres et de lumière, sur le fond turquoise du ciel.

Et ses yeux à certain moment furent surpris d'être rivés à un point blanc qui apparaissait dans le lointain à l'étage d'une maison : il se mit donc à analyser consciencieusement et découvrit derrière la glace d'un grand vasistas surplombant la rue, la colerette blanchée d'un tablier qui escaladait les épaules d'une taille.

Un grand choc au cerveau lui rappela la petite bonne du parc et il reconnut bien sa petite tête d'oiseau qui se détachait dans le cadre d'or d'une grande façade embrasée de soleil... Et tous deux s'étant vus, sourirent en même temps et leurs yeux s'agrandirent de plaisir : le petit jeune homme ralentit le pas et la petite bonne appuya le front contre la glace.

Et comme ils se souriaient depuis longtemps et que leurs traits fatigués se relâchaient en dépit d'eux-mêmes, la petite bonne eut une inspiration... elle enleva d'un grand élan le poupon rose qui dormait innocemment sur ses genoux et l'embrassa à pleine bouche et le serra si fort que le bébé pleura en se réveillant.

Le petit jeune homme s'était arrêté dans la rue,

le nez en l'air ; il regardait béatement et ses bras s'étaient avancés un tout petit peu en s'arrondissant, car ils avaient aussi envie d'êtreindre, et ses lèvres s'étaient allongées en forme de baiser ..

Voilà comme se fondit en sa première fois le cœur du petit jeune homme, sans que celui-ci ait eu le temps même, de bien comprendre la chose. Ainsi en cherchant d'esthétiques visions sur les toits, il apprit sur une façade le sens qu'il faut attribuer aux cinq lettres qui forment le mot aimer et il put dorénavant conjuguer ce beau verbe en connaissance de cause.

JEAN HERLAIMONT.





COLLOQUE

La plaine était solitaire, oubliée. L'ombre, donneuse d'audaces, tombait, envahissante. La terre était muette. Le ciel était bleu-noir comme l'évoquent les peintres les soirs de catastrophe humaine.

Deux êtres, adossés à un ressaut de terrain, leur paresse de corps satisfaite, se broyaient les mains dans un spasme. Tous deux sentaient la haine de leur caresse.

L'un disait : « Je serai ton égale en tout. Je te rends ce que tu me donnes. Notre chair et nos idées ont droit à l'indépendance : asservir un autre à soi est d'un méchant. Ce qui nous est commun n'est qu'une minime partie de nos existences individuelles, quoi qu'on fasse ; la communauté de notre chair et de nos idées n'est qu'exceptionnelle et, de ce petit monde de sensations perdu dans l'univers de notre égoïsme, que tu sois le premier, tu ne peux le revendiquer. Ma royauté vaut la tienne car les dons sont volontaires. — A admettre même ma contribution personnelle moins

considérable, il n'en pourrait résulter amoindrissement de ma fierté. Malgré tout, mes sens, mes sentiments me restent en propre et qui aimera le plus trouvera en lui même sa récompense. — Quant à ce qui ne nous est pas commun, je te vaux.»

L'autre disait : « Tu n'étais rien. Ton âme était sans souffle et ta chair sans cri. Ta vie était sans élans, machinale et placide, entièrement. Elle ne l'est plus tant. Nos moments communs rejaillissent sur tous tes moments. Pour cela seul tu m'es redevable. — Tu m'es redevable aussi autrement ; car la seule partie de toi-même qui vraiment existe, c'est moi qui l'ai créée. En vérité, la physionomie d'un être est la loi conductrice de son existence. Les détails d'une vie ne sont que variations, — formant ce caractère en toute justice, — mais, découlant de cette loi primordiale, ils n'importent pas ; la loi seule importe. Tu n'existes pour moi qu'en tant que femme... »

— « Là est l'erreur. »

— «...Je ne veux de toi que ce qui fait la femme. Je ne veux de toi que le désir de t'abandonner, d'être faible, d'être l'éternelle possédée, l'enfant qui console. Je ne veux de toi que le désir d'être belle suivant mes rêves, d'être la mystérieuse beauté qui inspire. Choisis. Tout cela naît en toi. Tu n'étais rien et, à ma parole, tu t'es éveillée. Tu ignorais et tu as su. Tu étais vide et tu aimes. Tu m'es redevable. »

Elle répondit : « Même si tu ne disais pas ce que

je te dois, ce qui libère, je ne te devrais rien. Je n'examine pas de quoi te viennent tes pouvoirs. « Qui t'as créée ? C'est moi. » Belle conception que de donner tout et de tout garder ! L'enfance hindoue parlait ainsi. Elle créait ses dieux.—Agni, le feu — mais en faisait ses sujets ! J'ignore tes droits. Je vois les miens. Mon œuvre à moi n'est ni d'être faible, ni d'être belle ; mon œuvre est de créer la vie sous tous ses aspects. Elle vaut la tienne. Je te vaux. »

Il ajouta : « Quand tu acceptais ton œuvre créatrice, c'est moi qui parlais. Peu importe, tu l'as dit, d'où viennent mes pouvoirs, mais ils t'absorbent car, déjà, tu as assimilés mes volontés. C'est moi qui parlais. J'ai créé et, pour une œuvre de vie, on ne peut exiger reconnaissance. Tu ne me dois rien, donc, mais, quoi que tu dises, tu es née de moi. Tu es le rayon de soleil, non le soleil. Je suis ton maître. Tant que tu me reflèteras, je le serai et je ne mérite d'être ce maître, vraiment, que s'il t'est impossible dans l'avenir de t'affranchir de ce joug. Je suis ton maître. »

Et leurs mains se broyaient, insoumises.

MARCELLIN JOSSAIRE.



REFERENDUM

Rappelons le texte du referendum ouvert dans le précédent almanach :

1. *Quelles sont les réformes à introduire dans l'enseignement ?*
2. *Quelle question pouvions-nous poser ?*
3. *Quelles sont les réformes à introduire dans la publication de l'Almanach ?*

En réponse à cette triple question nous n'avons reçu qu'une seule lettre que nous publions ci-dessous :

MON CHER CAMARADE,

Puisque le champ est ouvert à la critique permets-moi de critiquer, je dis critiquer c'est proposer que je voulais dire :

1^o Ne pourrait-on pas introduire dans l'Almanach de cette année le moyen de délier ce nœud gordien, en donnant toutefois les idées nécessaires, les renseignements suffisants pour mettre ce moyen à exécution.

• *a.* Ce qu'on entend par la Maison des Etudiants (sens administration).

b. La Fédération des Etudiants, son organisation, son indépendance vis-à-vis de la Générale ?

c. La Société des Etudiants libéraux.

a. Est-elle supérieure aux sociétés connexes ?

b. Dans l'affirmative. Pourquoi.

Je crois que cette question bien développée et montrant bien les différences intéresserait beaucoup.

2° Mettre dans l'Almanach le règlement de la Fédération.

3° Développer les variés.

» Je sais que pour 1° on me dira consultez l'almanach de 95. Je l'ai consulté il ne répond plus à ma question. C'est la différence et l'indépendance des administrations que je désirerais.

« Espérant que l'on me fera l'honneur de me répondre, soit chez moi, soit à la Générale ou à la Maison (lequel des deux dois-je employer), je te prie mon cher Copain, de recevoir mes meilleures amitiés.

» Ch. MOUZIN. »





TABLE DES MATIÈRES

Dédicace	Pages V
--------------------	------------

Avant-propos	VII
------------------------	-----

PARTIE ACADÉMIQUE

Administration et personnel enseignant	IX
Renseignements divers.	XII
Nécrologie	XVIII
Cercles universitaires gantois	XXIV
Institut supérieur du Commerce d'Anvers	XLVII
Université de Bruxelles	LIV
Institut agricole de Gembloux	LXII
Université de Liège	LXVIII
Ecole des Mines de Mons	LXXII

NOS PORTRAITS

o	
<i>M. Thomas</i>	LXXIV
<i>M. Montéfiore Lévi</i>	LXXX

Galerie des Célébrités estudiantines	Pages LXXXIII
--	------------------

Questionnaire	I
-------------------------	---

PARTIE LITTÉRAIRE

<i>Le Ressort.</i> — URBAIN GOHIER	36
<i>La Force.</i> — PAUL ADAM	54
<i>Charles le Téméraire chez Louis XI.</i> — M. DE VALEFFE	75
<i>Souvenir.</i> — FRANZ MAHUTTE	76
<i>Les Vieux des Villages.</i> — EMILE VERHAEREN	83
<i>Un Dimanche.</i> — CH. DELCHEVALERIE	87
<i>Crépuscule.</i> — VALÈRE GILLE	92
<i>Sonnets.</i> — G. MARLOW	94
<i>Vers des Lueurs.</i> — A. DAXHELET	96
<i>Paternité.</i> — ROD. SÉRASQUIER	109
<i>Chrysanthèmes.</i> — Idem	110
<i>Prélude à des Soirs antiques.</i> — Idem	113
<i>Déterminisme.</i> — IWAN GILKIN	115

COLLABORATIONS ESTUDIANTINES

<i>Airs de Clavecin.</i> — HERMAN TEIRLINCK	124
<i>L'Eternelle.</i> — FERNAND URBAIN	132
<i>Religion.</i> — Idem	144
<i>Les Fleurs.</i> — Idem	146
<i>Le petit Homme de la Forêt.</i> — JEAN SOSSET	148
<i>A mi-voix.</i> — Idem	153
<i>Son Mystère.</i> — R. D.	154
<i>Sonnet.</i> — X.	156
<i>La Complainte du pauvre Ingénieur.</i> — V. B.	161
<i>L'effroyable Aventure.</i> — Idem	163

	Pages
<i>Poème didactique.</i> — Idem	163
<i>Dyptique.</i> — R. CATTEAU	166
<i>Baisers d'antan.</i> — D. HORRENT	168
<i>Vieux Liège.</i> — Idem.	169
<i>Le Matou.</i> — CARLOS.	170
<i>Anacréontiques.</i> — PODOS	171
<i>Rancœur.</i> — MAX MÜHLEN.	173
<i>Croquis.</i> — Idem	175
<i>Naïvetés.</i> — JEAN HERLAIMONT	176
<i>Colloque.</i> — MARCELLIN JOSSAIRE	183

Referendum	187
----------------------	-----



Maison Anglaise

72, rue de Flandre

près la gare du Sud

GAND



GAND

GABRIEL BAUFEIST

DRAPERIES	M ^d TAILLEUR	IMPERMÉABLES
	POUR	EN
ANGLAISES	Hommes et Dames	TOUS GENRES

Aug. VAN DEN HEEDE

PRINCIPALE MAISON

POUR LA

Fleur naturelle, Bouquets, Gerbes, Couronnes

GARNITURE DE TABLE POUR NOCES & BANQUETS

Fleurs artificielles

CHAPELLES ARDENTES A PRIX MODÉRÉS

TÉLÉPHONE 227.

Papeteries en tous genres

P. ALLAERT

Rue Basse des Champs, 15

ARTICLES POUR LE DESSIN

Boites à Compas pour Ingénieurs.

Dégustation d'excellente Triple et
bière de Sotteghem à la Nouvelle

FLEUR DE BLÉ

Rue de la Crapaudière, 7

Près de l'Université, Rendez-vous de tous les étudiants.

Pour tous vos imprimés, fournitures de bureaux et d'écoles
adressez-vous à

L'Imprimerie F. MEYER-VAN LOO

Gand, 66, Rue de Flandre, 66.

Bibliothèque Universelle

21, Rue Courte du Jour

Abonnement: 10 fr. par an; 2 fr. par mois

O. COLPAERT-EEKMAN

Journaux — Publications
Revue périodiques — Librettos

CAFÉ-RESTAURANT H. VANDENBOSSCHE, propriétaire

Marché aux Oiseaux, 16, Gand

Hôtel Pierre

Chambres très confortables: 2.50 déjeuner compris
Dîner à partir de 1.50: Potage, 3 Plats, Dessert. — Plats du jour variés
Salles pour Noces et Banquets.



Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s). Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.